John Adams Library.

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No.
★ADAMS
★ 2206
v.12

OEUVRES

POSTHUMES

DE

FRÉDERIC II,

ROI DE PRUSSE.

TOME XII.

SECONDE ÉDITION ORIGINALE.

BERLIN,

CHEZ VOSS ET FILS ET DECKER ET FILS.

1788.

CORRESPONDANCE.

SUITE DES LETTRES

A

MONSIEUR D'ALEMBERT.

Tome XII.

ADAMS 220.6
v.12

NON, mon cher Anaxagoras, vous n'êtes pas entré dans le sens de ma lettre. A Dieu ne plaise que je m'en prenne à vous pour m'avoir envoyé ce nouveau système de philosophie! Il ne s'agit pas d'un sage comme vous dans ce qui a excité mon zèle : ce n'est que contre l'auteur que je m'emporte ; je ne puis lui pardonner que sur la fin du XVIIIme siècle il veuille s'écarter de l'expérience, pour s'égarer dans un labyrinthe de chimères que son imagination enfante. Que deviendra la philosophie, si on s'écarte du chemin sage qu'on lui a tracé, et qu'on lui ôte le bâton de l'analogie et celui de l'expérience pour se conduire ? Si le livre de ce songe-creux prend faveur, voilà d'abord nombre de jeunes écervelés qui vous débiteront des paradoxes pour se faire lire ; la philosophie retombera comme jadis dans Athènes entre les mains des sophistes, et l'on substituera aux vérités évidentes un jargon obscur et entortillé

de phrases métaphysiques, qui replongera la France dans l'ignorance. J'aime le siècle où je suis né : je m'affectionne à tous ceux qui l'honorent, et j'abhorre tout ce qui nous menace de replonger notre postérité dans la barbarie. Que des moines ambitieux persécutent les philosophes et s'élèvent contre les vérités les mieux prouvées par les apôtres de la raison, je ne l'approuve pas ; cependant je vois qu'ils agissent selon les principes de leur intérêt, qui veut qu'ils dominent seuls sur les hommes : mais que de prétendus philosophes sapent eux-mêmes les vérités les mieux reconnues, qu'ils dégradent la philosophie autant qu'il est en eux, qu'ils ressuscitent les erreurs de nos ancêtres ; en vérité c'est ce qui n'est pas pardonnable. Tenez, voilà ce qui a mis ma bile en mouvement ; et quiconque aime que les hommes soient éclairés, éprouvera à la lecture de ce livre les mêmes sentimens d'indignation contre son auteur.

Vous me parlez d'un autre livre que vous avez la bonté de m'envoyer ; il ne m'est point encore parvenu : je vous prie néanmoins d'en remercier ceux qui ont daigné me l'envoyer.

La réputation du collège Mazarin a été célèbre depuis long-temps ; les jésuites avoient d'habiles professeurs, la rhétorique étoit supérieurement traitée à Port-royal. Pascal, Racine, Arnaud et Nicole étoient des gens d'un grand mérite, et qui étoient sortis de cette école. Je voudrois, pour la consolation de ma vieillesse, voir germer et éclore quelques plantes qui pussent remplacer celles qui ont honoré le siècle précédent. Il semble que les grands hommes meurent sans postérité. Je désirerois qu'il y eût une filiation d'ames supérieures dont sans cesse les unes remplaçassent les autres. Après tout, mon temps est bientôt fini ; j'ai joui du marc du siècle de Louis XIV. Je bénis le Ciel de m'avoir fait naître dans ce temps, et pour se consoler de l'avenir il faut dire, *après moi le déluge.* Le monde est un théâtre perpétuel de vicissitudes, c'est une scène mouvante où tout change : ici les arts, les sciences et les empires s'élèvent ; là c'est la barbarie qui succède aux connoissances, et les potentats dont les trônes se renversent. Vous autres François, vous n'y allez pas de main-morte ; vous ne sapez pas mal le trône britannique. Cette na-

Ld. North

tion, qu'on dit si profonde, avoit des ministres superficiels pour la gouverner, qui l'ayant dépouillée de richesses abusives qu'elle possédoit, et lui ayant fait perdre des possessions qui lui étoient à charge, ont bravement travaillé à son abaissement, sans doute pour tempérer l'excès où elle poussoit sa fierté, et son dédain pour le reste de l'Europe. Dans cent ans d'ici quiconque ressusciteroit de nos contemporains, ne reconnoîtroit plus notre continent. En attendant je vous souhaite santé, prospérité et contentement. Sur ce etc.

Le 26 Avril 1782.

Il m'arrive comme à vous d'admirer la morale des Stoïciens et de m'affliger de ce que leur sage si respectable n'est qu'un être de raison. C'est bien à ce sujet qu'on peut appliquer ce beau vers de Voltaire :

Tes destins sont d'un homme, et tes vœux
sont d'un Dieu.

Quelqu'amour que nous ayons pour le bien de l'humanité, aucun législateur, aucun philosophe ne changera la nature des choses.

Notre espèce a dû être probablement telle que nous la connoissons, un bizarre assemblage de quelques bonnes et de quelques mauvaises qualités. L'éducation et l'étude peuvent étendre la sphère de nos connoissances, un bon gouvernement peut former des hypocrites, qui arborent le masque de la vertu; mais jamais on ne parviendra à changer la trempe de notre ame. Je regarde l'homme comme une machine mécanique, assujettie aux ressorts qui la dirigent ; et ce qu'on appelle sagesse ou raison, n'est que le fruit de l'expérience qui influe sur la crainte ou sur l'espérance qui déterminent nos actions. Ceci, mon cher Anaxagoras, est un peu humiliant pour notre amour propre ; par malheur cela n'est que trop vrai. Quoi qu'il en soit, j'estime les stoïciens, et je les remercie d'un cœur pénétré de reconnoissance, de ce que leur secte a produit un Lélius, un Caton d'Utique, un Épictète, surtout un Marc-Aurèle. Aucune des autres sectes philosophiques ne peut se vanter de tels élèves, et je voudrois pour le bien de l'Europe que la race n'en fût pas éteinte. Il est fâcheux que tous ceux qui souffrent soient

Truth will be exposed.

obligés de donner un démenti tout net à Zénon ; il n'en est aucun qui ne convienne que la douleur est un grand mal. Je voudrois bien que notre bonne mère nature vous dispensât du pénible emploi de produire des Pyrénées et des Alpes au fond de votre vessie. C'est un mal trop sérieux pour que j'en badine, principalement lorsque vous en souffrez, vous que le Parnasse et tous les gens qui pensent désireroient qu'il fût immortel. J'espère donc d'apprendre au moins que cette fâcheuse maladie n'empire pas, et que vos amis peuvent se flatter de vous conserver encore longues années.

Que vous dirai-je du saint père? Il a perdu son infaillibilité, depuis qu'il s'est avisé d'aller à Vienne comme témoin de sa dégradation. Voilà une affaire finie pour l'Autriche. Vos François n'imiteront point la conduite de l'Empereur. Il règne dans votre patrie plus de superstition que dans aucun État de l'Europe. Vos prêtres ont usurpé une autorité qui balance celle du souverain, et votre Roi n'ose entreprendre contre un corps aussi puissant, sans avoir pris les plus sages mesures pour faire réussir un dessein aussi hardi. Ainsi tout bien considéré, les

États de l'Empereur seront les seuls qui profiteront de ce schisme de l'Église, les autres souverains manqueront ou de coeur, ou de sagesse, ou de moyens pour l'imiter : cependant ne vous flattez pas que nous en soyons arrivés au temps où la raison dominera sur les hommes. Furetez dans tous les coins de l'Europe, vous y trouverez des hommes, qui tiennent à leurs superstitions, autant et plus qu'à leur patrimoine. Sachez qu'une secte en Saxe évoque les morts comme la pythonisse d'Endor : apprenez que les francs-maçons forment dans leurs loges une secte religieuse (c'est beaucoup dire) plus absurde que les sectes connues. Telle est notre pauvre espèce, et telle sera-t-elle jusqu'à la fin des siècles. Des folies, des fables, le merveilleux l'emportent toujours sur la raison et sur la vérité. Fontenelle avoit bien raison de dire que s'il avoit une main pleine de vérités, il ne l'ouvriroit pas pour la répandre dans le public, parce que le peuple n'en est pas digne.

Free Masons

Mais savez-vous ce qui vient d'arriver aujourd'hui? Moi qui croyois l'abbé Raynal enfermé dans quelque prison de votre inquisition,

je le vois arriver ici. Il viendra chez moi cette après-dînée, et je ne le quitterai point que je ne l'aie coulé à fond. Enfin j'ai vu l'auteur du stathouderat et du commerce de l'Europe. Il est plein de connoissances, qu'il doit aux recherches curieuses qu'il a faites; j'ai cru m'entretenir avec la Providence. Tous les gouvernemens sont pesés à sa balance, et l'on risque le bannissement à oser avancer modestement devant lui que le commerce d'une puissance est de quelques millions plus lucratif qu'il ne l'annonce. Reste à savoir si ces notions qu'il a recueillies ont toute l'authenticité qu'on désire dans de pareilles matières.

Si vous me parlez de l'Europe, je vous entretiendrai de mon tonneau que je roule comme le fit Diogène durant les troubles de la Grèce. Le nord désire ardemment la paix; malgré les associations maritimes et le code de Catherine pour l'empire de Neptune, il n'est pas moins molesté par les fortes assurances que les pirateries obligent de payer. Un grand génie qui habite le cinquième dans quelque rue du faubourg saint-Germain et qui de là gouverne despotiquement l'Europe, vient de m'a-

dresser un beau projet de pacification générale. L'esprit de l'abbé de Saint-Pierre est descendu sur lui, avec une profonde politique, digne de Gargantua. La France pullule de grands hommes, qui dans leur obscurité travaillent à son plus grand avantage. C'est dommage que d'aussi beaux génies n'aient pas au moins quelques royaumes à brûler, je veux dire à gouverner. Qu'il arrive de l'Europe ce qu'il pourra, je borne mes vœux à la conservation du sage Anaxagoras. Nous ferons une ligue pour notre départ de cette vallée de misère et pour voyager ensemble, afin de nous rendre zéro.

They have had them 1799.

Sur ce etc.

Le 18 Mai 1782.

Je vous suis obligé de la part que vous prenez à la perte que ma famille vient de faire. A en juger par les événemens, il semble que le mauvais tonneau de Jupiter est plus grand et plus plein que celui dont il répand ses faveurs sur les hommes. Dix mauvaises nouvelles pour une bonne. Il y a des personnes qui renoncent

volontairement à la vie, mais je n'en sache aucune morte de douleur. Si des malheurs nous accablent, qui ne regardent que notre personne, l'amour propre fait gloire d'y opposer la fermeté ; mais dès que nous faisons des pertes irréparables pour l'éternité, il ne reste rien dans le fond de la boîte de Pandore pour nous consoler, si ce n'est pour un vieillard de mon âge la ferme persuasion de rejoindre dans peu ceux qui nous ont dévancés. Il faut l'avouer : l'homme est plus sensible que raisonnable. Le cœur est atteint d'une blessure, le stoïcien vous dit : tu ne dois pas sentir de douleur ; mais je la sens malgré moi, elle me consume, elle me déchire, un sentiment intérieur plus fort que moi m'arrache des plaintes et d'inutiles regrets. Je ne vous parlerai pas davantage sur un objet triste et qui ne peut engendrer que des pensées sombres et mélancoliques. J'ai abandonné tout ce qui tient aux lettres dans votre patrie, à l'exception de l'abbé Delisle, le seul digne selon moi du siècle de Louis XIV ; et je ne me soucie ni de votre théâtre, ni de vos farces, ni de votre Ramponet, ni de tous vos bâteleurs comiques. Il ne reste pour la fin de ce siècle

que la physique, dans laquelle il s'est fait des recherches curieuses. Si les absurdités théologo-métaphysiques avoient pu être anéanties, elles l'auroient été par les foudres philosophiques lancées contre elle. Cependant faites réflexion que ceux de notre espèce étant formés avec un penchant presque irrésistible pour le merveilleux et la superstition, les moines et les voyans n'ont pas eu grand'peine à leur remplir l'esprit de ce fatras dégoûtant d'absurdités par lesquelles ils les gouvernent. Le peuple, qui partout fait le grand nombre, se laissera toujours conduire par des fourbes, des fripons faiseurs et commentateurs de fables puériles, et le nombre des sages sera toujours réduit à peu d'individus; le grand nombre d'imbécilles doit donc probablement prévaloir sur le petit nombre de ceux qui pensent et qui savent faire usage de leur raison.

There is too much Truth in this.

Si l'Empereur détruit des couvens, je rebâtis des églises catholiques qui étoient brûlées; je laisse à chacun la liberté de penser à sa guise, et je crois que Fontenelle a dit très-sagement, que s'il avoit la main pleine de vérités, il ne l'ouvriroit pas, parce que le peuple n'en vaut pas la peine. Cela n'est malheureusement que

Fontenelle

trop vrai. Un âne ploie sous le poids quand on l'a surchargé ; mais un superstitieux porte tous les fardeaux dont son prêtre l'accable, sans s'appercevoir de la manière indigne dont il se trouve avili.

A l'égard des guerres présentes, je pense comme vous, et j'applaudirai aux efforts prodigieux des puissances belligérantes, si tous ces immenses préparatifs nous ramènent promptement la paix. J'ai fait une absence de trois semaines et je n'ai point entendu parler pendant ce temps-là de l'abbé Raynal. On m'a dit qu'il a été chez mon frère, je n'en sais pas davantage. Je souhaite que la coqueluche ou le mal du Nord vous guérisse de toutes vos infirmités, et que ni la vessie ni les poumons ne vous causent de ces fâcheuses distractions qui rendent la vie onéreuse et insupportable.

Sur ce etc.

Je crains que ma lettre ne vous égaie pas. Un peu de patience et le temps feront ce que la raison a inutilement entrepris.

Le 8 Septembre 1782.

Vous me faites un grand plaisir de m'apprendre vous-même la nouvelle de votre convalescence. C'est le plus fâcheux don que la nature ait pu faire aux hommes que de former une carrière dans leurs intestins. De tous les maux que nous sommes condamnés à souffrir, ceux de la pierre sont les plus violens et exigent le plus de compassion, sur-tout quand des gens de mérite comme Anaxagoras en sont affligés. Pour moi je m'attends dans peu à quelque cadeau de la part de madame la Goutte, qui n'est pas non plus une aimable commère. Oh, mon cher d'Alembert, autrefois nos lettres ne parloient ni d'infirmités, ni des progrès de la caducité; à présent chaque jour nous arrache quelque chose de notre existence. Cela me fait souvenir de ce mot célèbre d'une Spartiate à laquelle on apprit que son fils avoit été tué à la bataille de Leuctres: *Je ne l'avois pas mis au monde pour être immortel.*

Si vos amiraux et les Espagnols font la guerre, c'est en veillant à la conservation de leur

monde, et ils font fort bien, parce que la paix va se conclure. L'idée des batteries flottantes étoit assurément très-hétérodoxe et ne pouvoit réussir. Les hommes les plus déterminés peuvent entreprendre des choses difficiles, mais les impossibles ils les abandonnent aux fous. On menace sans doute l'orient d'une nouvelle guerre. On en veut furieusement au sopha de Mustapha, que l'on croit qui siéroit bien à l'Empereur, qui semble vouloir en partager les dépouilles, sans excepter les houris. Voilà au moins ce qu'annoncent les bulletins de Vienne.

Girls of Paradise

L'abbé Raynal écrit sur la révocation de l'édit de Nantes, et quand l'ouvrage sera imprimé, il l'enverra à Louis XIV par le premier courrier qui partira pour les champs élysées. Pour moi je me suis prescrit la règle d'imiter toutes bonnes actions anciennes et modernes, et de n'imiter jamais les mauvaises. Je laisse chacun adorer Dieu comme il le juge à propos, et je crois que chacun a le droit de prendre le chemin qu'il préfère pour aller dans le pays inconnu du paradis ou de l'enfer; je me contente de la liberté de suivre de même l'impulsion de la raison et de ma façon de penser, et pourvu que

par

par de justes entraves on empêche les moines de troubler la société, il faut les tolérer, parce que le peuple les veut.

Ce M. de Villars, qui n'est pas le maréchal de Villars, peut faire imprimer ce qu'il lui plaît à Neuchâtel, pourvu qu'il ménage les puissans et ne choque point les grands de la terre, gens chatouilleux sur les prérogatives de leur infaillibilité et sur leurs dignités. Vous savez que les prêtres les appellent les images de Dieu sur terre ; ces fous le croient de bonne foi, et les folliculaires sont dans la nécessité de les respecter, en ménageant leur délicatesse infinie avec la plus scrupuleuse attention. Si l'image de Dieu de Versailles défend la publication des œuvres de Voltaire, les libraires suisses, hollandois et allemands gagneront à l'impression ce que des libraires françois auroient pu profiter ; et vos prêtres, quoi qu'ils fassent, ne ressusciteront pas à la fin du XVIIIème siècle la bienheureuse stupidité des siècles X et XIème. Les gens qui pensent, et qui combinent des idées, sont très-désabusés de fables. La sorbonne défend les brèches faites au corps de la place de la stupidité, et elle se contente que la masse im-

bécille du peuple la suppose invulnérable. Je vous souhaite la bonne année ; surtout n'ayez plus de colique néphrétique, et suspendez votre voyage jusqu'à mon départ.

Sur ce etc.

Le 30 Décembre 1782.

Je vous avoue qu'après avoir bien étudié les opinions des stoïciens, il m'a paru qu'ils avoient trop exalté la nature humaine. Leur amour propre leur persuada que chacun possédoit en soi une parcelle de l'ame de la nature, et que cette parcelle pouvoit atteindre aux perfections de la Divinité, à laquelle elle se rejoignoit après la mort de celui qu'elle avoit animé. Ce système est beau et sublime ; il n'y manque que la vérité. Cependant il y a de la noblesse à s'élever au-dessus des évènemens fâcheux auxquels nous sommes assujettis ; et un stoïcisme qui n'est pas outré, est l'unique ressource des malheureux. Toutefois il ne faut pas nous bouffir d'une idée de perfection à laquelle nous

ne saurions atteindre, ni nous composer une généalogie imaginaire, qui, loin de nous anoblir, nous dégrade, parce qu'en considérant la turpitude et les crimes de notre espèce, il y auroit plus de vraisemblance à nous croire descendus d'êtres malfaisans, (supposé qu'il en existe), que d'un être dont la nature même doit être la bonté. Mais dès que la goutte, la pierre, ou le taureau de Phalaris s'en mêlent, les cris aigus qui échappent au souffrant, attestent que la douleur est un mal très-réel. J'espère que votre vessie ne vous mettra plus dans le cas de donner un démenti aux stoïciens. Mon ame m'a appris par l'expérience qu'elle est la très-humble servante de mon corps. Aussi souvent qu'il souffre, elle est très-mal à son aise, tant ses facultés intellectuelles sont assujetties à la mécanique de notre organisation.

Quel saut des stoïciens au saint père! Mais puisqu'il est fait, je poursuis. Ce pauvre prêtre a démenti son infaillibilité par son voyage de Vienne; il s'est exposé à recevoir un refus auquel il pouvoit s'attendre. L'Empereur continue ses sécularisations sans interruption: il paroît que les couvens riches ont la préférence

sur les mendians ; on ne touche pas à ces derniers, dont le bien public exigeroit la réforme préférablement aux premiers. Je doute fort qu'en France on imite l'auguste César germanique, à moins que votre contrôleur général n'ait épuisé toutes les ressources de son industrie pour procurer des fonds au gouvernement. Chez nous chacun reste comme il est, et je respecte le droit des possessions, sur lequel toute société est fondée.

On nous a annoncé ici la disgrâce de M. de Grasse ; il a marqué beaucoup de valeur dans ce combat qui lui a si mal réussi. Il paroît que la marine angloise a une grande supériorité dans la manœuvre sur celle des François. C'est faute d'exercice et d'expérience de la part de vos compatriotes ; ce sont des choses où ils pourront parvenir à se perfectionner, si on les encourage à l'application et qu'on leur donne plus d'emploi en temps de paix. Je vois avec plaisir que vous avez été content du Grand-duc et de la visite qu'il vous a rendue. Ce prince possède de grandes & bonnes qualités ; il eſt un peu grave, cela tient à son caractère, mais le fond en est excellent.

L'abbé Raynal est encore à Berlin ; il y amasse des matériaux pour écrire l'histoire de la révocation de l'édit de Nantes. Cet ouvrage paroîtra trop tard ; il falloit en 1680 remontrer à Louis XIV le tort infini que ressentiroit son royaume de l'expulsion d'un nombre prodigieux d'habitans qui transporteroient leur industrie dans toutes les parties de l'Europe. A présent les François le sentent, quand il est trop tard pour y remédier. Je crois vous avoir remercié dans mes lettres précédentes de l'ouvrage sur le collège de Louis le grand que vous m'avez envoyé. Je vous annonce un ouvrage nouveau sur ***. Jusqu'à quand aura-t-on la bêtise d'écrire des billevesées de cette espèce ? Je m'en tiens aux lois générales et permanentes, auxquelles tous les élémens obéissent ; c'en est bien assez. Vivez, mon cher d'Alembert, pour l'honneur de la philosophie, et donnez-moi quelquefois de vos nouvelles.

Sur ce etc.

Le 5 Juillet 1782.

M. de Seran m'a remis votre lettre dans un temps où j'étois trop occupé pour m'entretenir long-temps avec vous. J'ai appris avec peine ce qu'il m'a rapporté à l'égard de votre santé. Il prétend que vous avez des hémorragies dans un endroit où il ne devroit pas couler du sang. Cela me confirme dans le jugement que j'avois porté de votre mal, et que je vous ai communiqué par ma dernière lettre. Les hémorroïdes sont une maladie très-commune dans ce pays-ci ; et cet accident, dont on dit que vous souffrez, il y a plusieurs personnes ici qui en sont atteintes ; cependant on parvient à les guérir. Si cela peut vous faire plaisir, je vous enverrai des recettes ; non de moi, mais de ce que nous avons de mieux en fait de médecins. Sur ce etc,

Le 18 Mai 1783.

Il est très-fâcheux de se trouver assujetti à la férule des médecins et de se rendre l'esclave de

leurs idées fantasques. Pour éviter ce joug, il faut se donner la connoissance de leur art; qui sait les contrôler, ne devient pas le jouet de leur ignorance. Vous savez que de tout temps j'ai été le très-humble admirateur de la nation françoise ; néanmoins quelque prévenu que je sois en sa faveur, j'ose soupçonner votre avorton d'Hippocrate de se déterminer avec légèreté ou avec ignorance pour les remèdes qu'il vous prescrit. Il s'eſt mépris dans son jugement ; il a confondu des maladies entièrement différentes par leurs symptômes. La gravelle diffère autant des hémorroïdes que les autruches des pigeons. J'admire l'indulgence, avec laquelle vous continuez à confier votre santé et votre vie aux mains de ce charlatan. Veuille le Ciel que vous n'en deveniez pas la victime!

Dans nos climats septentrionaux les hémorroïdes sont très-communes, & nos médecins ont à fond étudié cette maladie. Si vous étiez tombé entre les mains d'un docteur plus habile, vous eussiez été guéri en moins de trois mois; non que ce mal puisse être entièrement déraciné, mais on auroit dirigé le cours du sang dont la nature veut se dégager, par le

canal usité, où les veines hémorroïdales aboutissent. Nos médecins, qui commencent à devenir circonspects depuis qu'on s'est moqué d'eux à différentes reprises, ne vous proposeroient aucun remède, à moins qu'ils n'eussent un détail exact de vos maux et de leurs symptômes : s'ils agissoient autrement, ils mettroient leur réputation au hasard, de sorte qu'il leur faut *le status morbi* du patient, pour opiner de quelles drogues ils l'empoisonneront.

Ceci vous touche de bien plus près que les nouveaux troubles qui s'élèvent en Orient, et dont Dieu sait quelle sera l'issue. Depuis l'abdication de Charles-Quint, nous avons vu la reine Christine l'imiter ; Victor Amédée a suivi cet illustre exemple ; Schach Geray veut partager cette même gloire avec eux. Vous conviendrez par conséquent, qu'il est des souverains détrompés des grandeurs de ce monde, philosophes sans le savoir. Si jamais il me vient en tête d'imiter Denys de Syracuse, je me sens trop ignorant pour me faire comme lui maître d'école ; je me bornerai à devenir souffleur dans quelque troupe de comédiens. Il en sera ce qu'il plaira au Ciel, je n'en ferai

pas moins de vœux pour votre conservation. Sur ce etc.

Le 22 Juillet 1783.

Il faut, mon cher d'Alembert, que nous rendions en détail à la nature ce que nous avons reçu d'elle en détail : et quoique les maux de la vessie, quoique ceux de la goutte soient fort douloureux, il vaut encore mieux les souffrir que de sentir défaillir sa mémoire, et par conséquent ses pensées. Les Muses étoient filles de la Mémoire, pour nous apprendre que sans la mémoire toutes les facultés de l'esprit sont perdues. Pour moi je suis journellement aux prises avec ma mémoire, et je m'efforce à la rappeler malgré elle aux momens qu'elle s'élance pour m'échapper. Tout nous fait appercevoir de la fragilité de notre nature, du peu que nous sommes, et de l'infini où nous allons nous abymer, et dans une telle situation nous avons l'effronterie de nous targuer, de nous associer presque à la Divinité, de parler de grandeurs, de dignités, de majesté et de cent au-

tres folies qui font soulever le cœur à ceux qui étudient la nature de l'homme, sa vanité et son néant ?

Mais je laisse ces réflexions trop mornes et trop lugubres, pour vous parler d'objets moins sombres ; et premièrement de M. d'Esterno qui vient d'arriver, et qui m'a paru un fort galant homme, autant que j'en ai pu juger par un premier entretien. Nos dames ont été très-fâchées que son épouse ne l'ait point accompagné ; elles espéroient qu'une dame françoise seroit pour les tudesques une législatrice des grâces et un modèle accompli sur lequel elles pourroient se mouler, pour répandre le vernis du bon ton sur ce qu'elles ont encore conservé d'agreste, et qui date du temps des Obotrites. Je ne sais si c'est sentiment d'équité ou faute de discernement ; mais personne dans ces contrées n'attribue aux François le malheur que les batteries flottantes des Espagnols ont essuyé à Gibraltar. On croit que Sa Majesté catholique a résolu absolument de prendre la lune avec les dents, et que des sujets fidèles ont inutilement épuisé leurs efforts pour la satisfaire. Toutefois si Gibraltar n'est pas ravitaillé par les Anglois, la

faim fera réussir ce que les batteries flottantes n'ont pu opérer.

Vous enviez la paix dont nous jouissons, sans penser qu'alternativement le sort des États est de se trouver tantôt acteurs, tantôt spectateurs sur le grand théâtre des évènemens. A peine descendions-nous des treteaux que vous y montâtes ; et si la paix se fait à l'occident, la grande Catherine fera parler d'elle aux lieux où nous voyons le soleil sortir des bras d'Amphitrite. Cette phrase, toute poétique qu'elle paroît, n'est pas déplacée, quand il s'agit de projets qui exaltent l'imagination, et qui font naître les plus vastes combinaisons. C'est ainsi que l'amplification et l'hyperbole sont comme des tubes qui agrandissent nos misères aux yeux de notre imagination. Ne me demandez pas si l'abbé Raynal en fera usage. Je sais qu'il assemble des matériaux, et qu'il trouve parmi les réfugiés tous les renseignemens qui lui sont nécessaires pour étaler les effets qu'a produits la révocation de l'édit de Nantes. Il montrera le résultat de cette fausse opération de Louis XIV ; il parlera des pertes que cause l'esprit persécuteur à la France ; mais la sorbonne lui répon-

dra avec Bossuet : „ Agiles instrumens d'un „ prompt écrivain et d'une main diligente, hâ- „ tez-vous de mettre Louis avec les Constantin „ et les Théodose. Apprenez par Sozomène „ que depuis que Dieu suscita des princes chré- „ tiens et qu'ils eurent défendu les conventicu- „ les, la loi ne permettoit pas aux hérétiques „ d'en assembler en public, de sorte que la plus „ grande partie se réunissoit à l'Église, et les opi- „ niâtres mouroient sans postérité, parce qu'ils „ ne pouvoient plus communiquer entre eux ni „ enseigner leurs dogmes. Ce que souffre un pays „ par la dépopulation est un mal pour les mon- „ dains; mais les cœurs divinement éclairés ne „ prennent pour des maux réels que ceux qui „ les détournent eux et leurs compatriotes de „ la voie du salut. " C'est à l'abbé Raynal à répondre à cette belle tirade, qui peut contenter un pénitent imbécille, et non convaincre un philosophe.

Notre académie vient de faire l'acquisition d'un nouveau membre; il sort des tribulations que quelques phrases raisonnables et modestes lui avoient attirées à Turin; son nom est l'abbé Denina. Il a été professeur à l'université de

Turin ; il vous sera peut-être connu par l'histoire des révolutions de Grèce et des révolutions d'Italie. Il vient pour dire tout haut en Allemagne ce qu'il pensoit tout bas en Italie. Vous me parlez de banqueroutes, comme si l'on n'en faisoit qu'à Paris ; au moins nous avons eu la nôtre au commencement de cette année assez forte : elle étoit de six millions de vos livres. Les proportions sont gardées, six millions pour nous sont autant que vingt millions pour la France. Gare que le prince de Guémené ne soit le précurseur d'un plus grand que lui. L'Angleterre, l'Espagne et la France se sont épuisées dans la guerre présente ; il faudra bien à la fin en venir là. Tout le monde fait banqueroute ; le bon chrétien aux convoitises de la chair, le malade aux voluptés, le philosophe à l'erreur, celui qui a la bourse vide à son créancier, et la mort qu'est-elle ? qu'une banqueroute qu'on fait à la vie. Près de faire ce dernier pas, je perds de vue les charmes du monde, et je n'en vois plus que les illusions. Que la goutte me vienne assaillir ou toute autre maladie, je sais que c'est le voiturier qui me doit conduire là-bas d'où personne

His Resignation was not so perfect at last asserting to Zimmerman.

n'est revenu, et j'attends le moment de mon départ sans crainte de l'avenir et avec une entière résignation. Pour vous, je vous dispute le pas, et comme avant vous je suis venu au monde, je prétends en sortir avant vous, vous assurant que tant que je serai en vie je ferai des vœux pour votre contentement.

Sur ce etc.

Le 30 Octobre 1783.

Le baron d'Écherny, que je ne connois point, et qui a été bourguemaître de Neuchâtel à quarante écus par an, avec caractère de Ministre d'État de la principauté, m'a fait remettre votre lettre. Je suis fort fâché qu'il vous ait laissé malade et souffrant. Peut-être la nature veut-elle sur la fin de nos jours nous dégoûter de la vie, pour nous faire sortir de ce monde avec moins de regret. Je suis toutefois touché d'apprendre vos souffrances, et je voudrois que vous vous fussiez servi des remèdes de nos Esculapes germains, accoutumés à trai-

Why not the Parent of Nature.

ter la maladie dont vous souffrez, dont presque tout le monde est atteint chez nous.

Si par *lacunes de la philosophie* on entend toutes les matières que l'esprit humain n'a pu approfondir, et sur lesquelles l'esprit systématique s'est exercé, on fournira sur ce sujet un livre volumineux au double de l'encyclopédie. Il me semble que l'homme est plutôt fait pour agir que pour connoître: les principes des choses se dérobent à nos plus persévérantes recherches. Nous passons la moitié de notre vie à nous détromper des erreurs de nos ayeux ; mais nous laissons en même temps la vérité au fond de son puits, dont la postérité ne la tirera pas, quelques efforts qu'elle fasse. Jouissons donc sagement des petits avantages qui nous sont échus, et souvenons-nous qu'apprendre à connoître, est souvent apprendre à douter. Mais je ne m'apperçois pas que ma lettre s'adresse à un des plus grands philosophes de notre siècle, qui a scruté tous les secrets de la nature, et qu'un ignorant de mon acabit devroit s'énoncer vis-à-vis de lui avec plus de retenue. Vous voyez, mon cher d'Alembert, combien le caractère de souverain rend ceux qui le portent imper-

tinens et avantageux. Philippe de Macédoine auroit été plus sage, il n'auroit point endoctriné Socrate ; s'il avoit été son contemporain, il se seroit instruit dans la conversation de ce philosophe. J'en veux faire autant ; je me borne à vous entendre, à vous lire, et je me renfermerai dans la modestie qui convient à mon ignorance. Je me contente de faire mille vœux pour votre conservation. Sur ce etc.

Le 30 Septembre 1783.

Lettres sans date.

Je me sers de l'occasion de M. le colonel Grimm au service de Russie, qui retourne en France, pour vous envoyer un très-petit essai sur le gouvernement. Je n'en ai fait tirer que huit exemplaires, dont je soumets celui-ci à votre censure. La matière est susceptible d'une grande étendue ; je l'ai resserrée, parce qu'il vaut mieux donner à penser au lecteur que de l'accabler par une répétition assommante de choses connues et dites dans tous les livres. Si l'auteur mérite l'approbation d'Anaxagoras, c'est

c'est tout ce qu'il ambitionne. Le porteur vous dira le reste. Qu'Anaxagoras se conserve, que la force et la vigueur d'ame achèvent de cicatriser les plaies de son cœur, et que sa magnanimité, l'élevant au-dessus de tous les coups de la fatalité, lui procure l'heureuse apathie des stoïciens! Sur ce, etc.

VOICI cet éloge de Voltaire, moitié minuté dans les camps, moitié corrigé dans les quartiers d'hiver. Je crains bien que l'académie françoise ne critique un peu le langage; mais le moyen de bien parler Welche en Bohème? J'ai fait ce que j'ai pu, l'ouvrage n'est pas digne de celui qu'il doit célébrer; toutefois j'ai profité de la liberté de la plume, pour faire déclamer en public à Berlin ce qu'à Paris on ose à peine se dire à l'oreille. Voilà en quoi consiste tout le mérite de cet ouvrage. Votre éloge de la Motte est sans doute supérieur à mon griffonnage, si ce n'est que la matière que j'ai eu à traiter est plus abondante que la vôtre.

M. Rougemont doit déjà être payé jusqu'au dernier sol des arrérages qu'il peut prétendre. Et pour la guerre que nous faisons, je ne sais encore trop que vous en dire : je me considère comme un instrument dans les mains de la fatalité, qui est employé dans l'enchaînement des causes, sans que cet instrument sache quel est le but et quel sera le résultat des opérations qu'on lui fait faire. C'est un aveu sincère que les politiques et les militaires font rarement, mais très-conforme au tour des entreprises que tant d'hommes d'État ont hazardées avant moi, et dont l'histoire nous narre le dénouement tout différent des projets qu'en avoient conçus les promoteurs. Quelque pesant que ce fardeau de la guerre soit pour ma vieillesse, je le porterai gaiement, pourvu que par mes travaux je consolide la paix et la tranquillité de l'Allemagne pour l'avenir. Il faut opposer une digue aux principes tyranniques d'un gouvernement arbitraire, et réfréner une ambition démesurée qui ne connoît de borne que celle d'une force assez puissante pour l'arrêter; il faut donc nous battre. Combien et jusqu'à quand, c'est ce que le temps éclaircira. Ceci est une

phrase de gazetier, qui peut souvent s'appliquer à d'autres sujets; mais quoi qu'il en arrive, je prie Dieu qu'il vous ait, etc.

Il règne un ton de tristesse dans votre lettre, qui m'a fait de la peine : il semble que vous ayez à vous plaindre également de votre tempérament et de la fortune. Nous sommes des vieillards qui touchons au bout de notre carrière ; il faut tâcher de la finir gaiement. Si nous étions immortels, il nous seroit permis de nous affliger des maux ; mais notre trame est trop courte, pour qu'il nous soit permis de nous attacher trop à des choses qui bientôt disparoîtront à nos yeux pour toujours. Vous dites, mon cher Anaxagoras, que vous avez perdu de l'énergie que vous aviez l'année 1763 ; et moi aussi : c'est le sort des vieillards. Je perds la mémoire des noms, la vigueur de mon esprit s'affoiblit, mes jambes sont mauvaises, mes yeux voient mal, j'ai des chagrins tout comme un autre ; cependant toute cette kyrielle d'infirmités et de désagrémens ne m'empêche pas

d'être gai, et je conserverai un visage riant lorsqu'on m'enterrera. Tâchez donc de mettre de côté tout ce qui peut troubler la tranquillité de votre vie. Souvenez-vous que cette vie même n'est qu'un songe, et qu'il n'en reste rien quand elle est passée. Je vois avec douleur qu'il me faut renoncer au plaisir de vous revoir, et que nos entretiens se borneront à mettre du noir sur du blanc; encore cela vaut-il mieux que rien: vous peindrez donc vos pensées, et j'en ferai mon profit. J'en viens à l'apothéose de Voltaire, qu'un curé a tiré du purgatoire sans savoir ce qu'il faisoit. L'église catholique de Berlin ne conviendroit guère au cénotaphe que vous proposez de lui ériger. Cette église est bâtie sur le modèle du panthéon de Rome, et on ne sauroit, sans la défigurer, y placer de ces sortes de mausolées; mais Voltaire en revanche aura son buste à l'académie, où il sera mieux à son aise que chez vos faiseurs de Dieux, chez vos déophages, qui se scandaliseroient à cette vue, surtout si par un miracle sa statue animée alloit lâcher quelque épigramme.

Transubstantiation.

Il y a de beaux vers dans cette ode que vous m'avez envoyée; quelques strophes sont

fortes et harmonieuses ; il y en a quelques-unes d'entortillées, que l'auteur pourroit facilement corriger. J'ai vu en passant un M. Delisle qui va en Russie avec le prince de Ligne ; il m'a beaucoup parlé de Voltaire, qu'il prétend avoir assisté *in articulo mortis*. J'aurois souhaité qu'il eût pu le ressusciter. Je crois l'avoir dit, et je crains d'avoir raison : *Le tombeau de Voltaire sera celui des beaux arts*. Il a fait la clôture du beau siècle de Louis XIV. Nous entrons dans le siècle des Pline, des Senèque et des Quintilien. On quitte le monde avec moins de regret en temps de stérilité qu'en temps d'abondance ; ce qui doit rendre nos derniers momens moins désagréables, parce que nous ne sommes plus attachés à ce dont il faudra nous séparer. Suivez donc mon conseil, mon cher Anaxagoras ; couronnez votre front de roses, divertissez-vous et abandonnez-vous à votre destin : je souhaite qu'il soit heureux et que votre santé se conserve.

Sur ce, etc.

BIEN des hommes ont gagné des batailles et ont conquis des provinces, mais peu d'hommes ont écrit un ouvrage aussi parfait que l'avant-propos de l'encyclopédie; et comme c'est une chose rare que d'apprécier toutes les connoissances humaines, et que c'est une chose plus commune de mettre en fuite des gens qui ont déjà peur, je crois qu'en pesant les voix, les travaux du philosophe seroient jugés supérieurs à ceux du militaire, si nous envisageons ces choses du côté de l'utilité: des connoissances bien détaillées et appréciées se conservent pour toujours, les livres les transmettent à la postérité la plus reculée; au lieu que les succès passagers d'une guerre, qui n'intéresse que quelques peuples dans un petit coin de l'Europe, s'oublient aussitôt qu'ils sont passés. Et voilà pour le philosophe et pour le guerrier.

J'en viens présentement aux nerfs, et pour qu'on juge par comparaison des miens et des vôtres, je propose que quelque habile chirurgien nous disèque tous deux; mais attendons, et avec un peu de patience ces messieurs pour-

ront disserter profondément sur les nerfs du philosophe françois et du soldat tudesque. Je prévois qu'ils diront que les nerfs les plus fins, les plus faciles à ébranler, font des tempéramens foibles et des esprits déliés, et que les nerfs plus robustes ne conviennent qu'aux porte-faix, aux gladiateurs et aux manans. Consolez-vous donc, mon cher Anaxagoras, de votre petite santé, la meilleure portion vous est échue; car les avantages de l'esprit sont en tout sens préférables aux avantages du corps : il ne vous reste qu'à faire un généreux effort pour bannir de vos idées toutes les sensations tristes qui l'offusquent. Quand même on perdroit ce premier feu de la jeunesse souvent impétueux, il faut conserver précieusement un certain fonds de gaieté, qui, joint à l'espérance, nous sert à supporter le fardeau de la vie.

Si des têtes tonsurées et mitrées font de nouveaux efforts pour étendre leur tyrannie sur les esprits, vous avez les armes du ridicule; et les traits de la satyre, acérés par la gaieté, renverseront le pontife et l'idole du fanatisme du même coup. Vos ennemis les cagots veulent que les philosophes pleurent; riez, et vous les

confondrez. Si vous voulez m'enrôler parmi vos troupes légères, je vous offre mes très-humbles services; j'attaquerai gaiement la sorbonne rassemblée en corps, votre Beaumont, archevêque par la colère de Dieu, votre Braschi au Monte Cavallo, et mieux encore, si les intérêts de l'association militaire l'exigent. Voilà tout ce qui dépend de moi; et comme nos armes sont des plumes, et que dans nos contrées personne ne nous empêche de les manier, que de plus les presses gémissent pour ceux qui les occupent, vous n'avez qu'à m'assigner ma tâche, et je m'efforcerai de la remplir.

Ce que vous m'apprenez au sujet de l'indigne traitement que vos moines ont fait au cadavre de Voltaire, m'excite à le venger de ces scélérats, qui osent exercer leur vengeance impuissante sur les restes éteints du plus beau génie que la France ait produit. Je vous prie de m'envoyer le buste de cet homme rare et unique; je placerai son effigie dans notre sanctuaire des sciences, où il pourra rester à demeure: au lieu que si on le mettoit dans une église, son ombre en seroit indignée, sans compter les hazards que cette statue auroit à courir

après ma mort ; ou peut-être le faux zèle porteroit quelque prêtre, dans la rage de son fanatisme, à mutiler ou à briser le simulacre de l'apôtre de la tolérance.

Je retourne maintenant au commencement de votre lettre, où il étoit question de nos nerfs, pour vous apprendre que j'ai eu la goutte quatre semaines de suite, que j'ai beaucoup souffert, et qu'à force de régime j'ai chassé le marasme et la maladie : mes doigts ne sont point engourdis, et s'il est question de prêtres, je répandrai avec mon encre sur eux les flots de ma bile et de mon fiel hérétique. Allons, mon cher Anaxagoras, recueillez vos forces, ranimez ou ressuscitez votre belle humeur.

Sur ce, etc.

POUR que vous ne croyiez pas qu'après la mort de notre patriarche personne ne travaille plus à la vigne du Seigneur, j'accompagne cette lettre d'une production des frères de la Baltique, qui assemblent autant de pierres qu'ils peuvent pour en lapider leur ennemi. Ce commentaire

est fait selon les principes de Huet, de Calmet, de Labadie et de tant d'autres songes-creux dont l'imagination égarée leur a fait trouver dans de certains livres ce qui n'y a jamais été. L'autre ouvrage développe le fondement des liens de la société et de certains devoirs de ceux qui vivent et qui sont réunis par le pacte social. Tout cela ne fait pas grande sensation ; mais si de mille personnes on en convertit une, l'auteur a de quoi s'applaudir, et il peut se flatter de n'avoir pas perdu son temps. Le buste de Voltaire dont vous me parlez me donne grande envie de l'acheter, n'étoit que la guerre coûteuse, dont à peine nous sortons, nous a mis à sec pour un temps. Ce seroit une affaire pour l'année prochaine, où les plumes commenceront à nous revenir. Vous savez le proverbe : *Point d'argent, point de Suisse ;* point d'argent, point de buste.

J'apprends par votre lettre que vous avez été à la campagne pour vous distraire de vos laborieux travaux. C'est bien fait, car il faut donner quelque relâche à l'esprit ; s'il étoit toujours tendu, il se relâcheroit tout à fait. Vous me faites en même temps entrevoir en per-

spective l'espérance de revoir Protagoras dans ces lieux. Je voudrois que vous eussiez la flèche d'Abaris ou le char d'Élie, pour vous transporter plus vîte et plus commodément. Si Voltaire vous a légué son cheval Pégase, cette voiture seroit la plus commode de toutes. Aussi dirai-je à nos astronomes de braquer toutes leurs lunettes vers l'éther, pour m'avertir de votre venue. Toutefois je dois ajouter, que si ce voyage se diffère trop, il se pourroit que vous ne me retrouvassiez plus : je suis vieux, cassé et affoibli ; la mort n'a pas besoin de sa faux pour trancher la trame de mes jours, c'est un fil d'araignée qu'on peut détruire sans effort. Mais cela ne m'embarrasse pas ; un peu plus tôt, un peu plus tard, nous, la génération qui nous suit, et toute la postérité, *et circulus circulorum*, fera le même chemin que nos prédécesseurs nous ont enseigné en le frayant les premiers.

Quant à la politique des États, elle me paroît avoir quelque affinité avec la religion; l'une a ses schismes comme l'autre ; il y a des momens où les sectateurs d'Ali l'emportent sur ceux d'Omar : ce qui est le plus vrai prévaut à

la longue, l'évidence des véritables intérêts des États l'emporte sur les illusions passagères. Ce qui caractérise la vérité a quelque chose de si simple et de si palpable, que pourvu qu'on n'ait pas l'esprit naturellement ou louche ou faux, il faut y adhérer; tout le monde est obligé de convenir que deux fois deux fait quatre; personne ne s'avise de disputer que les angles d'un triangle rectangle soient égaux à deux droits : il en est de même de bien des choses dans la politique, qui peuvent se prouver avec une certitude approchante de celle des géomètres; il dépend alors du temps et des circonstances que telle idée frappe plus dans un moment que dans l'autre, surtout quand de certains préjugés n'offusquent plus les yeux de certaines personnes qui servent de cheville ouvrière à l'Europe. Voilà un beau galimatias politico-algébrique. Vous sentirez par-là que je commence à radoter. Venez donc vîte, ou je ne serai plus au logis. Sur ce, etc.

Il faut que les mauvais chemins aient retardé l'arrivée des postes; il n'y a ni pirates ni capres sur terre ferme entre nous et Paris, de sorte que l'interruption de notre correspondance ne peut s'attribuer qu'à la débâcle des rivières et à la crue des eaux, qui ont gâté les routes. Votre lettre également doit avoir été trois semaines en chemin; elle n'en a pas été moins bien reçue, les belles dames gagnent à se faire attendre. A l'égard de ma santé, vous devez présumer naturellement que, parvenu à soixante-huit ans, je me ressens des infirmités de l'âge. Tantôt la goutte, tantôt la sciatique, tantôt quelque fièvre éphémère, s'amusent aux dépens de mon existence, et me préparent à quitter l'étui usé de mon ame. Il semble que la nature veuille nous dégoûter de la vie par le moyen des infirmités dont elle nous accable sur la fin de nos jours. C'est le cas de dire avec l'empereur Marc-Aurèle, qu'on se résigne sans murmurer à tout ce que les lois éternelles de la nature nous condamnent à souffrir.

Mais quittons un sujet si grave pour des objets plus amusans. Il se peut que Barbe-bleue vous ait amusé, l'idée n'en étoit pas mauvaise. Si ce sujet avoit été traité par Voltaire, sa plume auroit bien su autrement l'embellir. J'ai maintenant ici un docteur de sorbonne qui me donne des leçons d'absurdités théologiques dont je profite à vue d'œil : j'ai appris de lui ce qu'est l'intention interne et l'intention externe, choses curieuses que, tout grand philosophe que vous êtes, vous ignorez; il m'a enseigné des formules d'une déraison inconcevable, dont je compte faire usage dans le premier ouvrage théologique que j'écrirai. Enfin je me flatte de pouvoir damer le pion à Tamponet, à Ribailler et même à Larchet, à toutes les plus grandes lumières de la sorbonne. Je suis muni outre cela d'une cinquantaine de distinctions les plus subtiles, les plus fines et les plus propres à couvrir d'obscurités les vérités les plus claires. Fier d'aussi belles études et rempli d'une noble audace, je n'aspire pas à moins qu'à devenir docteur de sorbonne à mon tour; et après avoir déjà donné des preuves de ma science par l'ouvrage de Barbe-

bleue, je compte de parvenir à la charge de commentateur en titre de la sacrée faculté. Charles-Quint se retira au couvent de saint Just, et la sorbonne deviendra l'asile de mes vieux jours; elle me tiendroit lieu de purgatoire; je quitterois Ribailler et Patouillet, pour Abraham, Isaac et Jacob: accoutumé à m'ennuyer avec les docteurs, je me ferois à l'ennui des patriarches, et je détonnerois moins en chantant l'éternel alléluïa. Plein du beau zèle qui m'anime, et dévoré du desir de faire des prosélytes, je vous propose d'entrer avec moi en sorbonne; je commenterai leurs billevesées, et vous calculerez leurs sottises, si vous ne manquez pas de chiffres pour les nombrer.

Il faudra s'y prendre adroitement pour arracher de nos prêtres une messe et un service pour Voltaire; les Allemands ne connoissent son nom que comme celui d'un athée, d'un Vanini, d'un Spinosa, et il faudra négocier pour amener cette messe à une fin heureuse. La sorbonne soutiendra également qu'il est damné, et dévolu à l'empire du prince des ténèbres: hélas! leurs plaies saignent encore, et l'aiguillon de la plaisanterie y est enfoncé si profondé-

ment que la vive douleur qu'ils en ressentent n'est pas appaisée et ne s'appaisera de sitôt; car quiconque attaque l'Église, attaque Dieu, et quiconque attaque Dieu, doit être extirpé du nombre des vivans. Cela est clair, l'argument est en forme; par conséquent Voltaire bout à présent dans la chaudière infernale.

Mais quittons l'enfer et retournons à Paris, où vous me dites que M. de Ruillières, que je connois, se propose d'écrire l'histoire des derniers troubles de la Pologne. Il me semble que l'époque est trop récente, pour qu'un historien puisse s'expliquer sur cet évènement avec toute la liberté convenable; les acteurs existent tous, et il est difficile, en voulant dire la vérité, de ne pas choquer l'un ou l'autre. Ce qu'on peut dire en gros sur cette matière se réduit à ceci: Que les Polonois mécontens s'étoient confédérés pour détrôner un roi que l'impératrice de Russie leur avoit donné; que quelques propositions relatives à la tolérance dans la religion les révoltèrent au point de vouloir assassiner leur roi; que la cour de Vienne, s'emparant de la principauté de Zips, occasionna le partage du royaume, l'impératrice de Russie se croyant en droit

droit de se venger de l'indocile obstination de la république. En entrant plus dans le détail, il faut descendre à des minuties personnelles, qui ne peuvent paroître avec sureté qu'aux yeux de la postérité. Sur ce, etc.

COMME je n'ai la goutte qu'aux pieds, je ne l'ai pas à la tête; ainsi cela ne m'empêche pas, mon cher d'Alembert, de conserver quelques restes de mon ancienne gaieté. J'aime mieux suivre l'exemple de Démocrite que de pleurer éternellement avec Héraclite sur des malheurs que nous ne saurions changer; ainsi toutes les sottises sorbonniques m'amusent autant qu'Arlequin sauvage de la comédie italienne. Apprendre des sages et se divertir des fous, voilà ce qui convient le mieux aux hommes sensés; aussi fais-je, et je vous réponds que vos moines, qui se targuent le plus de leur ténébreuse science, sont ceux qui servent le mieux à mes menus plaisirs.

Quelque peine que se donne votre engeance théologique, pour flétrir Voltaire après sa mort, je n'y reconnois que l'effort impuissant

d'une rage envieuse, qui couvre d'opprobre ceux qui en sont les auteurs. Muni de toutes les pièces que vous m'avez envoyées, j'entame à Berlin la fameuse négociation pour le service de Voltaire, et quoique je n'aie aucune idée d'une ame immortelle, on dira une messe pour la sienne. Les acteurs qui jouent chez nous cette farce connoissent plus l'argent que les bons livres; ainsi j'espère que les *jura stolæ* l'emporteront sur le scrupule.

Un géomètre françois m'écrit avec emphase qu'il a découvert la quadrature du cercle, et que toute l'Europe est jalouse de lui. Autant que je m'entends à ces matières, cette quadrature est impossible, à cause que les sections sont impaires, et même si par son calcul il en approchoit de plus près que ses devanciers, cette découverte n'en seroit pas moins inutile. Ces hautes sciences ne deviennent utiles à la société qu'autant qu'on les applique à l'astronomie, à la méchanique et à l'hydrostatique; d'ailleurs elles ne sont qu'un luxe de l'esprit.

Nous avons ici un véritable génie de mécanicien; il s'appelle *Hermite :* fécond en inventions ingénieuses et utiles, il ne lui manque

que de la célébrité; sa simplicité et sa modestie relèvent autant son mérite que ses connoissances. Si dans un pays on pouvoit découvrir tous les talens que la nature se plaît à distribuer au hazard, et qu'on pût employer chacun dans son genre, ce pays deviendroit bientôt le premier de l'Europe. Mais que de sagacité, de soins infinis et de patience faudroit-il pour de telles découvertes! Le Fatum s'est réservé la direction de nos destinées. A bien examiner la chose, nous y avons moins de part que notre orgueil ne nous en attribue.

J'en viens à présent au buste de Voltaire, dont je vous prie de reculer l'envoi jusqu'au mois de Septembre, où tout sera exactement payé. La lettre que vous avez écrite à Catt, m'a fait bien du plaisir. Rapportez-vous-en à la réponse que vous recevrez de lui. A notre âge il n'y a pas de momens à perdre: ou il faut se voir vîte dans ce monde-ci, ou se donner rendez-vous dans la vallée de Josaphat, et vous savez ce qui s'y passe. En moins d'un mois la mort nous a enlevé ici et dans notre voisinage quantité de personnes distinguées et connues; la princesse de Prusse, son frère le

duc de Bronswic, ma nièce la duchesse de Wurtemberg, l'électrice douairière de Saxe, le prince et la princesse Hatzfeld, et le prince de Mansfeld avec son fils. Une bataille sanglante et meurtrière n'en auroit pas plus emporté à la fois. Si donc un vieillard septuagénaire a hâte de vous voir, ne vous en étonnez point; c'est pour vous assurer avant de mourir de l'estime qu'il a eue pour vous et pour votre génie. Sur ce, etc.

COMME chez moi les vœux d'un philosophe sont bien préférables aux prières des moines, vous devez vous attendre à mes remercimens sur ce que vous me souhaitez d'heureux pour la nouvelle année, et comme je suis aussi peu *** que vous, je me flatte que si je désire que le Ciel répande des biens sur vous et sur tous les amateurs de la sagesse, ce ne sera pas un vœu désagréable pour vous. Puissiez-vous donc dans cette nouvelle année, vivre en paix, sans chicane, sans excommunication et sans anathème, et puisse cette lie du genre humain, que vous nommez évêques, devenir raisonnable et tolérante! Mais je crains bien qu'il ne

soit aussi difficile de rendre vos prêtres humains que d'apprendre à parler aux éléphans. Bon Dieu ! quel opprobre pour ce clergé de France de sévir si opiniâtrément contre ce grand homme que nous avons perdu ! Je soutiens que ces tonsurés agissent en ingrats. Souvent Voltaire a émoussé les traits qu'il leur a lancés, pour que les blessures ne fussent pas trop vives. Quelqu'un qui les ménageroit moins, pourroit les terrasser à ne s'en relever jamais ; car tout n'est pas dit. Les philosophes ont escarmouché par-ci par-là, ils ont poussé des bottes ; mais ces charlatans de la superstition n'ont pas encore été enfoncés, battus et dissipés entièrement. Les armes sont toutes prêtes pour ce combat, et si j'étois jeune, j'attaquerois comme Hercule cette hydre de Lerne, cette hydre papale dont tous les vices concentrés produisent des têtes renaissantes. Là, ce seroit la vérité qui terrasseroit leurs absurdes fables ; ici la vertu qui mettroit au jour ce tissu de crimes dont la hiérarchie ecclésiastique est souillée : mais ces armes veulent être maniées par des mains vigoureuses, et les miennes sont goutteuses. En naissant j'ai trouvé le monde

esclave de la superstition ; en mourant je le laisserai de même : la raison en est que le peuple avale douze articles de foi comme des pilules, et qu'il est plus revêche sur ce qui intéresse sa liberté et sa bourse ; il ne prévoit point qu'étant enchaîné par les dogmes, son esclavage en devient la suite inévitable. Quant à ceux qui vous harcèlent, je vous conseille de leur opposer l'armure de Fontenelle ; sage, qui de tous les savans a le plus évité de se commettre avec les vipères du sacré vallon. Pour moi, je combats tantôt contre les Autrichiens, tantôt contre la goutte, et quand je suis assailli de la dernière, puisque la nature m'a donné deux mains, je pense, quand le mal m'ôte l'usage de l'une, que c'est à l'autre à y suppléer. Maintenant j'ai chassé mon ennemi ; j'ai mis dehors la goutte qui aime la bonne chère, en lui prescrivant le régime des reclus de la Thébaïde : aussi me suis-je d'abord informé de l'affaire de votre prêtre de Neuchâtel, à qui justice sera faite.

Je voudrois bien que votre santé se rétablît entièrement, ou je vous dirai, comme madame Deshoulières,

Oui, c'est désespérer que d'espérer toujours.

Depuis mon retour à Berlin j'ai voulu décrasser mon esprit de la rouille de la campagne par un vernis académique. Je me suis entretenu avec M. Formey. Nous avons savamment et profondément discuté à ma grande édification les matières les plus graves, dont notre secrétaire perpétuel a voulu me convaincre. Un autre jour l'homérique Bitaubé m'a fort assuré que l'auteur de l'Iliade et de l'Odyssée étoit le seul poëte qu'eût produit ce long enchaînement des siècles: puis je me suis corroboré par les sages réflexions politiques et philosophiques de M. Weguelin; et comme les soins de la terre m'avoient fait pour un temps oublier le ciel, M. Bernoulli a bien voulu me communiquer l'itinéraire des astres; il m'a appris qu'on soupçonnoit la cour de Vénus d'être plus nombreuse qu'on ne l'avoit cru, et qu'on avoit des indices d'un de ses satellites. Moi qui vais un peu vîte en besogne, j'ai d'abord baptisé ce satellite, que j'ai nommé Cupidon. Je me suis recommandé aux bonnes grâces de cette divinité, du nouveau satellite et des trois grâces. M. Bernoulli prétend par le moyen de ce satellite (qui est apparemment

un espion) savoir au juste la masse et la taille de la déesse de Cythère, comme s'il l'avoit mesurée avec sa ceinture ; je l'ai fort prié d'en garder le secret, pour ne point décréditer les chef-d'œuvres de Phidias et de Praxitèle, qui ont sculpté cette déesse si supérieurement. Depuis j'ai vu M. la Grange, qui a bien voulu tempérer la sublimité de son langage en raison inverse des quarrés de mon ignorance ; il m'a conduit d'abstraction en abstraction dans un labyrinthe d'obscurité, où mon pauvre esprit se seroit perdu, si notre bon Suisse, M. Mérian, ne m'avoit retiré des sublimes régions infinitésimales, pour me remettre sur ce globe abject et brut où je végète. Enfin M. Achard m'a appris ce que c'est que l'air fixe, et il m'a fait convenir sans peine que la matière a une infinité de propriétés qui ont échappé jusqu'ici à notre connoissance, et que ce ne sera qu'en suivant Bacon, à force de faire des expériences, que nous pourrons avec le temps étendre de quelques degrés la sphère étroite de nos connoissances. Malheureusement les premiers principes des choses demeureront à jamais hors de la portée de notre foible pénétration. Tel est en abrégé le

cours académique que j'ai fait durant ma maladie. Cela ne valoit pas la peine de le communiquer au sublime Anaxagoras. Non, sans doute: si j'avois eu quelque chose de plus intéressant à lui apprendre, je l'aurois fait. Sur ce, etc.

Je ne sais par quel hazard les détails des jugemens de ce pays-ci se sont répandus dans les pays étrangers. Les lois sont faites pour protéger les foibles contre l'oppression des puissans; elles seroient observées partout, si l'on surveilloit attentivement ceux qui en sont les organes et les exécuteurs. Vous avez des discours admirables de vos présidens aux rentrées du parlement, qui font voir que ces juges habiles tâchoient de prémunir les conseillers contre toutes les foiblesses et les vices de l'humanité qui pouvoient les induire à prévariquer; mais il ne suffit pas toujours d'avertir, il faut quelquefois des exemples de sévérité, pour contenir un si grand nombre de conseillers dans leur devoir. Les souverains sont originairement les juges de l'État; la multitude d'affaires les a obligés de se décharger de cet emploi sur des personnes

auxquelles ils confient la partie de la législation ; toutefois ils ne doivent pas négliger cette partie de l'administration jusqu'à tolérer qu'on abuse de leur nom et de leur autorité pour commettre des injustices. Voilà la raison qui m'oblige à surveiller ceux qui sont chargés de rendre la justice, parce qu'un juge inique est pire qu'un voleur de grands chemins. Assurer leurs possessions à tous les citoyens, et les rendre heureux autant que le comporte la nature humaine, sont les devoirs de tous ceux qui se trouvent à la tête des sociétés, et je tâche de les remplir de mon mieux ; sans cela à quoi me serviroit d'avoir lu Platon, Aristote, les lois de Lycurgue et celles de Solon ? Pratiquer les bonnes leçons des philosophes, c'est la véritable philosophie ; vous en donnerez aux siècles futurs, et vos leçons, qui germeront dans les têtes de la postérité, formeront à leur tour des hommes qui tâcheront d'être les bienfaiteurs de leurs semblables. Sur ce, etc.

LETTRES MÊLÉES.

A

MONSIEUR DE FONTENELLE.

MONSIEUR, les attentions d'un homme de votre mérite percent toujours ; ce sont des rayons de soleil qui se font jour à travers les nuages, et il n'y a que votre modestie seule qui puisse vous rendre si retenu sur vous-même : mais si vous commettez une injustice envers votre personne, n'en faites pas du moins à l'égard des autres. Soyez sûr, Monsieur, qu'un mot de votre part est plus flatteur pour moi que les vœux d'un millier d'autres personnes, et soit qu'il en revienne quelque chose de plus à ma vanité, ou que je me repose sur la sincérité de vos paroles, il est toujours certain que le compliment que vous venez de me faire à l'occasion du renouvellement de l'année, est de tous ceux que j'ai reçus celui qui m'a le plus fait de plaisir. Je vous prie, ne vous en tenez pas simplement,

Monsieur, aux complimens, et ne soyez pas si chiche de quelques pensées et de quelques coups de plume que je vous demande instamment. Je suis dans le préjugé que deux mots de votre part m'instruiront plus sur les matières de philosophie que la lecture des in-folio les plus redoutables. Accommodez-vous, je vous prie, à cette opinion, et n'épargnez point le papier. Vous me devez quelque chose pour le grand cas que je fais de vous, ou vous le devez plutôt à vous-même. Mais enfin il me semble que l'estime d'un étranger vous doit être assez précieuse pour l'entretenir, en lui donnant toujours de nouveaux sujets de l'augmenter. Je suis avec une très-parfaite estime, votre très-affectionné ami.

Le 29 Janvier 1731.

A

MONSIEUR ROLLIN.

Monsieur, vous vous êtes si fort attiré ma confiance par l'histoire ancienne que vous avez

écrite, que je suis persuadé de l'excellence de tout ce qui sortira de votre plume. J'attends vos nouveaux ouvrages avec toute l'impatience d'un lecteur affamé de bonne lecture ; très-peu capable de leur donner du poids par mes suffrages, je n'ai de capacité que pour en sentir les beautés, et pour les admirer. Je vous remercie en particulier du plaisir que me procurent vos soins et de ce que vous voulez bien m'envoyer vos nouveaux ouvrages. Je souhaite de tout mon cœur que le Thucydide de notre siècle puisse voir prolonger le fil de ses jours comme ceux du roi Ézéchias. Ce vœu vous paroîtra peut-être intéressé par la part que je prends aux ouvrages que vous publierez; mais je puis vous assurer que l'estime que j'ai pour votre perſonne, n'y participe pas moins. Un sage historien est un phénix bien rare, et ce que je puis souhaiter de mieux aux grands hommes de ce siècle, c'est que dans les âges futurs ils trouvent des Rollins pour écrire leur histoire. Puissiez-vous jouir long-temps de l'estime de vos contemporains, et me procurer maintes et maintes fois le plaisir de vous remercier, et d'applaudir à vos nouveaux ouvrages !

Je vous envisage, vous autres savans, comme ceux qui doivent servir de phare et de fanal au foible genre humain, comme des étoiles qui devez nous éclairer dans toutes sortes de sciences, et comme des hommes qui pensent pour nous, tandis que nous agissons pour eux. Jugez donc, Monsieur, si je me départirai jamais de l'estime véritable avec laquelle je suis, Monsieur Rollin, votre très-affectionné ami.

Le 11 Septembre 1738.

AU MÊME.

MONSIEUR Rollin, je suis étonné de la rapidité étonnante avec laquelle vous travaillez à l'histoire romaine dans un âge où le cours ordinaire de la nature nous permet à peine de vivre. Vous instruisez donc encore le public lors même que vous semblez déjà enjamber l'éternité ? Vous me ferez croire tout ce que l'antiquité a feint du chant harmonieux des cygnes avant leur mort. L'histoire romaine de

M.

M. Rollin me semblera un phénomène plus merveilleux que tout ce que la fable rapporte, et il sera constant que la vivacité de votre composition et l'excellence de vos ouvrages ne se démentiront aucunement malgré le poids des années et le fardeau de l'âge ; il en est ainsi que de ces fleuves qui ne coulent jamais plus rapidement qu'à mesure qu'ils s'éloignent plus de leur source.

J'ai admiré les progrès du jeune Guesclin ; j'ignore s'il est parent de ce fameux Bernard Guesclin dont le nom ne périra jamais tant que l'on conservera l'idée de l'honnêteté et de la valeur. Peut-être que ce jeune homme fera avec le temps autant d'honneur aux lettres que son parent en a fait à l'épée. Il est plus d'un chemin pour arriver à la gloire. La carrière des héros est brillante, mais elle est teinte de sang humain ; celle des savans est moins imposante, mais elle conduit également à l'immortalité ; et il est plus doux d'instruire le genre humain que d'être l'artisan de sa destruction.

Il n'est point extraordinaire que vous qui m'avez instruit tant de temps, preniez part à

ce qui m'arrive, et que vous participiez à ma satisfaction; c'est ce que je devois attendre de vos sentimens : je n'en suis cependant pas moins reconnoissant, et je regrette de renfermer en moi ce qui pourroit vous en être un témoignage, vous assurant que je suis avec bien de l'estime, Votre affectionné &c.

A

ALGAROTTI.

A MA Muse vive et légère
Ne fais pas trop d'attention :
Mes vers ne sont faits que pour plaire,
Et non pour la dissection.

Vous entrez dans un détail des épîtres que je vous ai envoyées, mon cher Algarotti, qui me fait trembler. Vous examinez avec un microscope des traits grossiers, qu'il ne faut voir que de loin et d'une manière superficielle. Je me rends trop justice pour ne pas savoir jusques où s'étendent mes forces. Indépendamment

de ce que je viens de vous dire, vous trouverez dans cette lettre deux nouvelles épîtres, l'une sur la nécessité de l'étude, et l'autre sur l'infamie de la fausseté ; j'y ai ajouté un conte, sur un mort qu'on n'a point enterré, parce qu'un prêtre avoit promis sa résurrection. Le fond de l'histoire est vrai au pied de la lettre, et semblable en tout à la manière dont je l'ai rapportée : l'imagination a achevé le reste.

Vous qui naquîtes dans ces lieux
Où Virgile parla le langage des Dieux,
Qui l'apprîtes dès la nourrice,
Jugez avec plus de justice
De mes vers négligés et souvent ennuyeux.
Entouré de frimats, environné de glace,
La lyre tombe de mes mains.
Non, pour cultiver l'art d'Horace,
Il faut un plus beau ciel et de plus doux destins.

Je suis persuadé que la vie de César que vous composez, fera honneur à ce vainqueur des Gaules.

Ce généreux usurpateur
Me plaira mieux dans vos ouvrages,

Qu'à Rome au milieu des hommages
D'un peuple dont il fut vainqueur.

Comme je m'apperçois des délais de Piné, j'ai pris la résolution de faire imprimer l'Anti-Machiavel en Hollande ; et je vous prie en même temps de vous informer combien coûteroient tous les caractères d'argent les plus beaux que l'on ait, et qui font la collection d'une imprimerie complète. J'ai envie de les acheter, afin de faire imprimer la Henriade sous mes yeux.

De la bavarde renommée
Prenant les ailes et la voix,
Du cygne de Cirey je loûrai les exploits.
La Henriade relimée,
De nouvelles beautés sans cesse ranimée,
Jusqu'aux Bracmanes des Chinois
Et des rives de l'Idumée
Volera, je le prévois.

Je ne sais que répondre à votre charmante gazette, sinon que la nôtre jusqu'à présent ne fournit que des sujets tristes, et qu'elle pourroit, comme je l'imagine et le crains, fournir dans

peu des matières encore plus tragiques. Ce qu'il y a de sûr, c'est que nous n'avons point de bals ni de mascarades, que nous ne conquérons point de royaumes, mais aussi n'avons-nous point de guerre. C'est à présent le temps de notre sommeil et de l'inaction; il faut croire que lorsqu'il aura duré son période, un autre lui succédera. Je sais bien que pour ce qui me regarde, je souhaite avec beaucoup d'empressement que mon temps vienne de vous revoir. Vous êtes trop aimable pour qu'on puisse vous connoître sans vous désirer. Faites donc, je vous prie, que je puisse bientôt me satisfaire, et soyez persuadé que je suis plein d'estime et d'amitié pour vous. Adieu.

A Rémusberg, ce 19 Mai 1740.

A

MONSIEUR DE CONDORCET.

Si quelqu'un a de justes prétentions sur mes lettres à feu M. d'Alembert, c'est assurément

vous, Monsieur : mais elles n'ont pas été écrites pour voir le jour ; ce ne sont que des balivernes, aussi peu propres à instruire qu'à amuser. Ainsi je vous tiendrai grand compte, si vous voulez bien faire tout ce que vous croirez le plus propre à empêcher qu'on ne les publie. Pour parvenir à cette fin, vous n'aurez donc qu'à vous faire remettre cette correspondance, comme un dépôt qui ne sauroit tomber en de meilleures mains. J'ai fait payer à Paris les frais de voyage pour M. l'Évesque S'il s'est assez bien trouvé de son séjour à Pétersbourg, où j'ai appris qu'il a passé quelques années, il trouvera toujours moins de différence dans le climat et les mœurs de ce pays-ci, en se rapprochant d'autant plus de sa patrie.

Sur ce, etc.

Autrefois M. d'Alembert m'a fait le plaisir de me procurer quelques bons sujets pour l'académie des sciences : il vient de m'en manquer deux, et vous me rendriez un véritable service, si vous pouviez m'en procurer. L'un c'est

M. Thiébault, qui étoit grammairien et puriste; je crois que l'abbé Beauzée seroit le plus capable de le remplacer, s'il vouloit accepter la place. Les appointemens pris ensemble montent à 1200 risdalers, et le logement à part. L'autre qui nous a quitté, c'est M. Prevôt, qui avoit le département de la philosophie et des belles-lettres. Personne n'est plus capable que vous de trouver des sujets dignes de les remplacer. Cela ajouteroit, s'il étoit possible, à l'estime que votre caractère et vos ouvrages m'ont inspirée pour votre personne.

Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

A Potsdam, ce 6 d'Avril 1785.

Je vous suis très-obligé des Éloges que vous avez eu la bonté de m'envoyer : et pour vous parler avec toute la sincérité possible, j'avoue que je les trouve bien supérieurs à ceux de M. d'Alembert, qui avoit pris un style trop simple et trop familier, qui ne s'adapte pas trop à ce genre d'écrire, qui exige quelque élévation sans

enflure. La manière de M. de Fontenelle étoit peut-être trop satirique, comme il paroît par quelques-uns de ses éloges, qui sont plutôt des critiques que des panégyriques. Je souhaite que la France vous fournisse des sujets qui méritent par leur génie et par leurs talens qu'on en fasse des éloges dignes de tenir leur place à côté de ceux de leurs prédécesseurs. Sur ce je prie Dieu etc.

A Potsdam, ce 11 de Mai 1785.

J'ai reçu votre lettre, mais j'attends votre ouvrage, qui n'est pas encore arrivé. Je vous remercie de me l'avoir communiqué, et je m'en tiendrai à la préface, comme vous me l'indiquez: car les ignorans de ma classe se contentent du résultat de vos calculs, sans sonder des profondeurs infinies. A l'égard de vos opinions touchant la peine du délit, je suis bien aise que vous soyez du même sentiment que le marquis Beccaria. Dans la plupart des pays, les coupables ne sont punis de mort que lorsque les actions sont atroces. Un fils qui tue

son père, l'empoisonnement et pareils crimes, exigent que les peines soient grièves, afin que la crainte de la punition retienne les ames dépravées qui seroient capables de les commettre. Pour ce qui concerne la question, il y a près de cinquante ans qu'elle est proscrite ici, comme en Angleterre. La raison en est des plus convaincantes ; elle ne dépend que de la force ou de la vigueur du tempérament de celui auquel on l'applique : un moyen, qui peut produire un aveu de la vérité ou un mensonge que la douleur extorque, est trop incertain et trop dangereux pour qu'on puisse l'employer. Je comprends malheureusement que la philosophie n'ose pas marcher tête levée dans tous les pays.

Je vous suis très-obligé de la personne que vous me proposez à la place de M. Thiébault ; je l'accepterai très-volontiers, si vous pouvez l'y disposer ; et au cas qu'on ne puisse point lui obtenir cette pension dont il espère de jouir en France, on pourra lui en accorder une sur sa retraite, s'il ne pouvoit plus vaquer à des emplois. J'écrirai d'ailleurs au baron de Goltz, pour essayer d'obtenir cette pension de la France ; et en cas de refus, j'arrangerai le

tout. Pour sa Théogonie, il pourra la publier ici selon son bon plaisir. En gros, je suis de son opinion que les planètes et le globe que nous habitons sont infiniment plus anciens qu'on ne le débite : et de toutes les hypothèses que l'on soutient sur ce sujet, celle de l'éternité du monde est la seule où se rencontre le moins de contradictions, et celle où il y a le plus d'apparence de vérité.

Je conçois que pour trouver un professeur de philosophie et de belles-lettres, il faut du temps et du choix ; ainsi je ne vous presserai pas sur ce sujet, si ce n'est que je vous prie de vous ressouvenir quelquefois d'un nombre de jeunes gens rassemblés dans une académie, attendant avec empressement des instructions qui leur manquent pendant l'absence d'un professeur. Sur ce, etc.

Potsdam, ce 29 de Juin 1785.

J'ai reçu la médaille de M. d'Alembert, que vous avez eu la bonté de m'envoyer. J'aurois voulu qu'on lui eût laissé sa perruque comme

il la portoit d'ordinaire, parce que rien ne contribue plus à la ressemblance que de graver les hommes dans l'ajustement où on étoit accoutumé de les voir. Il est singulier que M. de S. Remy ait fondé un prix pour les médailles des philosophes, et que beaucoup de gens de lettres, qui avoient des obligations à M. d'Alembert, se soient dispensés d'en faire l'éloge. Rien de plus rare dans le monde que la reconnoissance : toutefois la mémoire de M. d'Alembert n'y perd pas grand'chose, et il vaut mieux n'être point loué que de l'être mal. Les beaux jours de la littérature sont passés, il n'y a que des trônes vacans et peu de postulans dignes de s'y placer. Vous qui avez été l'élève du grand homme que nous regrettons, vous seul pouvez lui succéder. Sur ce, etc.

A Potsdam, ce 9 d'Août 1785.

Je vous suis très-obligé de la peine que vous vous donnez pour me procurer les instituteurs dont notre académie a grand besoin. Je conçois qu'il y a des lenteurs tant pour le choix des sujets que pour les déterminer à accepter

les postes qu'on leur propose, et je ne doute point que vous ne réussissiez à me procurer des gens habiles, de quoi je vous aurai une grande obligation.

J'en viens à l'article des lois que M. de Beccaria a si bien expliquées, et sur lesquelles vous avez également écrit. Je suis entièrement de votre sentiment, qu'il ne faut pas que les juges se pressent à prononcer leurs sentences, et qu'il vaut mieux sauver un coupable que de perdre un innocent. Cependant je crois m'être apperçu par l'expérience, qu'il ne faut négliger aucune des brides par lesquelles on conduit les hommes, savoir les peines et les récompenses; et il y a tels cas où l'atrocité du crime doit être punie avec rigueur. Les assassins et les incendiaires, par exemple, méritent la peine de mort, parce qu'ils se sont attribué un pouvoir tyrannique sur la vie et sur les possessions des hommes. Je conviens qu'une prison perpétuelle est en effet une punition plus cruelle que la mort; mais elle n'est pas si frappante que celle qui se fait aux yeux de la multitude, parce que de pareils spectacles font plus d'impression que des propos passagers qui rap-

pellent les peines que souffrent ceux qui languissent dans les prisons. J'ai fait dans ce pays-ci tout ce qui a dépendu de moi pour réformer la justice, et pour obvier aux abus des tribunaux. Les anges pourroient y réussir, s'ils vouloient se charger de cette besogne ; mais n'ayant aucune connexion avec ces messieurs-là, nous sommes réduits à nous servir de nos semblables, qui demeurent toujours beaucoup en arrière dans la perfection. Sur ce je prie Dieu, etc.

A Potsdam, ce 24 d'Octobre 1785.

Je vous suis infiniment obligé des Éloges académiques que vous venez de m'envoyer. Je suis de votre avis, que l'âge affoiblit aussi bien le style des prosateurs que la verve des poëtes, et qu'il faut dire avec Boileau à tous les hommes de lettres âgés :

Malheureux, laisse en paix ton cheval vieillissant,
De peur que tout à coup, efflanqué, sans haleine,
Il ne jette, en tombant, son maître sur l'arène.

Je compte toujours que vous voudrez bien vous donner la peine de me procurer un certain M. l'Évesque, dont j'ai entendu dire beaucoup de bien, pour remplir la place de professeur de philosophie, dont mon académie a si grand besoin. Je suis sensible à la part que vous prenez à ma santé. A mon âge il faut toujours avoir un pied dans l'étrier, pour être prêt à partir quand le quart-d'heure de Rabelais sonne.

Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

A Potsdam, ce 12 de Décembre 1785.

Je vous ai beaucoup d'obligation de ce que vous voulez avoir soin que cette correspondance que j'ai eue avec feu M. d'Alembert ne paroisse pas. Mes lettres ne méritent que d'être vouées à Vulcain; elles ne sont ni amusantes, ni intéressantes pour le public. On est d'ailleurs déjà assez surchargé dans ce siècle, plus abondant en mauvais ouvrages qu'en bons

écrits, sans y ajouter encore les miens. Vous m'avez rendu un vrai service en me procurant un puriste et un autre professeur pour l'académie militaire; ces jeunes gens attendent avec impatience leur arrivée, parce que leur éducation est négligée jusques-là. Sur ce, etc.

A Potsdam, ce 6 Février 1786.

J'ENVISAGE comme une chose très-favorable le sort que mes lettres ont eu d'être brûlées; c'étoit le moyen le plus sûr d'en empêcher l'impression; car il m'eût été désagréable de voir courir dans le public des lettres qui n'étoient pas faites pour lui. Il n'appartient qu'aux quarante plumes, dépositaires de la pureté du langage françois, de vous donner des chef-d'œuvres en tous les genres, qui méritent l'honneur de l'impression. Je ne sais ce que deviennent les deux professeurs pour mon école militaire; ces jeunes gens sont trop long-temps sans instruction, pendant que je suis convenu de leurs doubles pensions, frais de voyage, etc. Je ne

comprends donc pas ce qui peut les arrêter; et j'avoue qu'un plus long retard pourroit nuire à l'idée que je m'étois faite d'eux: mais cela ne diminue en rien les obligations que je vous ai, et je sens tout le prix des peines que vous avez eues dans cette affaire. Sur ce, etc.

A Potsdam, ce 25 Mai 1786.

A

MONSIEUR GRIMM.

J'AI eu des attaques d'asthme qui quelquefois m'ont rendu assez malade, et je me trouve dans cette situation aujourd'hui. Je me contente donc de vous accuser la réception de votre lettre et de celles qui l'accompagnoient, sans entrer dans de plus grands détails. Vous voudrez bien avoir la bonté de faire parvenir les incluses à leurs adresses. Sur ce, etc.

VOTRE lettre du 5 Février me parvint avant-hier. Je vous remercie de l'intérêt que vous prenez

prenez à ce qui me regarde et mes parentes du calendrier chrétien ; ma sainte n'approuvera pas l'application de la remarque de J. Jaques, peut-être judicieuse, sur l'orchestre de Paris. Quoi qu'il en soit, il faudra tirer parti des pères. Ce que vous me dites de vos conversations sur mon sujet avec Sa Majesté impériale me flatte et m'intéresse ; rien ne peut être plus enchanteur pour moi que le souvenir de cette grande princesse, pour laquelle j'ai une vénération infinie. Je vous ai entretenu de ses talens, de ses grandes vues, de l'élévation de son ame et de cette bonté avec laquelle elle accueille ceux qui ont le bonheur de l'approcher. Vous avez eu tout le temps de vous rappeler et de vérifier tout ce que je vous ai dit : je conçois aisément quels doivent être tous vos regrets, et que vous ne retrouverez nulle part rien qui puisse vous dédommager de tout ce que vous avez vu. C'est avec plaisir que je vous verrai à votre passage et que je vous entendrai sur un sujet qui a tant de droits de m'intéresser. Sur ce je prie Dieu, etc.

A Potsdam, ce 25 Février 1774.

LORSQUE je m'adresse à M. de la Grimmalière, colonel des gardes Préobraschinsky de S. M. l'impératrice de toutes les Russies, je crois être sûr de prouver la définition de ce titre-là, tant par acte public que par ses patentes ; mais je n'entends point le titre de souffre-douleur, ni la traduction d'un mot russe que je ne comprends pas, par conséquent auquel je pourrois donner un sens qui ne seroit pas clair. Pour le titre de plastron, il me semble ne convenir nullement à monsieur le Baron, si ce n'est qu'on pourroit dire que quiconque a la protection de monsieur le Colonel, peut la considérer comme l'égide de Minerve, qui rend invulnérable ceux qui la possèdent. Vous me permettrez donc de remplacer un plastron par une égide, et de vous regarder comme celui qui protège monsieur le duc de Saxe-Gotha en France, qui a protégé les jeunes Romanzow contre les séductions de la jeunesse, et qui, en quelque façon, peut être comparé à ces cardinaux protecteurs de la France et de l'Allemagne à Rome ; ainsi et de même il protège

les intérêts de la grande Catherine dans l'empire des Gaules. M. de la Grimmalière aura la bonté de voir par ce que je viens de lui exposer, combien je suis éloigné de vouloir lui lancer des traits, et combien je me recommande à sa puissante protection. Je lui aurois répondu sans doute plutôt, si je n'avois été accablé d'une douzaine de maladies à la fois, qui m'ont privé de la faculté de tous mes membres. J'ai été très-fâché de le savoir si près de mes frontières et d'avoir été privé de sa vue béatifique; l'Arioste dit, que les montagnes tiennent ferme à leur racine, mais que les hommes peuvent se rencontrer, de sorte que je ne désespère pas que quelque heureuse influence de mon étoile ne me procure un jour la satisfaction de le revoir et de l'admirer. Sur ce, etc.

A Potsdam, ce 19 Février 1782.

VOUS pouvez bien croire que j'ai été fort touché de la mort de d'Alembert, d'autant plus que je l'ai cru atteint d'une maladie chronique, mais qui ne menaçoit pas directement sa vie. Je doute que la France répare cette perte de

sitôt. Si la maladie a affoibli son esprit dans le dernier temps, cela n'est pas étrange, puisque la mort, en attaquant toutes les parties organisées de notre corps, doit leur ôter leur activité en les détruisant. Je vous suis obligé cependant de m'avoir communiqué cette triste nouvelle, et je me suis dit en moi-même: il faut mourir, ou il faut voir mourir les autres, il n'y a pas de milieu. Sur ce, etc.

A Potsdam, ce 11 de Novembre 1783.

Je vous suis fort obligé des soins que vous avez pris pour empêcher que ma correspondance avec d'Alembert ne fût imprimée. Plusieurs raisons me l'ont fait désirer: car premièrement cela n'en auroit pas valu la peine, et secondement la réputation de M. d'Alembert est si bien établie, qu'elle n'a aucunement besoin, ni de mon appui, ni de mon suffrage. Cependant, je vous avoue qu'il est bien triste de voir toutes les personnes que j'avois estimées mourir les unes après les autres, et cela est d'autant plus fâcheux, qu'il ne dépend

pas de moi de mourir, ni de voir mourir les autres. Tout cela n'est qu'une suite du jeu des causes secondes, qui par leurs combinaisons différentes amènent tous les évènemens terribles. Il est vrai que j'ai fait ériger des monumens à Algarotti et à d'Argens que j'avois beaucoup aimés, et qui avoient vécu longtemps chez moi : et je suis encore en reste d'un cénotaphe que je m'étois proposé de faire élever en Prusse en l'honneur de Copernic. Du reste, si la littérature françoise offre quelque chose de curieux, vous me ferez plaisir de m'en faire part, sans toucher à la classe des littérateurs subalternes, dont je n'aime guère à m'occuper. Sur ce je prie Dieu, etc.

A Potsdam, ce 16 de Décembre 1783.

Je vous suis fort obligé de la lettre de M. de Condorcet que vous m'avez envoyée, dont je vous remets la réponse, que vous voudrez bien lui faire tenir. Il me semble que les beaux arts et les belles lettres éprouvent un destin pareil en Europe à celui qu'elles ont éprouvé à

Rome après le beau siècle d'Auguste, où la médiocrité succéda aux talens. Après avoir poussé la partie des belles lettres à leur perfection, la nation, comme rassasiée des chef-d'œuvres dont elle jouit, commence à s'en dégoûter : alors le néologisme commence à détériorer le langage, qui a été poussé à une certaine perfection ; la sévère âcreté de l'esprit philosophique combat l'effervescence de l'imagination, et le génie, resserré dans des bornes trop étroites, ne fournit plus que des productions médiocres. Je vous remercie de m'avoir fêté sur mon vieux jour de naissance. Je ne suis que trop vieux. Il faut que chacun vive jusqu'au terme qui dévide tout le chapelet de sottises que le destin l'a condamné à faire dans ce monde. Selon le défunt prince de Deuxponts, il n'y avoit de salut qu'à Paris ; il faut donc nécessairement que ceux qui vivent ailleurs végètent dans le purgatoire ou dans les limbes. Si vous trouvez à redire à ce sentiment, vous n'avez qu'à vous en prendre au feu prince de Deuxponts, et si vous vous trouvez trop foible pour attaquer cette famille, vous n'avez qu'à vous joindre à l'Empereur, avec le-

quel vous avez été à Spa ; il vous assistera volontiers de toutes ses forces, pour vous donner gain de cause. Sur ce, etc.

A Potsdam, ce 12 de Mai 1785.

Je vous suis fort obligé de la médaille de M. d'Alembert, que vous m'avez fait parvenir. J'aurois souhaité qu'elle fût plus ressemblante. Il se peut cependant qu'il ait fort changé depuis vingt ans que je ne l'ai vu. Je n'ai jamais entendu le mot de cet officier d'artillerie dont vous me parlez ; mais il n'est pas surprenant qu'une nation aussi policée que la françoise aille éclairer des nations barbares, et leur communiquer des parcelles du magasin immense de ses connoissances. Les Turcs doivent admirer leur législateur en artillerie, et je doute qu'ils veuillent user de violence envers lui.

Sur ce, etc.

A Potsdam, ce 9 d'Aout 1785.

Je vous suis fort obligé de la lettre de M. de Condorcet que vous m'avez fait parvenir. Voici

la réponse : vous voudrez bien la lui faire tenir également. Je n'ai guère pu jouir de l'apparition de quelques François dans ce pays-ci, entr'autres de M. de la Fayette. J'ai passé quatre semaines dans la compagnie de la goutte, plus désagréablement que dans celle de ces messieurs. Je félicite monsieur de la Grimmalière de l'augmentation que l'impératrice de Russie fait dans ses troupes, parce que la suite naturelle de ce changement sera sans doute de vous avancer d'un grade, et que peut-être dans la guerre qui se prépare contre la Porte, ce sera vous qui prendrez Constantinople à la tête d'une armée victorieuse. Je serai le spectateur de ces hauts faits d'armes ; et si la foiblesse de l'âge me donne de trop fortes entraves, je compte célébrer ces merveilles de nos jours, et placer votre nom entre celui d'Alexandre, de César, et celui de l'autocratrice de toutes les Russies entre ceux de Jupiter et de Neptune.

Sur ce je prie Dieu, etc.

A Potsdam, ce 24 Octobre 1785.

LETTRES

DE MONSIEUR JORDAN

AU ROI.

SIRE,

ON dit que la troupe ennemie,
Les blés cueillis, avancera vers nous ;
Que la vôtre très-aguerrie
Languit après le rendez-vous :
Rendez-vous marqué par la gloire
Pour faire éclater leur valeur,
Dans tout le monde très-notoire
Par le dernier combat vainqueur.
Pour moi, Sire, je vous supplie,
De m'accorder la liberté
De pouvoir assurer ma vie
A Breslau, lieu de sureté.
(Permettez que l'on félicite
Votre invincible Majesté
De l'heureuse réussite ;
Qu'on ait ce lieu par la ruse emporté.
Ce fait, très-brillant pour l'histoire,
Fera bouquer vos ennemis ;

Neuperg ne voudra pas le croire,
Wallis en sera peu surpris.)
Là j'entendrai la renommée
Chanter vos exploits éclatans;
Mais si je marche avec l'armée,
La frayeur me prive des sens.
Ce n'est là que trop ma foiblesse,
De ne rien voir, ni rien ouïr;
Pour peu que je sois en détresse
Je rassemble mes sens pour fuir.
Quoi! direz-vous, n'avez-vous donc pas honte
De vouloir passer pour poltron?
A cela ma réponse est prompte :
J'imite Horace et Cicéron.
Quoi! faut-il exposer les restes de ma vie,
Et risquer de me voir prisonnier malheureux?
Je ne vis que pour être heureux,
En servant le héros qui tient la Silésie.

Vos vers sont aimables, charmans,
Et ma foi, je me donne au Diable
Si jamais prince en fit autant :

Vous êtes homme inimitable,
Pour le fait et pour le talent.
J'aurois dû vous faire réponse,
Par votre très-humain coursier;
Mais mon Apollon trop ratier
Inutilement je semonce :
Eh, qui ne seroit enchanté,
De votre vive poésie ?
Gresset en tireroit très-grande vanité ;
J'en ferois l'ornement de ma savante vie.

SIRE,

LES beaux vers de V. M. m'ont enchanté ; mais le reproche de désertion m'a fait frémir.

Je ne suis point un déserteur,
Soit de la foi, soit de l'armée :
Et jamais pareille équipée
Chez moi ne fut un effet de la peur.

C'est un effet de la prudence, dont un ordre de V. M. m'auroit guéri, si elle l'avoit bien voulu.

Quoiqu'obéir soit un devoir
Que l'on fait avec répugnance,
Il ne l'est plus quand l'ordonnance
Sort de votre royal manoir ;

de ce manoir que l'art qui l'a formé, que celui qui l'habite, rendent un séjour délicieux, surtout quand la foudre repose sous le lit, et que les grâces occupent le fauteuil. Je me donne au maître du Styx, si V. M. exige de moi des vers ;

Jamais je n'ai fait de bons vers,
A peine sai-je écrire en prose :
Et tenter impossible chose,
C'est avoir l'esprit à l'envers.

Elle est impossible pour moi ; je me contente d'avoir assez de connoissances pour goûter le plaisir des vers, et pour envier le bonheur de ceux qui en font de bons.

La maladie de la satire, que V. M. veut bien m'imputer, est de toutes les maladies de l'esprit, si c'en est une, celle que je crains le plus : elle l'est à coup sûr dans un particulier.

Qui oseroit avoir le cœur
De se livrer à la satire ?

L'art séduisant de médire
N'est bon que pour un grand seigneur.

Je ne demanderai pas ce talent au bon Dieu ; mais je lui demanderai le talent de la patience , lorsque l'on est attaqué par plus fort que soi.

V. M. me fait toujours le reproche de ma mauvaise humeur : oserois-je dire qu'à cet égard V. M. est semblable à ce médecin qui souhaitoit à son malade la fièvre, afin d'avoir le plaisir de la lui guérir ? Vous pouvez me guérir , Sire, en m'ordonnant d'aller au camp, pour me mettre à vos pieds , et vous assurer du respect profond avec lequel j'ai l'honneur d'être , etc.

A Breslau, le 24me jour de mon exil.

SIRE,

J'AI reçu deux pièces du camp écrites avec beaucoup d'esprit, et d'une plaisanterie très-fine. Il est facile d'en reconnoître l'auteur : d'ailleurs on y cite un passage qu'on dit être du roi Salomon, et qui ne se trouve pas à

coup sûr dans les livres qui nous en sont restés. Je suis trop zélé partisan d'Horace, pour ne pas revendiquer cette réflexion, qui lui appartient. Mais Horace ne vaut-il pas Salomon pour l'auteur de l'ingénieuse, mais mordante satire ?

Voici de très-mauvais et impertinens vers venus de Hollande, et envoyés ici à nos libraires. J'ai cru devoir les envoyer à V. M.

Une nouvelle généralement ici répandue, c'est que V. M. allant de Schweidnitz à Lignitz, un archiprêtre avoit publiquement exhorté ses chères ouailles à recevoir les troupes prussiennes avec tous les égards qu'elles méritent, et à les assister en tout ce qu'elles pourront. Cette action ne me paroît pas marquée au coin d'un zèle catholique.

Les gazettes, et par conséquent le public, assurent que M. le comte de Rottembourg est envoyé à Berlin de la part de la cour de France, pour y négocier une affaire de la dernière importance.

Ce qu'on affirme avec une certitude opiniâtre, c'est que V. M. doit s'aboucher avec le grand-duc de Lorraine ; et les affaires terminées,

nées, aller passer avec ce prince le carnaval à Venise.

J'ai l'honneur d'être avec tout le respect possible, etc.

A Berlin, la troisième fête de Noël 1740.

SIRE,

TOUT le monde est ici dans l'attente de l'évènement, dont la plupart ne peuvent déterminer ni la raison, ni le but. Je suis charmé de voir une partie des États de V. M. dans le pyrrhonisme : c'est un mal qui est devenu épidémique. Ceux qui, semblables aux théologiens, se croient en droit de certitude, prétendent que V. M. est attendue avec une impatience religieuse par les protestans ; que les catholiques espèrent de se voir délivrés d'une infinité d'impôts, qui déchirent cruellement le beau sein de leur Église. Vous ne pouvez que réussir dans votre courageux et stoïque dessein, puisque la religion et l'intérêt trouvent également leur compte à se ranger sous vos étendards.

Wallis, qui commande, à ce qu'on dit, a fait punir un Silésien, comme calomniateur: il annonçoit l'arrivée prochaine d'un nouveau Messie. J'ambitionne ce genre de martyre.

Les critiques croient la démarche présente directement opposée aux maximes renfermées dans le dernier chapitre de l'Anti-Machiavel.

Le mot de *manifeste* termine à présent presque toutes les conversations: on veut qu'il en paroisse un aujourd'hui, qui ne doit être que la préface d'une ample déduction, à laquelle un jurisconsulte travaille. On court chez les libraires, comme on s'empresse à voir un phénomène céleste qu'on auroit annoncé. Voilà le début de ma gazette, qui ne peut être placée aux pieds sacrés de V. M. que deux fois la semaine, vu l'arrangement des postes.

Je passerai la matinée de vendredi en prières et en oraisons: les astronomes prétendent que Mars entrera ce jour-là dans la constellation de la double aigle. J'ai l'honneur d'être avec un très-profond respect, etc.

A Berlin, le 14 Décembre 1740.

SIRE,

LE manifeste enfin paroît: tout le monde est surpris de sa briéveté. On attendoit et on vouloit une déduction ample et circonstanciée; et au lieu de cela, on recevoit un compliment fait aux puissances, que l'on croit fort alarmées. On épluche cette déclaration, comme un théologien prêchant, un texte de l'Écriture. Chacun l'explique à sa manière: l'un prétend y trouver une frappante clarté, l'autre au contraire y croit voir une obscurité affectée et politique.

Le peuple prétend ici que le Grand-duc de Lorraine a été incognito à Rheinsberg.

Un mot de M. de Beauveau m'a surpris. On parloit des circonstances présentes. Le Marquis, d'un air de réserve, me dit: *Je ne sais qui a fait naître au Roi l'idée de la démarche présente, mais je crois qu'il ne fait pas tant mal.* Personne n'entendra mieux le sens de ces paroles que V. M.

Une nouvelle qui m'a paru originale, et qui est assez répandue: l'électeur de Saxe a de cuisans remords de conscience de son change-

ment de religion. Il ne sait comment obtenir cette tranquillité d'ame que lui donnoit autrefois le luthéranisme. Ce n'est point au Pape auquel il s'adresse pour lever ses scrupules; mais c'est au roi de Prusse qu'il ouvre son cœur, pour raffermir sa foi chancelante, et pour donner à son *credo* la consistance nécessaire. *O tempora !*

Une chose est sure, c'est que tout Paris est plein du changement de religion de V. M.: les lettres écrites à Berlin en sont pleines. Cette nouvelle me fait naître une idée, que les théologiens ne veulent point que le ciel perde. Puisqu'un Roi se prive par son abjuration de ses droits, l'autre les revendique par sa répentance.

J'ai l'avantage d'être avec un respect profond, et un parfait dévouement, etc.

A Berlin, le 17 Décembre 1740.

SIRE,

LA nouvelle la plus récente que je puisse présenter à V. M., c'est le départ de M. de Beauveau.

Il finit hier de parcourir le cabinet de médailles, dont il est autant charmé que l'est le public du riche présent qu'il a reçu. On dit que celui du roi de France, donné à M. de Camas, lui est fort inférieur en valeur.

On publie une alliance entre V. M., la France, et la Suède. On dit plus que tout cela. On veut que la reine de Hongrie soit morte en couche je n'en crois rien.

On implore dans toutes les églises le secours du Ciel pour la prospérité des armes de V. M., et on allègue pour raison unique de cette guerre l'intérêt de la religion protestante. A l'ouïe de ces mots, le zèle du peuple se réveille : on bénit Dieu qui a suscité un défenseur aussi puissant. On se récrie de ce qu'on a osé le soupçonner d'indifférence pour le protestantisme. On assure, sans l'avoir examiné, que les droits de V. M. sont incontestables. Oh, le beau coup d'État!

Le brave Pascal, qui pourroit bien un jour décorer sa boutonnière des oreilles de Voltaire, contre lequel il est fort irrité, a fait une action d'un homme d'honneur. Ne sachant à quel saint se vouer, il vint trouver M. de Maupertuis,

et lui emprunta dix louis pour faire son voyage. M. de Beauveau, touché de l'état de cet officier, lui offrit place dans sa voiture, pour retourner en France. Pascal l'accepte, et va rendre l'argent à l'astronome bienfaisant, qu'il remercie.

J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, le 20 Décembre 1740.

SIRE,

LA lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer, me remplit de joie et de contentement. Je n'ai jamais douté de la réussite de ses desseins : c'est un bâtiment bien étayé, qui peut même soutenir la tempête et l'orage. Des troupes qui se voient commandées par un roi, ne sauroient être sans gloire. Tirer un peuple d'une famine presque inévitable, conquérir une province au milieu de l'hiver, c'est le plus beau commencement de règne qu'on lise dans l'histoire.

La ville annonçoit déjà V. M. dans Breslau, et tout cela fondé sur une lettre qu'un marchand avoit reçue. Jamais circonstance n'a

mieux été étoffée dans un roman que ne l'étoit cette nouvelle. Depuis qu'on croit V. M. agir en faveur du protestantisme, on la fait marcher à pas d'Achille aux extrémités de la Silésie.

Ce qu'il y a de sûr et de très-certain, c'est que les cours étrangères ont fait ici à leurs ministres des reproches sur leurs relations : ils n'ont pu s'imaginer le but de l'armement ; ils les ont accusés d'une trop grande crédulité. Ce n'est que depuis que V. M. se trouve au milieu du camp, et que la Silésie est en partie conquise, qu'on commence à le croire.

Wolf a été reçu à Halle à peu près comme les Juifs recevroient leur Messie, qu'ils attendent depuis si long-temps. Une pédante cohorte l'a escorté jusque dans sa maison. Lange, son ennemi, est venu le voir, et l'a comblé de politesses, au grand étonnement de la faculté.

Madame de Rocoules, plus gaie qu'à l'ordinaire, m'a chargé d'envoyer à V. M. les trois pièces ci-jointes, qu'elle croit convenir comme la principale pièce d'une toilette à une dame : c'est l'appendice d'un équipage guerrier.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A Berlin, le 24 Décembre 1740.

SIRE,

BERLIN est rempli de la prise de Glogau, les gazettes en parlent ; on circonstancie ce fait jusqu'au point de dire que le siège en a duré quatre heures, et que chaque heure a coûté cent hommes, qui y ont perdu la vie. Mon barbier, d'un air empressé, me vint annoncer cette nouvelle ; le mot de Glogau lui échappe, il se le rappelle ensuite, et d'une joie vive et impétueuse il m'annonce que le roi de Prusse a pris le grand Mogol.

V. M. pourroit-elle croire que dans le livre de Kosterus, publié il y a très-long-temps, on lui donnoit la Silésie et la Moravie ? Le partage que cet auteur y fait des États de l'Empereur, mérite d'être lu par sa singularité. J'ai eu soin de faire transcrire les passages en question qui, traduits, ne peuvent que divertir V. M. L'électeur George Guillaume, frappé (à ce que dit Bayle) des révélations de ce fanatique, voulut le voir, le fit examiner par les théologiens de Francfort sur l'Oder ; et il se rendit à Berlin, par ordre de ce prince, en

1625, 1626 : l'Électeur eut avec lui divers entretiens.

Le ministre Achard est inquiet sur le sujet de son beau-frère Horguelin, un des plus riches marchands de Breslau, comme V. M. pourra le voir par ce billet qu'il m'écrit : je l'ai assuré qu'il devoit se tranquilliser, et qu'il n'avoit rien à craindre dans cette circonstance, ni pour son parent, ni pour son bien, qui y est en dépôt.

J'ai vu une lettre de Paris dans laquelle on dit que la misère y est toujours plus grande.

On embarque ici force canons ; ce nouvel envoi donne lieu à bien des réflexions : on va les considérer d'un air d'étonnement : on ne comprend point quel en doit être l'usage, puisqu'on croit déjà la Silésie sous l'autorité de V. M.

J'ai l'honneur et le bonheur d'être avec un profond respect et un parfait dévouement, etc.

A Berlin, le 31 Décembre 1740.

SIRE,

JE commence ma lettre par trois *on dit*, que j'aurois bien de la peine à garantir. *On dit* que

la reine de Hongrie a tellement été sensible à l'entreprise de V. M., qu'elle a juré par le Styx, qu'elle aimoit mieux livrer tous les Pays-bas à la France, que de voir la Siléfie manger son pain et boire son vin sous les étendards brandebourgeois. Cette nouvelle a passé à travers cinq ou six oreilles politiques, qui la ruminent.

On dit que la France prête deux millions à la Bavière, pour que cette dernière puisse soutenir ses justes prétentions.

Enfin *on dit* que la Russie prendra fortement le parti de l'Empire. Voilà trois objets propres à exercer la politique de ceux qui s'en occupent une partie de la journée.

Une chose est également certaine et particulière, c'est que le bruit de la prise de Glogau étant parvenu à Glogau, tout le monde a été dans la joie, et buvoit à la santé de celui qui rétablissoit les murs de Sion, dans un pays où l'erreur avoit toujours cherché à les abattre entièrement.

Voici deux morceaux de la gazette de Cologne, que je crois devoir envoyer à V. M., du 20 Décembre 1740.

„ M. de Borck..... donna jeudi dernier un „ grand repas aux ministres d'État et étrangers. „ On assure que ce seigneur se trouvant depuis „ peu à une table dont le marquis de Mirepoix „ étoit aussi, celui-ci lui dit qu'il couroit un „ bruit que S. M. prussienne faisoit marcher des „ troupes pour le service de notre cour, et que „ M. de Borck répondit que non seulement ce „ bruit étoit fondé, mais que le Roi son maître „ étoit prêt à en faire marcher un plus grand „ nombre pour le service de la reine de Hon- „ grie et de Bohême. Le même ministre s'est, „ dit-on, expliqué à peu près de la même ma- „ nière dans le repas de jeudi dernier. Quoi „ qu'il en soit de ceci, il est certain que la cour „ ne paroît aucunement intriguée de la marche „ des troupes de Prusse. "

Le second article se termine par cette réflexion, qui suit un détail fait des préparatifs pour l'expédition présente. „ La destination de „ ce corps, dans cette saison, et dans la con- „ joncture présente, est toujours un mystère „ qu'aucun ministre étranger n'ose peut-être „ se vanter d'avoir pénétré. " J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, le 7 Janvier 1741.

SIRE,

LA déduction des droits incontestables de V. M. sur la Silésie a paru samedi dernier : c'est sur ce sujet que roule à présent la conversation des politiques. On convient assez généralement sur le droit ; mais les articles 15 et 16 sont exposés à la critique. Les uns prétendent que l'auteur auroit dû les omettre, puisqu'ils semblent affoiblir la force des précédentes preuves : les autres voudroient les voir munis d'une autorité. Les personnes qui n'entendent pas l'allemand attendent avec impatience la traduction de tout l'ouvrage.

On assure que V. M. a les clefs de Breslau entre les mains, que les bourgeois de ce pays sont charmés d'être sous sa protection. Je n'en suis point surpris ; et ils me paroissent agir fort conséquemment.

On a imprimé en Saxe la vie du feu Roi en deux vol. in-8. J'ai parcouru cet ouvrage, qui à peine mérite d'être feuilleté. Le style françois n'en vaut rien ; il est écrit sans goût, sans jugement, et même sans prudence. Celle qui

paroît en Hollande, et que la Martinière dirige, fera entièrement tomber celle-ci. Je fais traduire à du Molard l'ouvrage sur les conversations angloises de Swift, dont l'extrait a diverti autrefois V. M.

J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, le 10 Janvier 1741.

SIRE,

IL est arrivé un courier (à ce que prétend le peuple) il y a trois jours, qui annonce au public curieux la reddition du grand Glogau, avec perte de cinquante grenadiers et de deux officiers. Il y a eu grande alarme à cet égard dans le quartier des dames de Berlin; des pleurs ont été répandus avant que la nouvelle fût confirmée. C'est commencer par où l'on doit finir. J'ai été fort tranquille sur ce sujet, parce que je sais que V. M. est fort au-delà de Breslau, en très-bonne santé, et que ceux, à la conservation desquels je m'intéresse, ont l'avantage et l'honneur de l'accompagner.

J'ai remis à M. Gautier, garde du cabinet des antiquités, les sept médailles, contre quittance. Il seroit bien à souhaiter que toutes celles qui ont été trouvées en Prusse suivissent la même route.

Il y avoit dans la gazette d'Utrecht un article que je crois devoir envoyer à V. M.; c'est dans celle du vendredi, 6 Janv., art. de Ratisbonne. „ On écrit de Nuremberg qu'on y „ paroissoit craindre que le roi de Prusse ne „ renouvelât quelques anciennes prétentions „ sur cette ville. "

Le bruit est ici généralement répandu que Berlin aura la consolation de voir V. M. sur la fin du mois. Cette nouvelle est trop agréable pour pouvoir être si facilement crue.

J'ai l'honneur d'être, en attendant que je puisse me mettre aux pieds de V. M., après la glorieuse conquête, avec un respect profond et un attachement inviolable, etc.

A Berlin, le 14 Janvier 1741.

SIRE,

TOUTES les lettres qui viennent de Silésie ne sauroient assez se louer des troupes de V. M., du bon ordre et de la discipline qui y règnent.

On imprima samedi dernier, dans les gazettes de Berlin, une lettre d'un officier prussien, qui veut bien rendre compte au public de ce qui s'est passé depuis l'expédition de Silésie jusqu'au moment du départ de sa lettre. Il y a des personnes qui, prétendant fonder leur raisonnement sur une expérience militaire de plusieurs années, ne sauroient se persuader que tout ce qui est dit par l'auteur sur l'ordre des marches, et sur la rareté des traîneurs, ne soit un peu exagéré. J'ai entendu fortement disputer sur ce point: et l'on convint que ce qui paroîtra exagéré sur ce sujet à un étranger, ne le sera point à une personne qui sera un peu au fait de l'ordre de nos troupes.

Douze ministres partent aujourd'hui pour le pays conquis; ce qui fait beaucoup de plaisir à tout le monde: on les a vus se destiner à ce voyage, avec la même joie que les peuples

d'autrefois, ceux qui partoient pour la Terre sainte.

Le ministre de l'Empereur est, à ce qu'on m'a assuré, fort chagrin de n'avoir point depuis six ordinaires reçu des lettres de sa cour. Il est du nombre de ces honnêtes gens qui ont l'avantage de pouvoir s'affliger pour les intérêts de leur maître.

Il s'est passé à Hanovre une affaire entre les domestiques de M. de Beauveau, et ceux de l'aubergiste chez lequel il étoit logé; le différent ne rouloit que sur quelques gros: il y a eu à cette occasion des épées tirées, des gens blessés, et un tapage de diable. J'ai bien remarqué que cette nouvelle ne faisoit pas plaisir aux amis de ce ministre. D'ailleurs les gazettes de Hollande l'ont rapportée d'une façon à en faire un peu sentir le ridicule. J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, le 17 Janvier 1741.

SIRE,

L'ON assure que V. M. a donné un texte aux prédicateurs de Silésie, sur lequel ils doivent prêcher.

prêcher. Ces paroles sont si bien choisies, qu'elles méritent d'être rapportées. On les trouve dans le 1.er livre des Macchabées, chap. 16, §. 33, 34 : „ *Mais Simon lui répondit et dit :* „ *Nous n'avons point pris le pays d'autrui, et nous* „ *n'en tenons point d'autre : mais c'est l'héritage* „ *de nos pères, qui a été pendant quelque temps* „ *injustement possédé par nos ennemis ; mais lors-* „ *que le temps nous a été favorable, nous avons* „ *repris l'héritage de nos pères.* “ Ce qu'il y a de fâcheux dans tout cela pour nos protestans zélés, c'est que ce livre, comme V. M. *le sait parfaitement*, n'est point reçu parmi nous ; il ne l'est que par les catholiques.

La Nouvelle bibliothèque, de Nov. 1740, fait un extrait de l'Anti-Machiavel, dont il paroît des traductions en allemand, en italien et en anglois : „ Nous ne connoissons, dit le „ journaliste, aucun auteur, ou plutôt aucun „ livre de morale comparable à celui-ci ..... „ Ce qui nous étonne, c'est ce langage si pur, „ cet usage si *singulier* d'une langue qui n'est „ pas, dit-on, celle de l'auteur. Plusieurs mor- „ ceaux nous ont semblé écrits dans des termes „ si énergiques, le mot propre nous a paru si

„ souvent employé, et si souvent mis à sa „ place, que nous avons douté quelque temps „ que l'ouvrage soit d'un étranger. "

L'auteur fait un parallèle de Télémaque et du Machiavel; il donne toute la préférence au dernier, soit par rapport au style, soit par rapport aux choses. Ici, dit-il, on voit un style uni, mais vigoureux et plein; un langage mâle, fait pour les choses sérieuses que l'on traite. Enfin il remarque qu'il y a des endroits dans ce livre, qui supposent une connoissance profonde de la métaphysique.

Je ne pense, ma foi, plus depuis le départ de V. M. Il y a des ténèbres et des ombres fortes dans mon esprit. J'ai l'honneur et le bonheur d'être avec reconnoissance et un respect profond, etc.

A Berlin, le 21 Février 1741.

SIRE,

V. M. a l'art de guérir les malades d'une manière plus naturelle que le roi de France ne guérit les écrouelles; à l'arrivée de la charmante

lettre dont elle a bien voulu m'honorer, il m'a semblé sentir mon mal diminuer : et j'espère même être bientôt en état d'obéir à l'ordre gracieux que j'ai reçu.

Je ne doute point que M. de Maupertuis ne se rende toujours très-volontiers aux ordres de V. M., et ne fasse le voyage avec moi.

Je viens de recevoir dans ce moment une lettre adressée à un ami, de Marseille, où il y a une strophe qui, je crois, mérite que V. M. la lise :

Tous ces raisonneurs du portique,
Sous des habillemens grossiers,
Cachoient la gloire fantastique
D'être des hommes singuliers :
Le corps et l'esprit à la gêne,
Au fond d'un tonneau, Diogène
Ne cherche pas la vérité ;
Mais ce cynique y vient attendre
L'instant où le grand Alexandre
Viendra flatter sa vanité.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, etc.

A Berlin, le 28 Février 1741.

SIRE,

VOICI une kyrielle de nouvelles qui me sont venues, et qui divertiront peut-être V. M., quelque occupée qu'elle soit à de grands desseins. Le roi de Prusse, dit un gazetier de Hollande, fait faire de grandes perquisitions touchant l'assassinat de Saint-Clair.

A cette nouvelle on ajoute celle-ci, que le roi de Prusse a envoyé des prédicateurs en Silésie, „ d'autant que ce prince marque beaucoup de „ zèle pour les intérêts et pour l'accroissement „ de la religion protestante. On observe dans „ toutes les églises de Silésie d'y réciter la „ prière que ce prince a dressée lui-même. "

Pour ce qui regarde le gazetier de Cologne, je n'en parle point à V. M., qui sans doute est informée des impertinences insérées dans sa dernière gazette.

Le bruit est ici général que nous aurons la consolation de voir V. M. dans quinze jours à Berlin : cette nouvelle m'a fort occupé, et me feroit beaucoup de plaisir, d'autant plus qu'on assure que l'armée d'observation n'aura plus lieu.

On parle ici d'une action qui s'est passée sous les yeux de V. M. Trois cents Prussiens se sont fait jour au travers de huit cents housards impériaux ; ce qu'il y a de particulier, c'est qu'on débite ici que trois ou quatre cents étudiants de Prague, qui se sont avisés de vouloir guerroyer, ont été menés prisonniers à Kustrin. J'ai l'honneur d'être avec un respect profond, etc.

A Berlin, le 4 Mars 1741.

SIRE,

LE nombre des nouvelles est si grand, et elles varient tellement, qu'on a peine à se déterminer dans le choix.

Trois cents étudians déguisés tentent l'entreprise d'enlever le chef de l'armée prussienne : un jésuite les commande, sous les auspices d'un saint à bonne réputation. Ils sont pris, envoyés à Kustrin. Cette nouvelle, quelque ridicule qu'elle soit, est affirmée, et paroît tous les jours dans le public sous une nouvelle forme, revêtue de différentes circonstances.

On dit ici gravement que quatorze mille Bavarois sont entrés en Autriche.

On continue à protester le retour de V. M. dans quinze jours : ma raison sur ce sujet combat les suggestions de l'amour propre. Je le souhaiterois tellement, que je crains de ne pas avoir ce plaisir.

On affirme d'une manière positive qu'il n'y aura point de campement formé par les troupes de Hanovre.

On parle beaucoup de paix : je conte cela avec autant de joie qu'un dévot auquel on parle du bonheur céleste.

On est ici frappé de la promptitude de l'ordre donné aux gendarmes de partir incessamment. Tout cela semble nous éloigner de la paix.

On est surpris de ne rien apprendre de positif et de déterminé sur les opérations de la campagne.

A la suite de tout cela, j'aurai l'honneur d'apprendre à V. M. que je suis en partie rétabli, et prêt à obéir aux ordres qu'il lui plaira me donner. J'ai l'honneur d'être, etc.

A Berlin, le 7 Mars 1741.

SIRE,

LA lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer est divine. Que cette philosophie est belle ! Qu'il est rare de voir quelqu'un parler contre l'ambition, quand il marche heureusement dans le chemin de la gloire ! Qu'il y a de réflexions à faire sur le caractère du conquérant, et sur ses peines : mais je me souviens de la réflexion que fit un philosophe héros, après avoir entendu certain prédicateur, et je me tais.

Vous aspirez, dit-on, à la dignité impériale ; et la confession de foi de V. M. a été remise au saint père. Cette nouvelle est des pays étrangers. En voici de la ville, ou plutôt de mon cabinet, où des nouvellistes les débitent, depuis que je ne sors point.

M. Borck, l'adjudant, est allé à Vienne pour traiter. A l'ouïe de pareille nouvelle, il sort involontairement de ma bouche une prière éjaculatoire, pour que la paix se fasse. Je crains, ma foi, autant le courage de V. M. que l'ennemi que vous combattez.

La chambre des communes condamne le campement fait à Hanovre, et ne veut en rien y contribuer. Je trouve qu'elle a raison, parce qu'on ne gagne guère à combattre.

M. de Brackel offre de parier contre qui voudra la somme de cent louis, que la paix sera faite en trois mois de temps. Si je pouvois l'accélérer en sacrifiant toute ma bibliothèque, j'y mettrois le feu avec autant de zèle qu'Ératostrate le mit au temple d'Éphèse. Mon Horace, mon bel Horace y passeroit, je le jure.

On dit ici une nouvelle bien triste, que M. de Reysewitz a été enlevé. Je souhaite que cette nouvelle soit fausse.

M. de Maupertuis part demain, pour aller se mettre aux pieds de V. M. Comme ma santé commence à se rétablir, j'attends les ordres de V. M. pour avoir la consolation de voir le plus cher et le plus aimable des maîtres.

Il vient d'arriver un courrier qui annonce la reddition de Glogau : cette nouvelle m'a comblé de joie. J'ai l'honneur d'être avec un très-profond respect, etc.

A Berlin, le 11 Mars 1741.

SIRE,

LA gazette françoise de Berlin, en parlant de la conspiration, a effrayé et fait frémir tous les honnêtes gens : j'avouerai à V. M. que je n'ai l'esprit occupé que de cette idée, que j'ai tout le temps de considérer dans le silence du cabinet. Le fait une fois avéré, les personnes capables d'un aussi noir dessein, ne peuvent être que couvertes de confusion et d'ignominie. Les ecclésiastiques catholiques ne sont pas moins à craindre : ils le sont même peut-être plus, parce que leurs démarches sont cachées, et couvertes du voile ténébreux de la religion. Dieu veuille préserver V. M. d'accidens ! Je m'appliquerai plus soigneusement à la vertu, afin que mes prières soient exaucées ; car on dit qu'il n'y a que celles des justes qui le soient.

La cour de Saxe, dit-on, demande une Princesse de cette maison pour le prince royal de Pologne.

La reine de Hongrie cédera toute la Silésie moyennant quarante mille hommes que V. M. lui accorde : voilà deux nouvelles qui

n'ont pas même de la vraisemblance : celle-ci en a une nuance, c'est que la cour impériale est fort embarrassée.

Le voyage de M. de Valory fournit matière à bien des conjectures politiques : il y a, ma foi, de quoi épuiser l'art conjectural, quand il aura été asservi à des règles fines et invariables par M. Wolf, comme il le promet.

Madame de Rocoules, qui se porte un peu mieux, m'a chargé de la mettre aux pieds de V. M. Quand aurai-je la consolation de pouvoir faire ma cour à Berlin, après une paix stable et constante, à celui qui est la consolation de tout Israël ? Je demande grâce pour ces derniers mots théologiques, et j'ai l'honneur, etc.

A Berlin, le 14 Mars 1741.

SIRE,

LA prise de Glogau a rempli de joie tout le public, et on attend, avec une impatience qui me fait plaisir, le détail de cette belle action dans les gazettes. Il n'est point de particulier qui n'y prenne part. Ce que l'on admire le

plus, c'est qu'on ait pu arrêter le soldat, qui dans de pareilles circonstances a presque toujours le droit du pillage. Voilà les avantages réels qu'on retire de la discipline militaire de ce pays.

On se dit ici à l'oreille que la France déclare la guerre aux Hollandois. J'ai peine à le croire ; cependant les oracles de la politique l'affirment, à ce qu'on prétend : et je m'en tiens sur ce sujet à la foi de mon curé.

On croit la paix sur le point de se faire, parce que le prince de Lichtenstein s'est absenté de Vienne, et qu'on soupçonne qu'il est allé au camp prussien, pour déterminer V. M. à ne point écouter les propositions de la France, et à recevoir la basse Silésie que lui offre la reine de Hongrie, qui aspire à une alliance avec V. M., parce qu'elle la croit plus certaine et moins sujette à caution. Ce sont les raisonnemens d'un nouvelliste, qui, après maintes grimaces convulsives, accoucha hier de ce système.

Du Molard est allé à Paris attendre les ordres de V. M., par la crainte qu'il avoit de ne pouvoir arriver sans la disette au point de l'érection de l'académie.

J'ai la douce espérance de partir au milieu de la semaine prochaine, pour aller me mettre aux pieds du conquérant de la Silésie.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, etc.

A Berlin, le 17 Mars 1741.

SIRE,

J'ESPÈRE d'avoir l'honneur de me mettre aux pieds de V. M. dimanche prochain. Je suis impatient de voir arriver ce moment, pour jouir de cet avantage.

Le roi d'Angleterre, à ce qu'on dit, veut lui-même commander son armée ; on parle même ici de la beauté de ses équipages : on ajoute à cette nouvelle le transport de douze mille Anglois pour l'Allemagne.

On ne parloit que de paix il y a quelques jours. On dit à présent qu'elle est fort éloignée ; que V. M. ayant pris des engagemens avec d'autres puissances, la reine de Hongrie avoit trop tardé ; qu'elle auroit dû hâter ses négociations.

On débite bien des choses sur le pauvre M. de Reysewitz, qui me paroissent être sans fondement : on assure que six cents hommes sont entrés par surprise dans Brieg, sans que le blocus s'en soit apperçu.

Toutes ces nouvelles varient chaque jour, sont crues pendant un temps, et rejetées dans un autre.

J'ai vu avec surprise un ouvrage anglois, qui renferme le déisme tout pur, traduit en allemand, se vendre ici publiquement. Voilà de quoi exercer messieurs les théologiens ; ce sera pour quelque temps la pomme de discorde.

Il paroît une excellente histoire de l'établissement des religieux de la compagnie de Jésus. Je suis persuadé que cet ouvrage fera beaucoup de bruit.

On dit que le comte Pickler a été enlevé par les housards et transporté à Neisse.

Dieu veuille conserver V. M. ! Je puis rendre cette justice au public de Berlin, c'est que tout le monde fait bien des vœux pour sa conservation. J'ai l'honneur d'être avec un respect profond, etc.

A Berlin, le 20 Mars 1741.

SIRE,

JE fus hier dans de terribles alarmes : le bruit du canon entendu, la fumée de la poudre vue du haut des tours, tout cela fit soupçonner qu'il y avoit un combat entre les deux armées. Le fait a été confirmé ce matin, mais d'une manière infiniment glorieuse aux troupes de V. M. : la joie a été répandue chez tous les habitans protestans, qui commençoient à craindre à cause des faux bruits que les catholiques prenoient plaisir à répandre. Des personnes qui ont été présentes à l'action, ne sauroient assez exalter le sang froid et la bravoure de V. M. Pour moi, je suis au comble de la joie. J'ai couru toute la journée pour annoncer cette bonne et glorieuse nouvelle aux Berlinois qui se trouvent ici. Je n'ai jamais senti une satisfaction plus parfaite.

Monsieur de Camas est ici fort mal depuis deux jours, attaqué d'une fièvre chaude. Le médecin se flatte qu'il le tirera d'affaire.

On vient de publier une relation imprimée, mais qui me paroît mal circonstanciée ; je me

flatte qu'elle paroîtra bientôt d'une main plus habile : un fait aussi glorieux mérite un détail raisonné, et mieux développé. Dieu veuille conserver V. M., pour la consolation et le bonheur de l'État ! J'ai l'honneur d'être avec un très-profond respect, etc.

A Berlin, le 11 Avril 1741.

SIRE,

ON trouve au coin de toutes les rues un orateur plébéïen qui exalte les faits guerriers des troupes de V. M. J'ai souvent assisté, par oisiveté, à ces discours, que le cœur dictoit plutôt que l'art.

J'ai quitté ce matin M. de Camas, qui pourroit bien ne pas passer la journée. Le médecin, son chirurgien le condamnent ; je ne l'ai guère quitté pendant sa maladie.

On fait ici courir le bruit depuis deux heures que Brieg s'est rendu. Dieu le veuille !

J'attends les ordres de V. M. à Breslau, n'osant pas me rendre à Ohlau, pour me mettre à ses pieds, sans permission.

Cette semaine arrivent messieurs de Valory, le ministre de Suède, et Pœllnitz.

On dit que le Cardinal est retenu ici prisonnier. Il y avoit sur cet arrêt dans la gazette françoise de Berlin un article qui a fait plaisir à tout le monde.

On ne sait où est M. de Maupertuis, qui est apparemment pris prisonnier. V. M. en aura sans doute des nouvelles.

J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, ce 14 Avril 1741.

SIRE,

IL paroît une nouvelle édition de l'Anti-Machiavel, publié par Voltaire, dans laquelle on a inséré ce qui avoit été retranché de la première. La traduction allemande, faite à Gœttingen, paroît ici.

Dans la feuille hebdomadaire que le chevalier de Mouhy comptoit de faire imprimer à Berlin, et qu'on refuse d'imprimer, il y a les paroles suivantes. « M. le B. de Chambrier... » eut audience la semaine dernière du roi, lui

» rendit

„ rendit une lettre de la part de son maître, et
„ fit à sa Majesté le détail de l'affreuse conspi-
„ ration que le roi de Prusse a découverte heu-
„ reusement. Le projet des conjurés étoit de se
„ défaire de ce monarque à la première occasion
„ favorable, ou de l'enlever, s'ils pouvoient:
„ plus de soixante personnes étoient de concert
„ pour cet odieux projet; c'est leur nombre qui
„ les a rendus suspects.... Le chef des conjurés
„ étoit chargé de lettres en chiffres, dont on l'a
„ obligé de donner la clef. Cette affaire fait un
„ bruit épouvantable. Le roi de Prusse a donné
„ ordre à tous ses ministres dans les pays étran-
„ gers d'en faire connoître l'horreur. Le crimi-
„ nel a été remis sous une garde sure, et le roi
„ de Prusse a obtenu du collège électoral qu'il
„ seroit jugé à la diète de Francfort, où toutes
„ les pièces justificatives seront examinées par
„ les Électeurs assemblés, pour en faire la
„ justice qui conviendra.

„ Le Roi d'Angleterre a fait publier que cette
„ conspiration avoit été supposée par le roi
„ de Prusse, de concert avec le duc de Ba
„ vière, pour perdre le grand-duc de Toscane
„ dans l'esprit des Électeurs et de toute

„ l'Europe, pour le frustrer de la couronne
„ impériale, à laquelle il sembloit qu'il au-
„ roit été appelé; mais il y a bien peu d'ap-
„ parence. L'on attend des lettres de Vienne
„ qui doivent nous instruire des moyens que
„ la reine de Hongrie mettra en usage pour
„ sauver au Grand-duc la honte dont cette
„ action affreuse le couvrira, si l'on ne par-
„ vient pas à faire connoître la fausseté de
„ cette ignominieuse accusation. "

On a chanté le *Te Deum* à Vienne: j'ai fait sur le champ ce quatrain à l'ouïe de cette nouvelle.

Croyez-vous que pour la victoire
Le *Te Deum* à Vienne s'est chanté?
Non: mais Neuperg à Dieu donne la gloire,
D'un grand péril promptement évité.

Dieu conserve V. M.! Je ne fais plus d'autre prière; c'est mon *Pater* de tous les jours. J'ai l'honneur d'être, etc.

A Breslau, le 26 Avril 1741.

SIRE,

QUE V. M. est charitable! Elle ne me donne pas seulement de quoi vivre, mais elle a encore la bonté de fournir à mon ame une nourriture spirituelle. J'ai reçu les pseaumes italiens sur les airs du mélodieux Lobwasser.

Si je prends plaisir à chanter,
Ce ne sont point les faits des anges:
Les dévots peuvent les fêter,
Jordan chantera vos louanges.

Le reste de mes pauvres poumons ne doit être consacré qu'à cela.

On dit, Sire, que vos ingénieurs font un feu d'enfer autour de Brieg; que l'on voyoit hier ce feu de nos clochers; que le commandant ne s'est apperçu que fort tard qu'on travailloit au pied du mur de la forteresse. Mais ce qui fait plaisir à toute la ville, c'est qu'après la reddition de Brieg, on assure que l'armée de V. M. viendra camper vers les portes de Breslau.

A l'abri des cruels housards
Et des surprises de la guerre,
Je verrai mon Dieu tutélaire
Et ses glorieux étendards.

On les voit plus tranquillement, quand on les voit sans crainte.

La gazette flamande rapporte un fait bien particulier, que j'ai osé mettre en vers, que voici:

Le Pape, plein de charité
Pour la régente de Hongrie,
Pendant trois jours s'est absenté
De sa très-sainte compagnie:
Un Cardinal, à son retour,
Humblement demande au saint père
Ce qu'au ciel il est allé faire,
Et les raisons de ce séjour?
Ah! dit-il d'un ton lamentable,
Au ciel je me suis transporté,
Pour implorer la Vierge charitable,
Et le secours de sa bonté.
Mais, ô chers cardinaux, quelle fut ma surprise,
Quand, approchant cette Divinité,

Je la vis sur son trône assise,
L'ordre prussien à son côté !

Quoique V. M. aille toujours de victoire en victoire, je ne cesserai de souhaiter la paix, parce que c'est le seul moyen de vous conserver au milieu de vos peuples, dont vous êtes toute la consolation. Plût à Dieu que tout le monde aimât aussi peu les lauriers que moi!

Je n'aspire point à la gloire,
Je ne veux lauriers ni guerdon ;
Tout le beau temple de mémoire
Vaut-il les lauriers d'un jambon?

J'ai l'honneur, l'avantage et le bonheur d'être, etc.

A Breslau, le 2 Mai 1741.

SIRE,

J'AI l'honneur de féliciter V. M. sur la prise de Brieg: sa campagne se finira, lorsqu'à peine les autres y entrent ; rien de plus glorieux que

tout cela aux armes de V. M. Dieu veuille seulement la conserver au milieu de toutes ses victoires!

J'ai reçu une lettre de Paris, dans laquelle on m'a envoyé l'épitaphe de Rousseau, faite par lui-même deux années avant sa mort.

De cet auteur noirci d'un crayon si malin,
Passant, veux-tu savoir quel fut le caractère?
Il avoit pour amis Titon, Brumoi, Rollin,
Pour ennemis Gacon, Pittaval et Voltaire.

Une nouvelle qui me surprend, c'est que M. de Voltaire fait représenter son Mahomet à Lille; je regarde cela comme une espèce d'injure faite au théâtre de Paris. J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, etc.

A Breslau, le 5 de Mai 1741.

SIRE,

J'AI reçu la lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer: c'est la première qui m'ait causé de

la douleur. Je n'en ai pas l'obligation à ma mauvaise étoile.

Je n'ai quitté le camp que lorsque V. M. m'a ordonné de le quitter ; si j'ai fait connoître quelque sentiment de crainte, c'est une preuve que j'ai été plus naturel que prudent : d'ailleurs à quoi m'auroit servi de cacher des foiblesses qui n'auroient pu échapper aux yeux clairvoyans de V. M., qui a la bonté de supporter les hommes tels qu'ils sont, et de conniver à mes défauts ?

L'histoire du médecin de Breslau débitée à V. M. seroit fort jolie, si elle ne regardoit pas un homme qui n'a de maladie que celle d'aimer trop le genre humain et de penser tristement.

Je n'attends que les ordres de V. M. pour me mettre à ses pieds, pour avouer ma foiblesse, et pour l'assurer du zèle et du respect profond avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

A Breslau, le 8 Mai 1741.

SIRE,

J'AI reçu la jolie description de V. M. touchant Maupertuis : son domestique partit hier, et ne doute point que son maître ne revienne à Breslau surement.

On ne parle ici que de la paix, que l'on assure prochaine ; je le souhaite plus que je ne l'espère. Les ennemis, à ce qu'on dit, fuient quand l'armée de V. M. fait mine de les approcher. On dit qu'ils l'ont fait à Strehlen.

La gazette de Leyde dit que le cheval de M. Maupertuis ayant pris le mords aux dents au milieu de la bataille, l'avoit jeté dans l'armée ennemie.

Je ne sais ce que c'est que mauvaise humeur ; j'en puis même alléguer une preuve : j'ai pris la liberté d'envoyer à V. M. deux lettres dans lesquelles il y avoit des vers ; et je ne fais des vers que lorsque la joie ne me permet pas de raisonner.

J'entendis hier bon nombre de messes, par amusement, puisque je ne puis aller à l'église

par dévotion : nous n'avons point ici de culte au rit réformé, et

Pour moi, comme une humble brebis,
Sous la houlette je me range ;
Il ne faut aimer le change,
Que des femmes et des habits.

Bayle, dans l'art. de Racan, à ce que je crois.

Ce qui me remplit de joie, c'est qu'on assure que V. M. se porte à présent à merveille, et que les maux de tête sont dissipés.

J'ai l'honneur, etc.

A Breslau, le 12 Mai 1741.

SIRE,

ON est ici extrêmement impatient d'apprendre des nouvelles sur la marche de l'armée de V. M. On dit que les ennemis se retirent à mesure que V. M. avance. On ne feroit pas mieux quand je serois à la tête du conseil autrichien. Qui peut tenir contre l'ardeur guerrière des troupes de V. M. ?

Il y a encore une nouvelle édition de l'Anti-Machiavel, avec quantité de pièces justifica-

tives, en faveur de M. de Voltaire. Voici une épigramme imprimée dans la Bibliothèque britannique sur l'éditeur de cet ouvrage.

Des auteurs peu considérables
Ont eu d'illustres éditeurs ;
Et les plus illustres auteurs,
Des éditeurs très-misérables ;
L'éditeur et l'auteur sont aussi quelquefois
Deux sots obscurs qu'unit leur goût pour les sornettes :
Mais ici nous voyons le prince des poëtes
Éditeur du prince des rois.

Dieu veuille ramener bientôt V. M. dans nos quartiers ! J'ai l'honneur d'être, etc.

A Breslau, ce 26 Mai 1741.

SIRE,

LA lettre qu'il a plu à V. M. de m'accorder peut me garantir contre dix jours de tristesse. Vous savez guérir tous les maux, plus efficacement que le roi de France ne guérit les

écrouelles. Monsieur le Baron ne manquera pas de vous envoyer les vers : il y est doublement intéressé. Césarion est arrivé à Berlin en bonne santé ; il a fait le voyage en quatre jours : on va toujours vîte, quand on va où la tranquillité règne ; c'est ce que j'écris à M. de Kayserling, lui qui regarde comme un malheur de ne pas voir de ses yeux les effets tristes de la guerre.

La lettre de V. M. me fait frémir : trois batailles, quatre assauts, cent escarmouches, ne font pas trembler Jordan, mais ils épouvanteroient le diable.

Vous aimez le bruyant tumulte
De Bellone et du champ de Mars :
Quoiqu'à ses traits toujours en butte,
Vous n'aimez que ses étendards.
Les dons précieux de Minerve,
Et les biens sacrés de Cérès,
Tout ce bonheur ne se réserve
Qu'aux chers ministres de la paix.

V. M. me fait bien de l'honneur, ou plutôt elle se moque bien de moi, en me parlant de Gamaliel qui étudie l'art de la paix. Que je suis heureux quand V. M. est à Berlin, ou à

Rheinsberg ! Je partage mon temps entre le plaisir de servir V. M., et celui du loisir agréable de ma retraite.

Là, tranquille en ma retraite,
J'attends les décrets du Destin :
Ma joie n'y est point inquiète
Entre Bacchus et ma catin.

Il n'y a que le besoin des hôpitaux et de la conférence qui fait que je pense à Berlin.

L'hôpital de la charité
Humblement Jordan vous demande,
Qui n'est d'aucune utilité
Partout où Bellone commande.

Conquérant de la Silésie,
Prince guerrier, quoique benin,
Je vous conjure et vous supplie
De m'envoyer vîte à Berlin.

Tout m'attriste en cette contrée :
L'on n'y boit que de mauvais vin,
L'on n'y voit que fille infectée.
Que ne puis-je aller à Berlin !

L'on ne parle ici que de guerre
Et le soir et dès le matin ;
Mars est le Dieu qu'on y révère.
Que ne puis-je aller à Berlin !

Le bruit du canon me réveille ;
Le cri du soldat inhumain
Ne permet pas que je sommeille.
Que ne puis-je aller à Berlin !

Ce qui m'engage à demander cette grâce à V. M., c'est qu'on assure ici la paix comme une chose certaine. Cela me fait tourner la cervelle de joie ; je veux célébrer ce beau jour dans l'endroit où je brille le plus, dans ma bibliothèque, où mes livres ne disent mot, et écoutent mes pauvretés : et on assure que dans peu Berlin aura le bonheur de voir V. M.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A Breslau, le 3 Juin 1741.

SIRE,

J'AI reçu vos aimables vers
Écrits de façon très-normande :

Que Dieu m'accable de revers,
Si je sais ce qu'on y commande !

Je puis assurer à V. M. que j'ignore si elle m'ordonne d'aller à Berlin ou de rester à Breslau :

A quoi donc nous sert la critique ?
Nous rend-elle moins incertains,
Puisque l'esprit académique
Toujours nous offre deux chemins ?

Ce n'est pas le premier chagrin que m'a causé le pyrrhonisme. Une dose de la philosophie dogmatique m'auroit d'abord déterminé : mon penchant pour la secte de l'académie, la crainte de manquer à mon devoir, tout cela me rend indéterminé. La jérémiade envoyée il y a cinq ou six jours, dissipera peut-être ces doutes.

Car, en bonne foi de chrétien,
Je ne puis séjourner en ville
Où le culte calvinien
Est rejeté comme acte de Sibylle.

Je n'ai jamais été courtisan : vous n'avez pas besoin de cette engeance, qui déguise perpétuellement la vérité ; et on ose la dire

devant V. M. Pourquoi ne la dirois-je pas ? Je m'ennuie à Breslau, puisque je n'y puis faire ma cour à V. M., et que je n'y ai point ma bibliothèque, où

Je goûte la tranquillité,
Reposant dans le sein des Muses:
Mon bel Horace à mon côté
M'engage à mépriser les ruses
Du monde, et de sa vanité.

Les François sont inconstans, cela est vrai: ils le sont par légèreté ; j'ai assez d'esprit pour l'être par volupté. Je ne le suis jamais en amitié.

Je ne suis jamais inconstant
A l'égard d'une aimable belle :
Dès qu'un mérite est éminent,
On cesse alors d'être infidelle.

Ce n'est pas tout : oserois-je demander à V. M. une grâce ?

Très-humblement je vous supplie,
Conquérant de la Silésie,
De me donner un billet à *Vorspann*,
Pour que je puisse, en ménageant,

Conserver ma bourse garnie,
Et la garantir d'étisie.

J'ai l'honneur d'être, etc.

P. S. On ne parle ici que de paix,
On croit y voir finir la guerre,
Et tout prospérer à souhaits,
Sous Fréderic que le monde vénère.

A Breslau, le 17 Juin 1741.

SIRE,

J'AI honte d'accabler V. M. par la fréquence de mes lettres, et de mes vers, qui doivent paroître à vos yeux ce que paroît un portrait de barbouilleur aux yeux de Pesne.

Ce n'est que mon oisiveté
Qui produit tout ce bavardage,
C'est trop de témérité,
Que de rimer à mon âge.

Ce qui me passe, c'est la bonté des vers que V. M. compose, dans un temps où elle se promène par toute la Silésie avec son armée, et y porte la terreur.

Les

Les neuf sœurs du sacré vallon
Exalteront par des chants d'allégresse
Les nobles faits du germain Apollon,
Qu'eût adoré la respectable Grèce.

Je remercie très-humblement V. M. de la gracieuse permission qu'elle a bien voulu me donner, d'aller voir ma chère bibliothèque, qui fait le plus réel bonheur de ma vie.

Chacun est heureux à sa guise:
Victorieux en province conquise,
Votre bonheur est solide et parfait;
Le mien étoit ici très-imparfait,
Puisque j'étois en entière disette
De livres, vin, et de saine fillette.
Votre bonheur est sous vos étendards;
Je suis heureux, puisque je pars.

Le bonheur dépend de l'idée qu'on s'en forme. Je suis fortement embarrassé sur la nature de mon bonheur. Je le cherche dans l'étude, quoique la réflexion nous rende souvent malheureux, et que la distraction nous divertisse et nous égaie. Tous les hommes se ressemblent; ceux qui pourroient être fort heureux s'appliquent à ne pas l'être.

Un quidam l'autre jour fortement soutenoit
Que le bonheur étoit très-volontaire,
Que, qui fortement le vouloit
Pouvoit, par son esprit, au malheur se soustraire :
Je répondis à cela vivement,
Que les esprits sont de trempe diverse ;
C'est œuvre de tempérament,
Quand on se rit de la détresse.
Mais ce qui beaucoup surprenoit,
C'est que tel qui pouvoit rendre sa vie heureuse,
Au lieu de cela s'appliquoit
A se la rendre malheureuse.

Dieu ramène bientôt V. M. dans le sein de sa capitale ! Un bonheur sur lequel mon pyrrhonisme ne sauroit mordre, c'est celui d'être avec un entier dévouement et un respect profond, etc.

A Breslau, le 19 Juin 1741.

SIRE,

VOICI des vers irréguliers, faits fort irrégulièrement par un homme qui n'a jamais été régulier. Envisagez-les comme ces bordures dans le goût de Barroc, qui ont eu cependant l'avantage de vous plaire. J'ai une envie démésurée de voir vos troupes monter la garde sur le marché de Breslau, de la boutique d'un libraire nommé Korn; vous ne sauriez, Sire, refuser cette consolation à Siméon, qui veut voir le salut, non d'Israël, mais de l'Allemagne. Les troupes de V. M. ont acquis à très-juste titre cette prérogative.

Je pourrois alléguer à V. M. des raisons de santé; elle est si délicate, que je ne puis en jouir que par de fréquens hommages, toujours involontaires, rendus à la faculté. Il y a six mois que j'eus la témérité de les refuser; mais la nécessité m'y force présentement.

J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, le 12 Août 1743.

SIRE,

JE suis arrivé à Breslau, que j'ai vue, avec grande joie, ornée et parée par vos belles troupes. Les filles y regardent voluptueusement les soldats de V. M.

Je n'en suis point du tout surpris:
Ils donnent de l'amour par l'air et par la taille;
Hercules dans un jour où vous donnez bataille,
Hercules en vigueur dans l'île de Cypris.

On se dit ici à l'oreille que V. M. est sur le point de conclure une alliance avec la France; je n'en sais rien: une chose sais-je bien surement, c'est que le voyage imprévu de M. de Valory donne de la tablature à tous les ministres, comme une comète à vaste queue en donne à messieurs les astronomes.

On prétend qu'en moins de trois jours il y aura une bataille, j'ai peur de ce mot, comme les Romains en avoient de ceux qui expriment la mort:

Je n'aime point ce qui détruit,
J'aime bien ce qui multiplie :
Un combat peut priver votre corps de la vie,
Que l'amour pour nous a construit.

C'est une obligation que votre pays a à l'amour, et il y a, j'ose le dire, de l'ingratitude à ne pas le conserver.

On attendoit ici V. M., il y a quelques jours. Monsieur de Bulau a quitté pour cela l'hôtel qu'il occupoit. Vous serez reçu ici comme les Juifs recevroient le Messie, s'il jugeoit à propos de venir. J'ai l'honneur, etc.

A Breslau, le 19 Août 1741.

SIRE,

ROBINSON arriva hier; il surprit par son arrivée les grands et les petits de la Ville : les idées de paix se réveillent. Ce qui me charme, c'est que tout cela contribue à la gloire de V. M.

Ce redouté roi prussien
Fait le rôle d'une coquette :
Tous aspirent à la conquête,
Et lui ne se gêne pour rien.

Le François a l'air un peu capot, mais mordant; le Milord est gai; le Hollandois enrage, et dit que ce voyage est fait inutilement, que l'heureux négociateur n'a que des pauvretés à proposer. Pœllnitz étoit hier aux prises avec le Hanovrien; ce dernier disoit: Le roi mon maître paroîtra bientôt dans toute sa gloire; l'autre d'un air caustique riposte: Ce sera apparemment quand il ira à l'autre monde, pour juger les morts.

On dit qu'il y a six cents housards qui battent l'estrade entre Breslau et Neumarck: je n'irai pas, à coup sûr, m'éclaircir du fait.

Dieu veuille conserver V. M.!

J'ai l'honneur d'être, etc.

A Breslau, le 30 Août 1741.

SIRE,

VOS vers sont charmans. Je ne saurois assez les lire. Ils ne se ressentent pas de la facilité avec laquelle vous les faites.

On ne parle ici que du beau rôle que vous jouez: on assure que le Saxon vient demander

en grâce à V. M., qu'il puisse contribuer en quelque chose à la gloire de votre maison;

Le très-fin ministre Bulau,
Avec un air soumis que l'humilité donne,
Vient vous offrir comme un cadeau
Tout le pouvoir de sa couronne.

Je me flatte que V. M. voudra bien lui accorder cette glorieuse prérogative.

Je bénis Dieu, et je rends grâces aux soins de V. M., de ce que les affaires vont si bien. A l'abri de vos ailes je dors aussi tranquillement que je le ferois si j'étois maître du palladium. Les Berlinois craignent une seconde bataille: pour moi, je ne la crains plus, parce que je suis assuré de la victoire; et si j'étois à portée de faire le Jean-Baptiste à ces bonnes gens, je les exhorterois à s'en fier entièrement à leur Messie.

Je suis fort tranquille et content,
Fréderic est comblé de gloire;
Il met à profit sa victoire
Et son politique talent.

Cependant V. M. ne se lève pas si matin que le roi d'Angleterre, qui sue sang et eau pour ne rien faire.

Le monarque anglois tous les jours
Se lève au point du jour, pour ne faire
qu'eau claire;
Tandis que le prussien n'interrompt point
le cours
De ses exploits guerriers, pour écrire à
Voltaire.

Les Muses seront toutes glorieuses de voir que V. M. veut bien ne les pas oublier. Quand je serai au milieu de mes livres, je ne manquerai pas de leur dire ce que V. M. m'ordonne:

Le Roi, votre Dieu tutélaire,
Ne regarde son ami Mars
Que comme un ami nécessaire,
Pour lequel il faut des égards.
Mais pour vous, filles du Permesse,
Il vous caresse par plaisir;
Les amusemens du loisir
Marchent avec lui sans cesse.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A Breslau, le 2 Septembre 1741.

SIRE,

J'AI reçu vos vers admirables, et ceux dont vous honorez Voltaire, que j'ai d'abord fait partir.

Oui, ces beaux vers dont le sens prophétique
De Robinson nous fixe le destin :
Son maître et lui se trémoussent en vain
Pour nous montrer leur peu de politique.

V. M. fait parler à Nostradamus un langage bien spirituel, qu'on ne trouve pas dans les ouvrages que tout le monde lit, et qu'on n'entend point.

La manière ironique dont il plaît à V. M. d'apostropher mon pauvre petit esprit, n'est-elle pas anti-morale ?

Quoi ! j'aurai tout l'esprit qu'on trouve en Silésie ?
C'est de moi joliment se ficher de bon cœur ;
Moi, qui n'aurai, pour mon malheur,
Jamais qu'un filet de génie :

comme le beau-parleur dit, en parlant d'une sauce, un filet de vinaigre.

Votre esprit est comme un torrent
Qui s'étend et qui tout embrasse,
Et rien ne peut lui faire face,
Qu'il ne le renverse à l'instant.

Je n'ai de l'esprit que ce qu'il faut de goût à un honnête homme pour distinguer quel est le bon vin de Champagne. C'est tout ce qu'il m'en faut. Je suis d'ailleurs à présent comme un économe qui ne sème point ses terres faute de grain. V. M. est sur le point d'entrer en Bohème, et mon magasin d'esprit est à Berlin.

On dit que la lune ne luit
Que par secours de lumière empruntée;
Otez-lui le soleil, elle est ce qu'est la nuit,
Et l'on voit sa splendeur tout à coup éclipsée.

V. M. donne de la tablature à tous les politiques. Les partisans de la reine de Hongrie cherchent sur le visage du ministre saxon

les effets de son voyage à l'armée. Il est fort pour l'artifice.

On ne peut découvrir en rien
Ce qui se passe dans son ame;
Car toujours un égal maintien
Cache adroitement ce qu'il trame:
Ce maintien, jamais inégal,
Est, dit-on, aussi nécessaire
Que jugement au sieur Voltaire,
Qu'œil de Jordan à l'hôpital.

Je demande en grâce à V. M. une œuvre de surérogation; c'est la continuation de ses bonnes grâces, que je tâcherai de mériter. J'ai l'honneur d'être, etc.

A Breslau, le 4 Septembre 1741.

SIRE,

NE vous plaignez pas de ce que le projet de Neisse n'a pas réussi; tout le monde sait que ce n'est pas la faute de V. M.: l'action dont parle le public relève cette ombre du magnifique tableau de la guerre de Silésie.

Quoi! votre illustre Majesté
Va de sang froid, armée de courage,
Brûler un magasin tout rempli de fourrage,
Aux yeux de l'ennemi planté!

On s'est dit même à l'oreille que V. M. étoit légèrement blessée au bras; un homme a osé assurer qu'il l'avoit vu en écharpe.

Ce bras que votre peuple adore,
Et sous lequel on vit en sureté,
Que l'ennemi redoute encore,
Que le public a justement vanté.

Cette nouvelle me fit beaucoup de peine: mon imagination triste ne pouvoit se résoudre à la croire fausse; car, à parler naturellement à V. M.,

Ce bras est un palladion
Que bien humblement je révère:
Ma foi, de tout je désespère,
S'il reste dans l'inaction.

V. M. fait un magnifique portrait du plaisir que l'on goûtera à Berlin à l'abri de cette paix qu'elle voudra bien accorder à l'Europe, qui

l'en prie. Quand verrai-je ce salut de mes yeux?

M. Pœllnitz voudroit être franc-maçon: V. M. veut-elle permettre qu'il le soit?

Voici une lettre qui ne sera bonne qu'autant qu'elle aura le bonheur d'amuser V. M.

C'est là le fruit de mon oisiveté,
Ce ne l'est point de mon indifférence:
Des stoïques rigueurs nullement entêté,
Je goûte le plaisir comme un être qui pense.

Pour être indifférent, il faudroit ne pas penser. Descartes a dit pédamment: Je pense, donc je suis. Pour moi, j'aurois dit: Je goûte le plaisir, donc je pense. Une indifférence que j'ambitionne, c'est celle qui me porteroit à ne plus faire des vers.

Sire, je n'ai que poësie en tête,
Et mauvais vers coûtent autant que bons
A ceux qui d'Apollon n'ont pas reçu des dons:
Vous et l'amour m'avez rendu poëte.

Je fais à l'égard des vers ce que fait Petrini à l'égard du violon. Je ne suis pas assez aveugle

pour ne pas sentir que je suis poëte comme je suis soldat. Je me dédommage du malheur que j'ai de ne pouvoir me vanter de ces distinctions, par le bonheur que j'ai (bonheur contre lequel l'indifférence ne tient point) d'être avec un très-profond respect, etc.

A Breslau, le 18 Septembre 1741.

SIRE,

M. Algarotti est arrivé avec le ministre de Russie, qui est gai et content:

Car il est tout glorieux
Des faits prussiens qui décorent gazette,
Et il ressemble à la trompette
Qu'au jugement on entendra des cieux.

Le pauvre Suédois est triste et capot, quelques efforts qu'il fasse pour cacher sa tristesse par un extérieur composé: il fait cependant espérer une chance plus heureuse.

Le sort, d'ailleurs, est journalier:
Il n'en est pas chez nous de même;

Puisque, dans tout exploit guerrier,
Le soldat sent le prix de sa valeur extrême.

On assure comme un fait positif la prise de Linz. On ajoute même que l'armée françoise va à grands pas faire le siège de Vienne, pendant que vous ferez celui de Neisse : Dieu veuille qu'il soit bientôt fait, pour que V. M. puisse goûter, après tant d'exploits guerriers qui vous sont, Sire, si glorieux, la tranquillité et le repos!

Vous goûterez les plaisirs d'une paix
Que vous procurez à la terre :
Jupin quittoit par fois son glaive & son tonnerre,
Pour goûter du plaisir les séduisans attraits.

J'écris aujourd'hui à Voltaire et à Maupertuis, suivant l'ordre de V. M.

Frédéric, Maupertuis, Voltaire,
Ces beaux esprits ingénieux,
Nous feront goûter sur la terre
Des plaisirs enviés des Dieux.

C'est pour moi de l'ambroisie que des discours tels que ceux que j'ai eu l'honneur

d'entendre quelquefois prononcer à ces trois têtes pensantes.

A l'imitation des poëtes du siècle passé, j'ai choisi une maîtresse à laquelle je puisse quelquefois adresser des vers, ne pouvant lui présenter autre chose. Je ne sais si V. M. sera contente de cette petite pièce sur l'accord du cœur et de l'esprit.

L'esprit n'a sur le cœur qu'un très-foible pouvoir,
Et le cœur tient l'esprit toujours en esclavage:
L'esprit prescrit au cœur un austère devoir,
Mais le cœur prend, Iris, le plaisir en partage.
Voulez-vous sur l'amour fonder votre bonheur?
Usez dans votre choix d'une sage prudence,
Ne confiez le bien de votre tendre cœur
Qu'à celui des amans qui réfléchit, qui pense.

Qui pourroit condamner semblable liaison?
Ma raison fut toujours sensible à la tendresse:
Mon cœur vous aime, Iris, puisqu'il vous le confesse,
Et mon esprit convient que mon cœur a raison.

Ce

Ce n'est pas seulement en amour que mon cœur et mon esprit s'accordent, quelque brouillés qu'ils soient quelquefois.

Mon cœur est charmé de servir
Un Roi que mon esprit admire:
Tous deux ressentent le plaisir
De son aimable et doux empire.

Car j'ai l'honneur et l'avantage d'être, etc.

A Breslau, le 24 Septembre 1741.

SIRE,

LA ville fourmille de nouvelles que je crois fausses. Il semble que l'espérance de la paix tombe, et qu'on n'y veut plus penser. On assure que l'armée de V. M vient se camper vers Brieg, dans l'ancien camp. On a écrit de Neisse que la ville étoit ouverte aux deux partis, et que le magistrat avoit donné une somme très-considérable, pour obtenir cette espèce de neutralité. Cette nouvelle, toute ridicule qu'elle est, s'accrédite. On flatte le

public du bonheur de voir V. M. à Breslau le 20 de ce mois; et les États s'y assembleront deux jours après pour l'hommage. On prétend que la chose est impossible : 1) parce que ceux qui sont dans la haute-Silésie ne peuvent venir, quelque bonne volonté qu'ils aient, sans courir de grands risques; 2) parce qu'on ne laisse pas assez de temps à plusieurs vassaux pour recevoir les pleins-pouvoirs de leurs chefs respectifs.

On m'a assuré que la belle armée de V. M. entreroit dans les quartiers d'hiver le 19, et que le 1.er de Novembre toute la cour seroit à Berlin.

J'ai écrit à Voltaire et à Maupertuis, comme V. M. me l'a ordonné.

La pauvre madame de Rocoules est morte: c'est une lumière qui s'est éteinte faute d'huile.

On dit la reine de Hongrie entièrement brouillée avec son époux.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A Breslau, le 6 Octobre 1741.

SIRE,

MILORD Hindford arriva hier pour la consolation des politiques; il a apporté deux nouvelles: l'une que l'armée de Neuperg étoit en meilleur état qu'on ne le croyoit; l'autre qu'il attendoit que l'armée de V. M. entrât dans les quartiers d'hiver pour en faire autant.

La gazette de Cologne, du 6 Octobre, dit: „ que le bruit est général à Dusseldorf; que „ la grande affaire de Juliers et de Bergue est „ entièrement ajustée en faveur du prince et „ des princesses de Sulzbach, le roi de Prusse „ ayant, dit-on, renoncé à ses prétentions, „ moyennant un équivalent qu'on lui procure „ ailleurs. "

Le public de Breslau est impatient de voir arriver V. M. pour l'hommage. Ils ont la démangeaison des illuminations: ils se flattent qu'on le leur ordonnera.

Thiriot m'a écrit de Paris, et me parle de la mort du pauvre Rollin.

Ci-gît le très-bigot Rollin,
Qui quitta les plaisirs de l'être

Et ce qu'on a de plus certain,
Pour l'espoir d'un très-grand peut-être.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A Breslau, le 11 Octobre 1741.

SIRE,

LE long séjour que le ministre d'Angleterre fait à Neisse fait tourner la tête aux politiques; les uns disent qu'il y est malade, et les autres, qu'il y négocie.

Il va paroître, à ce qu'on dit, une histoire critique de la ville de Breslau, composée par un jeune officier, qui, dit-on, en est fort mécontent, surtout des dames, dont il se plaint. L'ouvrage est en françois; on en a même vu des feuilles, qu'on tâche de supprimer. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour en avoir, et en envoyer à V. M.

On baptisa avant-hier le fils du baron de Schwertz, dont V. M. est le parrain; il se nomme Fréderic-Guillaume-Maximilien-Jean-Népomucène.

L'enfant de Schwertz est baptisé
Du nom de Fréderic et de Népomucène:
Le voilà bien favorisé,
Recevant de deux saints l'assistance certaine.
Le premier me paroît d'un plus puissant secours;
Il peut, il sait aux besoins satisfaire:
Pour le second, il faut au Ciel avoir recours,
Encore n'y fait-on souvent que de l'eau claire.

On fait ici force préparatifs pour l'hommage que les États de Silésie doivent rendre à V. M. On prépare le trône dans la salle des chevaliers, que le Cardinal occupoit il y a un an.

J'ai reçu les devises qu'on m'a envoyées par ordre de V. M.: j'ai remis celles que me fit faire l'oisiveté à son Excellence, M. de Podewils. Il seroit à souhaiter que tous les savans des États de V. M. en envoyassent: ce seroit le moyen d'en avoir de bonnes. J'ai, etc.

A Breslau, le 12 Octobre 1741.

SIRE,

LES titres dont il plaît à V. M. de m'honorer n'ont rien qui me touche: l'inspection générale des infirmités humaines révolte l'esprit et le cœur, et ma raison me fait mépriser les autres.

Je n'eus jamais la vanité
De vouloir un orgueilleux titre;
Je n'en fus point, Sire, entêté.
Qu'on mette au-dessus d'une épitre:
A Jordan, serviteur de Votre Majesté;
Je ne troquerois pas ce titre respecté
Contre ceux que donne la mitre.

Les titres sont aux gens raisonnables ce que sont les pompons à une femme sensée; ils sont même si peu de chose, qu'ils n'ont pas l'avantage d'orner. Une femme parée, quelque laide qu'elle soit, fixe les regards pour un moment, si l'économie de sa parure est régulière; et on ne sauroit par des titres, quelque ronflans qu'ils soient, engager les personnes raisonnables à jeter les yeux sur un homme qui n'a pas d'autre mérite. D'ailleurs

Je suis fait pour les hôpitaux
Tout aussi peu que pour Cythère :
L'un est le rendez-vous des maux,
L'autre un séjour qui désespère ;

Et je ne veux être ni désespéré ni malade. Le caustique correspondant de V. M., qui me dit amoureux, me fait plus d'honneur que je ne mérite.

Je ne suis point, Sire, amoureux ;
Je ne le fus qu'une fois en ma vie,
Et je hais de l'amour les feux,
Comme vous la bigoterie.

J'avouerai à V. M. que ma raison a été sur le point d'essuyer un échec par l'amour ; mais elle est trop vieille pour être si aisément dupe.

Le puissant, mais sot Dieu d'amour,
Qui loge aux yeux de Célimène,
Ne s'est logé chez moi qu'une seule semaine ;
Encore est-ce un trop long séjour.

Je ne lui donnois que du grec et du latin à lire ; et je lui ai prouvé par de bons argumens, pris de la plus fine métaphysique, qu'il devoit s'en aller au diable. Je n'ambitionne

pas ses faveurs ; j'aimerois mieux celles du Dieu des vers, pour répondre à cent quarante-deux, marqués au bon coin, qui partent d'une main

Qui fait frémir par son tonnerre
Tous ses orgueilleux ennemis,
Et qui va donner à la terre
La paix que vous avez promis.

Si ce Dieu m'étoit favorable, je ne serois pas aussi embarrassé que je le suis à présent.

Quoi ! cent quarante vers auxquels il faut répondre ?
C'est m'imposer un fardeau trop pesant :
Mon Pégase est rétif, il trotte en haletant ;
Un travail aussi fort ne peut que le morfondre.

Quand je suis monté sur ce poëtique animal, il me semble voir Don Quichotte monté sur sa Rossinante.

J'admire la politesse de V. M. qui me nomme le transfuge de la pédanterie ; plût à Dieu que cela fût ! C'est un écueil contre lequel tous les gens de lettres vont se heurter. C'est une maladie de l'esprit, dont je ne me crois

pas exempt. Ma fine galanterie est un être de raison.

Jordan est fait pour la galanterie
Comme oiseau saint Luc pour voler,
Comme le sont vos soldats pour trembler
Devant la cohorte ennemie.

La description de la vie du soldat pendant l'automne est charmante.

Ce qui me paroît étonnant,
C'est qu'au milieu de cette bise,
Vous composez à votre guise;
Et vos vers n'ont rien de glaçant.

Quand je les lis, ils m'échauffent l'imagination, comme la voix de Farinelli échaufferoit celle de Graun. Sans cela mon esprit est sec et froid; j'ai beau l'exciter, il me manque au besoin.

Qu'il fasse froid, qu'il fasse chaud,
Mon esprit est toujours le même:
Bizarre jusques à l'extrême,
Il n'obéit jamais quand il le faut.

Ma volonté est obligée de faire avec mon esprit ce que fait un homme sage avec sa

femme qui est chagrine; il gémit, il prend patience, et se taît.

On assure ici comme une chose positive le départ de Neuperg pour la Moravie. Dieu le conduise! Il laisse à V. M. le champ libre; il a raison de le faire, puisqu'il y va de son intérêt, et il fait bien de vous laisser prendre Neisse, puisque la résistance qu'il voudroit faire ne pourroit que lui coûter beaucoup de monde, et sa reine n'en a pas trop.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A Breslau, le 18 Octobre 1741.

SIRE,

ON dit que le prince Léopold est devant Neisse, et que la garnison ne sauroit tenir longtemps; qu'elle abandonnera bientôt la place aux troupes de V. M.

On assure ici positivement que Neuperg a eu l'honneur de s'entretenir avec V. M. à deux reprises; tout cela fait soupçonner la paix prochaine.

Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'on a reçu ici des lettres de Venise, dans lesquelles on marque que V. M. y est attendue cet hiver. Cette nouvelle m'a fait plaisir, parce qu'elle a réveillé en moi l'espérance que j'ai toujours eue de voir l'Italie. On dit que Cataneo confirme ce bruit.

La bourgeoisie se prépare à faire des illuminations ; il paroît même qu'elle a beaucoup d'empressement à se distinguer sur ce sujet.

Il est arrivé ici une aventure assez singulière. Le libraire Korn, revenu de Leipsic, veut aller rendre visite à M. Blockmann, dont toute la bourgeoisie est charmée. Au lieu d'aller chez ce premier, qu'il n'a jamais vu, il entre chez M. Vockel, conseiller saxon, qu'il croit le directeur de la ville. Les complimens faits, ce dernier lui demande des nouvelles de Leipsic ; Korn, qui croit parler à M. Blockmann, lui dit qu'on étoit fort mécontent en Saxe, qu'on ne payoit personne, qu'on y persécutoit les luthériens, et mille autres choses semblables. M. Vockel ne pouvoit comprendre la raison de ce discours ; enfin cette comédie se termina au moment que le libraire demanda des choses

relatives aux fonctions du Directeur, et le libraire s'apperçut de sa bévue.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A Breslau, le 21 Octobre 1741.

SIRE,

LES sentimens sont fortement partagés sur votre retour: les uns assurent que ce sera le 12 de Mars, d'autres le 15, d'autres enfin le 25. Il y en a qui veulent parier que ce ne sera qu'au mois de Novembre. Ceux qui cherchent à découvrir la raison de tous les évènemens, disent que si V. M. vient à Berlin, c'est une preuve indubitable d'une paix prochaine, à laquelle toute l'Europe aspire; d'autant plus qu'on assure que les grenadiers se sont rejoints à leurs régimens respectifs, et que les belles troupes de V. M. rentrent en quartier d'hiver pour se reposer. D'autres prétendent que tout cela est faux, que la guerre commencera de nouveau au printemps. Certaines gens, qui veulent tenir un milieu, assurent comme une chose indubitable qu'il y a une suspension d'armes sur le

tapis. On dit la France embarrassée ; que les troupes se consument en Allemagne ; que le Maréchal de Belle-Isle vient à Berlin, à son retour de Paris ; que V. M. a envoyé un Adjudant à Dresde, qui y est venu à coup sûr pour une affaire de la dernière conséquence, mais qui est fort secrète ; qu'il ne sauroit y avoir porté la nouvelle de la prise d'une place ; que le Cardinal a dit qu'il voyoit dans son miroir magique les actions de tous les princes de l'Europe, qu'il n'y avoit que celles du roi de Prusse qu'il n'y voyoit point. Je suis mortifié d'être au bout de mes *On dit.*

Pesne a fini le tableau de V. M. ; c'est la plus belle pièce que l'on puisse voir. Il feroit dire des messes, si on vouloit le lui permettre, pour qu'on eût en Silésie et dans ce pays la fureur du jeu. J'ai l'honneur d'être, etc.

A Berlin, le 27 Janvier 1742.

SIRE,

JE suis tout glorieux de ce que V. M. daigne m'écrire et m'envoyer des vers dans un temps

où elle est occupée par les affaires les plus importantes et les plus épineuses.

V. M. n'est pas, à coup sûr, en pays de connoissance, quand elle est au milieu de cette cour céleste, qui n'est ma foi pas digne d'occuper le manoir où vous habitez. Il faut avouer que la gloire conduit V. M. par une route bien peu agréable. J'ai remarqué que tous les chemins qui conduisent à l'immortalité sont de même. Je frémis pour la santé de V. M., et je crois pouvoir démontrer en bonne logique et par de bons argumens que j'ai raison.

Je crois avoir si bien raison,
Que je me sens prêt à combattre
Sur ce sujet contre *Sexte* ou *Pyrrhon*,
Qui vous apprit l'art d'en terrasser quatre.

Je connois par mon expérience que vous en démonteriez même plus. A peine suis-je guéri des bottes de logique que V. M. me portoit autrefois. Je m'en glorifie, comme S. François de ses stigmates.

Les Hollandois ont acheté le Luxembourg quinze millions : les politiques de Berlin sont fort charmés de cet achat ; ils regardent cela

comme un raffinement de ruse digne d'être admiré. Les partisans de la France condamnent cette conduite ; on suppose déjà M. Fénelon faisant tapage à la Haye, et remettant les choses sur l'ancien pied.

On dit que la gazette de Hollande marque que l'Empereur ira d'abord à Cologne, pour y adorer les trois rois, dont les noms sont surement connus de V. M., qui n'ignore pas des faits de cette nature.

V. M. m'ordonne de bavarder ; j'obéis :

Vous voulez que Jordan bavarde,
Et bavardons, puisqu'il le faut :
Le triste Dieu d'ennui vous garde
De fréquent et pareil assaut !

On étourdit en Angleterre ces songe-creux par le bruit des cloches : Dieu veuille que mon babil vous amuse ! J'aimerois presque mieux qu'il endormît V. M. ; cela feroit du bien à sa santé, et je lui serois alors fort utile.

Quoi ! votre esprit, occupé fortement
Des intérêts de Prusse et de l'Empire,
Liroit comme un délassement
Tout ce discours qui tient fort du délire ?

J'en suis, ma foi, très-fortement surpris:
Mais, dans le fond, peut-on si bien écrire?
Quand on n'a pas ce dont on est épris,
On ne sauroit ni badiner ni rire.

D'ailleurs j'ai perdu ma santé, et je suis condamné à boire trois bouteilles de tisane par jour pour la recouvrer. Est-il possible de faire des vers et d'avoir de l'esprit à ce prix-là? Je ne connois point le chemin qui conduit à la gloire, je le crains même, par une poltronnerie réfléchie; mais ce que je sais bien, c'est que celui qui conduit à la santé est bien disgracieux.

Au Diable soit Esculape et remède,
Et tout réparateur de l'humaine santé;
Ils minent par leurs soins ma chère humanité:
Je meurs en guérissant, si Dieu ne m'est en aide.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A Berlin, le 29 Février 1742.

SIRE,

SIRE,

ENFIN madame la comète a fait un tour de son métier ; elle a causé la mort du cardinal de Fleury, qui est enfin allé faire visite à l'autre monde : une de ses camarades avoit déjà rendu le même service au monde à la mort de Mazarin. Cette importante nouvelle amuse infiniment messieurs les nouvellistes politiques, et leur fournit ample matière à réflexions. On est impatient de savoir qui lui succédera ; si le gouvernement de l'état sera confié au cardinal Tencin, fin renard s'il en fut jamais, créature des jésuites, qui, pour le malheur du genre humain, influent beaucoup sur les évènemens. On croit que cette mort changera le système présent de l'Europe, que Chauvelin pourroit bien remonter sur sa bête. On attribue cet accident imprévu aux divers changemens arrivés depuis peu. Il tomba, dit-on, en foiblesse lorsqu'il apprit la chute de Walpole ; la conduite de la Sardaigne, la troisième augmentation de Hollande, ont été les instrumens dont la mort s'est servie pour achever son important ouvrage. Enfin,

on est impatient de voir si cette mort accélérera la paix, ou si la guerre continuera.

Monsieur Finck, ministre d'Angleterre, est arrivé ici depuis deux jours : il compte, à ce qu'on dit, de repartir mardi prochain.

On assure qu'il n'y a plus de bataille à craindre pour nous ; je respire à l'ouïe de cette nouvelle : on dit même plus, que V. M. a formé une chaîne pour se mettre à l'abri de toute surprise, et qu'après que cet ouvrage sera achevé, nous aurons la consolation de la voir. Cet ouï-dire me redonne la santé : je suis effectivement sorti depuis quelques jours, pour aller voir le colonel de Cannenberg, qui est retombé malade.

On assure que les troupes autrichiennes sont allées au-devant de l'armée françoise, pour l'empêcher de se joindre à V. M.

M. de Pœllnitz est arrivé depuis quelque temps ; il se met aux pieds de V. M. ; il ne sait s'il ose l'incommoder par ses lettres.

Pesne se rétablit ; il a employé ses premières forces à finir le tableau du cocuage, qui est une pièce achevée et parfaite, suivant le sentiment des connoisseurs.

Je suis au bout de mes nouvelles. On m'écrit de Paris que Voltaire y est arrivé, et qu'il y séjournera trois mois : que son Mahomet pourroit bien paroître : que le Canapé couleur de rose de Crébillon le fils n'a pas eu le succès qu'on avoit lieu d'espérer. J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, le 18 Mars 1742.

SIRE,

JE suis tout orgueilleux de l'approbation dont V. M. veut bien honorer mes lettres : cela est bien propre à m'encourager.

Vous louez mes vers prosaïques,
Mais plaignez-en plutôt l'auteur ;
Car il n'est versificateur
Qu'en dépit des lois poëtiques :
Son sel est un sel frelaté,
Qui ne sent point du tout l'Attique ;
Son goût est un peu trop gothique
Pour imiter l'antiquité.

Pour revenir à la comète, j'avouerai à V. M. que je suis fort peu satisfait de sa conduite ; à

peine daigne-t-elle se faire voir : on dit pourtant qu'elle a des talens, qu'elle peut paroître avec décence, et qu'elle gagne à être vue. Je n'en sais rien ; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour lui rendre mes hommages : on m'a dit qu'elle se plaçoit vers l'étoile polaire, et que de là elle vous considéroit bataillant.

Je suis malheureux, car ma vue
Voit souvent les objets bien peu distinctement ;
Mes yeux et mon esprit ont souvent la berlue,
Et me manquent à tout moment.

Il ne me reste que l'ouïe, l'attouchement et le goût. Pourvu que ceux-là ne diminuent point, je suis content, parce que j'ai appris à me contenter.

Jordan peut être fort heureux,
S'il conserve du goût pour un bon vin qui mousse,
S'il se sent rajeunir en touchant peau bien douce,
S'il entend les récits de vos faits glorieux.
Que lui faudroit-il davantage?
Voir un peu moins, est-ce être malheureux?

Pénétrer tout par l'esprit et les yeux
N'est pas toujours un avantage.

Il en est, Sire, de nos raisonnemens politiques comme de ceux que l'on fait sur les tours d'adresse d'un joueur de gibecière. V. M. ne veut absolument point que le Ciel se mêle de ce qui regarde les hommes.

Le Ciel n'a point de part à ce qu'il nous voit faire,
C'est là ce que nous dit le pur raisonnement;
Mais les ressorts secrets de maint évènement
Font que mon cœur me dit tout le contraire.

V. M. recevra aujourd'hui les Tusculanes de Cicéron, les Philippiques, les commentaires de César: comme je n'ai pu trouver ce dernier à Berlin, madame de Monbail me les a donnés pour V. M. Les autres seront prêts sur la fin de la semaine.

Les gazettes ne parlent que des malheurs de l'Empire: tout cela me touche beaucoup.

Je plains les malheurs de l'Empire :
Qui mettra fin à ses calamités?
Celui qui sut un empereur élire,

Saura le délivrer de ses perplexités.
Le trône impérial pour lui n'a d'avantage
Que celui d'être ami de Votre Majesté;
Quand pourra-t-il avec tranquillité
Jouir du fruit de votre ouvrage?

Tandis que la comète est sur notre hémisphère, elle jouit encore du droit de prophétiser: ce n'est que lorsqu'elle a disparu qu'il faut interpréter le but de son apparition: il s'agit de voir ce qu'elle a pu occasionner d'extraordinaire.

Un empereur sans terres, sans argent,
N'est pas chose trop ordinaire:
Un électeur, évêque protestant,
Qui crée évêque qu'on révère:
Un roi qui, dans un an de temps,
Sans qu'il en coûte à son peuple une obole,
Sait conquérir pays vaste et puissant:
Et que Jordan attrape ***:
Ce sont tous là de grands évènemens
Que le destin aux curieux apprête,
Que l'on reçoit avec empressemens,
Qu'on ne peut voir sans secours de comète.

V. M. m'avoit chargé d'une commission pour K***, que j'ai exécutée: cet honnête homme

ne demanderoit pas mieux que de servir V. M.; mais il voudroit ne pas être dans l'oisiveté à son âge, tandis que ses amis sont à l'armée; il regarde son état comme un état de honte. Il proteste d'ailleurs qu'avec son revenu il n'est pas en état de vivre à Berlin, où effectivement tout est fort cher.

V. M. m'a renvoyé la requête du jeune philosophe de Vatel, sans m'ordonner ce que je dois lui répondre.

Vous m'ordonnez, Sire, de faire vos complimens à vos amis et à vos amies: je ne saurois exécuter les ordres de V. M., parce que le nombre en est trop grand. Je n'ai été que chez les élus. Dieu veuille conserver V. M.! mes prières éjaculatoires n'ont d'autre but. J'ai l'honneur d'être, etc.

A Berlin le 3 Avril 1742.

SIRE,

J'AI été enchanté des derniers vers qu'il a plu à V. M. de m'envoyer. Quelque accoutumé que je sois à être surpris de vos talens, je ne puis cependant comprendre

Comment on peut, en occupant le trône,
Faisant tapage en l'univers,
N'ayant de soins que pour Mars et Bellone,
Avoir esprit et faire de beaux vers.

Le Pégase de V. M. est infatigable, et ce qui me fait donner au diable, c'est qu'il ne bronche point dans son allure: celui des autres est haletant, dès qu'il est un peu fatigué. Il n'en est pas de même du vôtre.

Je sais qu'Apollon le protège.
Le mien ne peut souffrir les lois
D'un pas régulier de manège,
Qu'il ne soit d'abord aux abois.

J'ai beau lui donner de l'éperon dans les reins, il est aussi immobile que le cheval de Troie ; j'ai beau lire vos vers pour animer mon esprit, et pour le monter sur le bon ton, tout devient inutile.

J'ai beau m'asseoir sur fauteuil velouté,
Qui, suivant vous, ressemble au Pinde,
Mon esprit est toujours rétif, et dégoûté
De voir qu'en vain il se gêne et se guinde.

Ma vieille raison vient alors à mon secours, qui me conseille de ne plus faire des vers, et de me contenter de la prose. Je lui réponds dans l'accès de ma colère :

Apprenez, Raison, à vous taire :
Mon héros veut absolument
De moi des vers, en dépit du talent ;
Que ne fait-on pas pour lui plaire ?

Bayle dit de la Bourrignon, qu'elle avoit une chasteté pénétrative.

Votre esprit est pénétratif,
Et m'échauffant par sa divine flamme,
Il porte l'esprit dans mon ame
Par un pouvoir qui me rend plus actif.

Que je plains V. M. d'être engagée, par des circonstances inévitables, dans un genre de vie qui ne peut que lui déplaire à la longue, et altérer sa santé ! C'est le motif qui me fait souhaiter passionnément la paix, quelque intérêt que je prenne à la gloire de V. M. Je m'attends toujours à quelque grand coup de théâtre de sa part.

Tel qu'un nocher qui craindroit le naufrage,
Nous vous verrons arriver dans le port.
Vous ferez seul, par un secret ressort,
Succéder le calme à l'orage.

Que je serai heureux, quand j'aurai l'honneur, à Rheinsberg ou à Charlottenbourg, de faire ma cour à V. M., de la voir, dépouillée de ce foudre qui fait frémir l'Europe, goûter les agrémens d'une paix solide. Je me représente ce plaisir, comme les dévots celui d'être à table avec Abraham et Jacob. Quand je le goûterai, je ne troquerai pas mon bonheur contre celui de savourer l'ambroisie.

Quelque plaisir qu'on ait à la table des Dieux,
Pareil plaisir n'est fait que pour une ombre:
Ceux que l'on goûte sous votre ombre,
Sont moins divins, mais plus délicieux.

Dieu veuille garantir la santé de V. M., et la conserver! C'est le principal objet qui m'occupe. L'homme n'est jamais sans une idée favorite, qui tient le rang entre celles qui se promènent dans le vaste pays de l'esprit: celle-là

marche à la tête des autres, parce qu'elle a le droit de prééminence. Je vais assez souvent chez le Tourbillon, pour parler raison, et pour m'entretenir sur ce sujet. Nous sommes alors comme ces dévots qui ne sont jamais plus heureux que quand ils parlent de leur patron.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A Berlin, le 6 Avril 1742.

SIRE,

LE pyrrhonisme de V. M. est un ennemi dangereux à combattre; on ne sait par quel endroit le prendre.

Dans l'art de douter fort expert,
Vous savez aux raisons donner de l'apparence:
C'est une anguille qui se perd
En la serrant à toute outrance.

Je ne me serois jamais imaginé que le pyrrhonisme seroit employé pour démontrer l'accusation que je crois fausse dans toutes ses par-

ties. J'ai cru au contraire que rien ne m'étoit plus favorable que ce pyrrhonisme même :

Ce phénomène rubicond
Qui s'étoit placé sur ma face,
Indique à des yeux de Pyrrhon
Que du venin il est douteuse trace.

Je suis à cet égard sain comme l'enfant qui est à naître ; il y a aussi peu de venin dans mon corps, qu'il y a de vertu guerrière dans mon ame.

Vous dont l'esprit est si dispos
Pour soutenir les droits du pyrrhonisme,
Prouverez-vous par congru syllogisme
Que je puis passer pour héros ?

Il y a long-temps qu'on peut me ranger au nombre des invalides du Dieu de l'amour, dont je ne prononce cependant jamais le nom qu'en tremblant, non parce que je suis tout à fait inhabile à son service, mais parce qu'en général nos facultés s'usent et dépérissent.

Tout dépérit et s'use dans le monde ;
L'esprit vieillit, et perd de sa vigueur :

Or je conclus par raison très profonde,
Que je ne puis éviter ce malheur.

D'ailleurs le pourpoint de Scarron s'usoit: d'où-vient mes facultés ne s'useroient-elles point ? J'emploie le reste des forces qui me sont restées dans l'esprit, de l'attachement que j'ai eu pour l'amour, en faveur de l'amitié, qui ne procure que du plaisir et de la satisfaction. Je connois des maîtres pour lesquels on ne sauroit avoir assez de ces sentimens.

Je suis persuadé qu'on a instruit V. M. de la dispute du marquis d'Argens avec madame la Duchesse. Cette dispute a été vive, la séparation bruyante, et le raccommodement très-éclatant. Les savans et les femmes sont partagés sur la cause de cette dispute. Les uns disent que c'est la jalousie.

Ce Dieu qu'on nomme Jalousie,
Qui redoute un culte étranger,
Et qu'on doit toujours ménager
Pour le repos de notre vie.

C'est ce Dieu qui les a brouillés. On dit que le marquis d'Argens est amoureux, et on veut qu'il ne le soit que de sa femme et de ses

livres. Il jure son grand juron qu'il ne l'est point ; on ne l'en croit pas. On veut qu'il reste trois ans à Stoutgard.

Sacrifier raison et liberté,
Qui font le charme de la vie,
Aux foibles de l'humanité,
Seroit-ce donc philosophie ?

Lui qui aime le séjour de Berlin, qui croit que c'est le seul qui lui convienne, ne veut s'en absenter que pendant trois semaines. Voilà la vraie origine de cette dispute. On s'est raccommodé d'une façon assez marquée. D'Argens, aux genoux de la Duchesse, lui a redemandé son estime ; cette entrevue a tiré des larmes des assistans. Ils ne logent cependant plus ensemble ; on se voit, mais c'est avec une froideur réfléchie.

On est toujours prêt à montrer
Qu'on hait d'Argens par féminin caprice ;
Le philosophe est prêt à démontrer
Que la raison veut ainsi qu'il agisse.

Leur haine est systématique ; c'est-là la bonne. Le marquis d'Argens travaille à une comédie sur l'Embarras de la cour ; je lui ai conseillé

que la scène soit dans l'antichambre de la Duchesse.

Puisque c'est là que l'on voit tour à tour
Les passions jouer toutes leurs rôles,
Qu'on sacrifie à la haine, à l'amour,
Que la raison n'y vaut pas deux oboles.

J'ai cru ne pouvoir mieux faire qu'en engageant le marquis d'Argens à composer lui-même une relation de tout ce qui s'est passé, pour divertir V. M.; personne ne le peut mieux que lui.

J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, le 14 Avril 1742.

SIRE,

VOUS comparez, mais très-malignement,
Ma façon de vers ordinaire
Au cours impétueux d'un rapide torrent;
Mais convenez que l'eau n'en est pas toujours claire.

V. M. n'aura pas beaucoup de peine à en convenir, si elle veut être dans ce moment plus

philosophe que poëte, et avouer que cette comparaison ne quadre qu'autant que la conclusion lui est annexée. Ce qui me console et me justifie, c'est que souvent l'eau de l'Hippocrène, quand je la puise, est fort trouble, et que je ne connois point l'art de la tirer au clair. V. M. fait, en me louant, ce qu'on fait à un perroquet auquel on donne du sucre.

Souvent par telle nourriture
On fait jaser son perroquet :
Je vous tiens lieu, par mon caquet,
D'animal de cette nature.

Qu'importe, pourvu que j'aie l'honneur d'amuser V. M., je suis content ; d'ailleurs j'en tire un avantage réel, c'est que je reçois des lettres pleines d'esprit et de vers, qui sont charmantes,

Marquées au coin de Chaulieu,
A ce bon coin qui rend inimitable ;
Qui vous fait chérir de ce Dieu
Que servent les neuf sœurs, à ce que dit la fable.

Tout le monde ne peut pas posséder cette prérogative. Il en est de la poësie comme du courage.

courage. Tous les hommes ne sont pas braves; aussi tous les hommes ne sont-ils pas poëtes. La nature fait un homme brave, comme elle fait un homme avec des talens supérieurs pour la poésie. Un poltron peut faire une action de valeur, au moins à ce que l'on m'a dit, car je ne le sais point par ma propre expérience. Un homme qui n'est pas né poëte, peut faire une fois en sa vie quelques bons vers, parce que la nature se plaît quelquefois à faire de l'extraordinaire. Je me rends justice sur la prudence, en avouant que je possède cette qualité :

Je n'eus jamais occasion
De faire essai de mon courage;
Peut-être en ai-je davantage
Qu'Annibal, ou que Scipion:
Mais soit prudence, ou modestie,
Je ne veux point me mettre dans le cas,
Qu'on reproche à ma prud'hommie,
Qu'elle a du coeur, ou qu'elle n'en a pas.

Je vois par là l'affaire indécise, et j'en conclus que poétiquement parlant je puis passer pour poltron, mais non pas philosophiquement; car en due forme de syllogisme, la

chose ne sauroit être démontrée. D'ailleurs à quoi diable me serviroit le courage? Je n'ai point d'ennemis à combattre que les foiblesses de la nature humaine, que je serois bien fâché de détruire; car quoique souvent elles me fassent du mal, j'avouerai cependant qu'eussé-je autant de courage qu'Alexandre, je ne voudrois pas les combattre dans un combat régulier. Ce que j'aurois le courage de vaincre, ce seroit la foiblesse pour la gloire, si cet ennemi me faisoit ombrage, puisque cette foiblesse nous coûte la tranquillité et le repos.

On dit ici qu'Ingolstadt est pris d'assaut par les Autrichiens, qui ont passé même la bourgeoisie au fil de l'épée. On ajoute que la chancellerie de V. M. va être transportée à Glatz:

Que le pauvre Tindalien,
Par très-occulte maladie,
Possède un corps qui ne vaut rien
Pour le séjour de cette vie.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A Berlin, ce 29 Avril 1742.

SIRE,

D'ARGENS et moi avons entendu déclamer à Francheville le premier chant, et une partie du second sur la guerre de Silésie. Je puis assurer à V. M. qu'il y a plusieurs endroits dont Voltaire même tireroit vanité; ce qui nous divertit, c'est l'enthousiasme avec lequel il les récite : cela m'engagea à faire ces quatre vers :

L'autre jour j'entendis Damon
Déclamer ses beaux vers d'une façon étrange :
S'il fait, dis-je, des vers, comme en feroit un ange,
Il les récite en vrai démon.

On se dit à l'oreille qu'il y a des régimens qui ont reçu ordre de marcher. Je ne saurois me l'imaginer : peut-être est-ce uniquement parce que je suis partisan de la paix : qui ne le seroit pas!

J'aurai l'honneur de faire ma cour à V. M. à Potsdam, suivant l'ordre qu'elle m'a fait la grâce de me donner. Je m'en fais un plaisir d'avance, puisqu'on assure que les eaux d'Aix

et les bains ont produit sur la précieuse santé de V. M. des effets merveilleux.

Tous les ministres étrangers ont été il y a deux jours voir la maison royale d'Oranienbourg : le lord Hinford, à ce qu'on m'a dit, n'a pu assez admirer la beauté de la situation du château, et le malheur de la destruction du jardin l'a affligé. Les spéculatifs font de grands raisonnemens sur l'union qui semble régner entre les ministres des différentes cours respectives.

On a gravé à Paris le dernier portrait que Pesne a fait de V. M. je n'y ai pu découvrir que peu de ressemblance. Il y a au dessous ces quatre vers, faits par le chevalier de Neufville :

S'il fut par sa naissance au trône destiné,
Les droits de ses vertus sont-ils moins légitimes?
Héros dans les actions, Héros dans ses maximes,
Il est roi philosophe, et soldat couronné.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A Berlin, le 8 Septembre 1742.

SIRE,

JE suis très-obligé à V. M. de ce qu'elle veut bien être contente de mes lettres; et surtout de celle que V. M. nomme la seconde. Quoique j'écrive régulièrement deux fois par semaine, il n'y a plus moyen d'envoyer une épître sans quelques mauvais vers de ma façon.

J'ai des vers aussi surement
La marotte et la maladie,
Que vous savez tacitement
Louer mes vers ou ma folie.

Si je dis de jolies choses sur la ***, c'est l'envie de plaire à V. M. qui me les fait dire; j'aurois bien de la peine à parler raison, encore moins à penser couleur de chair, si je sentois ce que je dis dans le sens de V. M.

Vous savez par l'allégorie
Assaisonner la vérité;
Et l'on ne peut qu'être enchanté
De votre morale embellie.

Dire à un amant qui aime sa maîtresse qu'il doit ne la plus aimer, c'est le rebuter :

quand on lui présente pour modèle le papillon qui se brûle les ailes, on est écouté. On donne aux malades des pilules couvertes d'une feuille d'argent, pour leur en dérober l'amertume.

Les vers de V. M. sur la comète de Vienne sont charmans et la pointe en est fort piquante. Je ne suis point surpris qu'une femme dévote s'alarme en voyant une comète sans queue.

On ne croit pas le moment de la chute de la maison d'Autriche aussi proche qu'on le croit en France. La raison qu'on en allègue, c'est qu'elle a de puissans amis, qui l'assistent en lui fournissant de l'argent. On dit d'ailleurs

Qu'un flambeau que l'on croit s'éteindre
En s'éteignant jette un plus vif éclat:
Que sa flamme souvent dans ce débile état
A causé des malheurs qu'on ne sauroit dépeindre.

V. M paroît me croire entre les mains des médecins, pour délivrer mon sang d'un certain venin; mais

Je jure par le dieu Jupin,
Et par mon bon ami Mercure,
Que jamais un pareil venin
N'a saisi m'a pauvre nature.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A Berlin, le 31 Mars 1742.

SIRE,

J'AI reçu la lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer, qui étoit de Prostnitz: comme je porte ordinairement en poche la Silésie, la Moravie, la Bohème, l'Autriche, la Bavière, la Hongrie et la Turquie, je suis toujours à portée de suivre l'armée redoutable de V. M.

Je crains qu'augmentant vos conquêtes
Il ne faille grossir un peu trop mon Atlas,
Et que tous les progrès qu'heureusement vous faites
Ne soient pour vous de séduisans appas.

C'est bien alors que je pourrois dire comme Bias, je porte tout avec moi, puisque j'aurois toute l'Europe en poche.

Les Bohèmiens qui vous voient entrer dans

leur pays sans chapelets, ni rosaires, doivent avoir une bien mauvaise idée de leurs saints, qui ne branlent point, et qui voient fort tranquillement agir l'armée de V. M.

Et que font donc ces célestes ***
Dans leur riant et splendide manoir?
Ils n'ont pas plus d'esprit que mes pantoufles,
Puisqu'ils n'ont pas l'art de vous décevoir.

Je crois que vous avez le secret de les enchanter, comme les Sirènes qui enchantent par la douceur de leur mélodie. Je me défie diablement des poëtes et de l'effet de leur poésie. Vous leur adressez sans doute quelques prières en beaux vers, par lesquels vous captivez leur bienveillance.

Je connois l'effet de vos vers,
Et leur séduisante harmonie:
J'adoucirois par eux tous mes revers,
Si j'en avois dans cette vie.

Mais on n'en a point quand on vous sert. Mes vers sont si rudes qu'ils sont propres à faire fuir ceux qui voudroient en entreprendre la lecture, ou à produire l'effet que pro-

duisoit la peau de *Ziska*. Aussi ne coulent-ils pas de source; je ne les enfante qu'à force de contorsions et de mouvemens convulsifs.

Quand j'ai des vers l'inquiétante manie,
De leur accès je suis si fortement épris,
Que tel qu'est un dévot au tombeau de Pâris,
J'ai de vrais accès de Pythie.

Or avec bien des contorsions la Pythie sur le trépied ne disoit que des pauvretés.

A propos de Ziska et de Wallenstein, je demande en grâce à V. M. de ne les pas prendre pour modèles.

Ils savoient aux humains faire sanglante guerre,
Vous savez l'art de les rendre contens:
Ils étoient fléaux de la terre,
Et vos vertus en sont les ornemens.

L'habileté de Jordan Tindalien consiste dans une chose bien réelle, c'est qu'il sent son ignorance, et qu'il en connoît toute l'étendue. Je demande pardon à V. M. de ce petit trait de louange que je me donne en passant, parce qu'il faut être fort savant pour bien connoître l'ignorance.

Hélas! Jordan Tindalien
N'est pas formé pour la science;
On est heureux dans l'ignorance,
On ne l'est pas lorsqu'on n'ignore rien.

On commence à reparler de la paix; la raison qu'on en allègue, c'est que les affaires sont si fortement embrouillées, qu'elles ne peuvent pas rester long-temps dans cet état de crise.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Le 17 Avril 1742, le second beau jour de l'année.

SIRE,

JE suis au bout de mon latin, et je ne sais par où commencer la lettre que je dois écrire à V. M.

Je ne sais plus que vous écrire,
Je n'ai pas brin de nouveauté:
Tout est tranquille en la cité,
Où l'on attend la paix pour rire.

Les gazettes nous flattent de la paix. Celle de Cologne plaint le monde de ce que le dé-

voiement du cardinal qui continue, pourroit être un obstacle à cette paix, qui marche aussi lentement que le messager du Mans. Je me souviens à cette occasion des remarques de Bayle sur le dévoiement de Jules-César, où il prouve, à sa façon ordinaire, que V. M. imite si bien, que les plus grands événemens sont souvent causés par de pures vétilles. La dispute de la Duchesse avec le philosophe, quoique causée par une vétille, n'en est pas moins sérieuse : on pousse la vengeance jusqu'au point de ne vouloir point manger sur des assiettes d'argent, parce que ce dernier mot réveille des idées de vengeance et de haine qui font manquer l'appétit.

Le marquis soutient tout sans fiel et sans venin.
On a beau s'emporter, rien du tout ne l'étonne ;
Son ennemi le frappe au moment qu'il pardonne :
Entre-t-il tant de fiel dans un coeur féminin ?

Tout le monde attend avec beaucoup d'im-

patience le jugement de V. M. sur cet important différent. Pour moi je ne dis rien, mais je sais bien ce que j'en pense.

On dit ici que les Russes ont pris le parti de la France; cela me fait plaisir: que les Autrichiens ont été étrillés devant Scharding; cela me remplit de joie: que la reine de Hongrie persiste à ne vouloir point céder; cela me fait peur: que le roi d'Angleterre envoie un corps de troupes en Allemagne, que la Hollande suit son exemple; cela me fait frémir. On ajoute que le roi de Pologne a fortement la goutte; qu'il est cependant attendu à Glogau, où le roi de Prusse doit le recevoir pour l'y régaler magnifiquement. Voilà ma gazette, qui me paroît aussi sèche qu'elle est peu intéressante. C'est par cette raison que je me hâte de finir.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A Berlin, le 22 Avril 1742.

SIRE,

LA lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer, est arrivée heureusement pour moi, car j'étois au bout de mon latin : mon Apollon s'en étoit allé au diable, et il y a en ville une tranquillité qui ne peut que désoler tous ceux qui ont besoin de nouvelles pour écrire.

Vos vers charmans, ingénieux
Ont ranimé mon languissant génie:
Le feu, l'esprit de votre poésie,
Me font parler le langage des Dieux.

C'est à la vérité un langage qui ressemble beaucoup à la *lingua Franca*, et avec lequel je ne serois pas fort en état de me faire entendre, si j'étois condamné à séjourner pendant quelque temps sur le mont Parnasse : malgré tout cela V. M. daigne louer mes vers; il m'est bien difficile de ne pas envisager cela comme une satire fine et délicate.

Je connois le roi Féderic,
Aux dépens du prochain il aime parfois rire:

Il eut toujours un peu le tic
De la noble et fine satire.

C'est en effet de la satire la plus fine, que la résolution prise de ne plus faire des vers, parce que le Tindalien en fait de bons : le langage des vers est devenu pour V. M. un langage ordinaire, parce qu'elle a su se le rendre familier.

L'architecte de Rome qui voyant la régularité d'un superbe édifice, renonça pour toujours à son art, pour ne se livrer qu'à l'admiration, me ressemble comme deux gouttes d'eau : il ne me reste, pour rendre la ressemblance plus parfaite, que de l'imiter entièrement.

Quitter des vers l'inquiétante marotte
Et renoncer à langage éloquent,
De tout parti c'est le plus conséquent
Pour quiconque a cervelle sous calotte.

Or, grâces à Dieu, je m'efforcerai toujours à conserver le peu que j'en ai.

La description que V. M. fait de sa présente manière de vivre, paroîtroit poétique à celui qui ne connoîtroit pas la façon de penser de V. M. quand elle est à l'armée : car,

Qui dit un roi, dit un mortel heureux
Qui ne connoît ni peines, ni fatigue,
Qui n'a de soins dans ces bas lieux
Que d'éloigner tout souci qui l'intrigue;
Le roi est fait pour les plaisirs,
Et le savant est né pour la misère:
Le premier, quand il veut, satisfait ses désirs,
Tandis que le dernier de faim se désespère.

La comète a jugé à propos de changer les choses. Il est un pays commandé par un Roi, qui fait la guerre en hiver, qui souffre les injures de l'air; tandis que par sa grâce son homme de lettres est mollement assis dans un canapé, jurant contre sa maladie, qui lui défend l'usage des plaisirs qu'il seroit en état de se procurer.

Ne pense pas qui veut couleur de chair: l'esprit humain est si peu maître de soi, que cela fait pitié; j'en ai vraiment compassion. J'ai tort de m'affliger du mal qui arrive dans la société, par la même raison qui me porte à me chagriner de ce que la récolte des vins n'est pas bonne en France. La société ne fait

qu'un corps. La Fontaine a bien prouvé dans sa fable de l'estomac la nécessité qu'il y a que les parties réciproquement s'affligent du mal que ressent le tout dont elles dépendent.

Je ne sai si l'Europe a perdu la raison; mais une chose sai-je bien, c'est qu'elle est fort à plaindre de ce qu'on la lui a fait perdre.

Si l'on refuse à l'homme sain
Ses plaisirs et sa nourriture,
Et que du soir jusqu'au matin
On le tourmente sans mesure,
Cet homme sain perd à l'instant
Cette santé dont il abonde,
Et n'a plus de contentement,
Ni de plaisirs dedans ce monde.

Il faudroit que l'Europe eût la cervelle bien forte pour résister à deux têtes qui lui donnent de la tablature.

Il est permis au nonagénaire abbé St-Pierre de vouloir entreprendre d'ajuster les intérêts des princes de l'Europe, comme on permet aux jeunes gens de faire des folies en faveur de leurs maîtresses. J'excuse le dessein de cet

abbé,

abbé, comme j'excuse Alexandre, qui pleuroit de ce que le monde étoit trop petit.

Enfin la maison de travail aura lieu ; il falloit l'activité de Mr le Ministre d'État de Happe pour le succès d'une pareille entreprise, à laquelle V. M. a bien voulu contribuer. Je lui en rends grâces en mon particulier, par l'intérêt que je prends à ce qui regarde la société. La police sera bien réglée ; il manque encore une chose, c'est que V. M. commette au chef de police le soin du pavé et des bâtimens de la ville.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A Berlin, le 24 Avril 1742, temps pluvieux.

SIRE,

JE ne parlerai aujourd'hui à V. M. que politique et que guerre, et je serai dans la règle, puisque ce sont là vos plaisirs chéris ; ces occupations sont aussi chères à V. M. que l'est à une coquette l'assortiment de sa toilette ; car

Toujours combattre vaillamment,
En politique éviter la surprise,

Et découvrir adroitement
Ce qu'Envoyé cache et déguise,
Dans un travail même accablant
Se reposer, occupant son génie,
Regarder tout comme un amusement,
Savoir quitter les plaisirs de la vie,

c'est là le fort de V. M.

Le goût de la politique commence pareillement à s'introduire à Berlin. On commence toutes les conversations par se demander : que font les armées, où sont-elles? Les gens de lettres quittent leurs livres, pour lire les gazettes, qui mentent et qui ne nous sont jamais favorables, je ne sais pourquoi.

On dit ici que l'armée ennemie s'est emparée d'Olmutz: d'autres disent au contraire qu'elle s'est retirée en Autriche, parce qu'elle craint d'être attaquée par devant et par derrière. Les plus raffinés politiques assurent que dans moins d'un mois messieurs les Autrichiens auront la bonté de déguerpir de la Bavière.

On ne parle à présent que de la harangue de milord Stairs aux États de Hollande. On fait un commentaire sur ces paroles: „ Quand

„ V. H. P. auront ainsi mis toutes leurs frontiè-
„ res en état de ne craindre aucune surprise,
„ elles pourront protéger leurs alliés de la
„ manière qu'elles le trouveront le plus con-
„ venable: et par-là d'autres princes qui auront
„ envie de se joindre aux puissances maritimes,
„ pourront le faire plus librement et sans
„ crainte. „ On demande de qui on veut ici parler? C'est là-dessus que les raisonnemens varient. C'est une énigme dont chacun croit avoir le mot.

Certain quidam à mine politique
Sur ce sujet vouloit mon sentiment:
Je répondis, sans nul détour oblique,
Que je pouvois assurer par serment
N'en rien savoir; mais qu'avec assurance,
Quoique jamais je n'eusse été devin,
Je pouvois bien, en toute confiance,
Lui déclarer qu'on campoit à Chrudin.

J'ai lu une relation que l'on dit venir de l'armée, aussi circonstanciée que relation puisse l'être, d'un fait que je crois faux dans toutes ses parties, dans laquelle on parle du

dessein qu'un commandant d'une place autrichienne avoit formé contre la vie de V. M. dessein échoué par la dextérité d'un juif.

V. M. veut-elle une nouvelle aussi comique qu'elle est fausse? C'est que le père de Maupertuis a fait mettre son fils dans un couvent, parce que ce fils vouloit épouser une fille qui ne lui convenoit point.

Que j'aime à voir une telle foiblesse
Dans le coeur d'un mathématicien!
Fût-on même stoïcien,
Jamais, en pareil cas, la raison n'est maîtresse.

J'ai l'honneur d'être avec un très-profond respect, et un dévouement parfait, auxquels m'engagent la raison et la reconnoissance, etc.

A Berlin, le 1 Mai 1742.

SIRE,

J'AI reçu deux lettres de V. M. également spirituelles, comme le sont toutes celles qui partent de sa main. La dernière est pleine d'esprit, mais de cet esprit qui assaisonne ce qu'il dit d'un sel préparé par la satyre même:

Vous connoissez également
L'art de toucher parfaitement la lyre,
Vous guerroyez habilement,
Vous excellez dans la satyre.

Votre Majesté veut des nouvelles : on dit que le roi de Pologne a acheté un brillant à Leipsic, qui coûte huit cents mille écus : qu'il y a un abbé à Vienne, de la part de la France, nommé Fargé, qui y négocie, et qui y est très-incognito; qu'il y aura une suspension d'armes.

Pour ce qui regarde les nouvelles littéraires,
Grâces je rends à votre Majesté
De demander nouvelles littéraires.
J'en suis fourni; je puis sans vanité
Vous en donner de des moins ordinaires.

On a pris la défense de Machiavel, que l'auteur de l'Anti-Machiavel a fort dénigré : le défenseur est anonyme, et son ouvrage est imprimé en Hollande.

Son anonyme qualité
Est un effet de sa prudence :

Car il mérite en vérité
D'être réduit à pénitence.

Voltaire y est furieusement maltraité. V. M. a reçu quelques livres, qu'il ne sera pas nécessaire de lui envoyer; de nouveaux tomes de l'édition in-quarto de Rollin, le beau poëme de Racine sur la religion, un nouveau recueil de pièces d'éloquence et de poésie. Tout cela attendra dans la chambre de V. M. le moment d'être feuilleté par ses royales mains.

Quand viendra cet heureux moment
Où la paix faite et confirmée,
Nous vous verrons tranquillement
Bien profiter de votre destinée?

Le Tourbillon a été malade, et a gardé la chambre pendant quinze jours. J'ai eu l'honneur de la voir quelquefois. Je vais faire chez le Tourbillon une partie de raison, comme on va ailleurs faire une partie d'ombre. La dispute de la Duchesse avec son philosophe a occupé presque tout le monde, surtout les dames; le Tourbillon a su s'y soustraire, en prenant souvent le parti de la retraite.

Knobelsdorf partit hier pour Rheinsberg: Césarion est toujours le même; mais ce qui m'afflige, c'est qu'il perd sa gaieté, et peut-être sa santé.

Voici une lettre de Voltaire, écrite à un ecclésiastique de Londres, qui est charmante. J'espère par la poste de mardi envoyer à V. M. le commencement d'un poëme dans le goût de Scarron, sur les travaux d'Hercule, qui me paroît charmant. L'auteur lui-même me l'a communiqué. On m'a demandé mon sentiment sur cette question: s'il faut user du plaisir toutes les fois qu'on le peut? Je soutiens que oui, et qu'on pèche en agissant autrement. J'exposerai mon sentiment à la critique également sûre et fine de V. M.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A Berlin, le 5 Mai 1742.

SIRE,

N'EST-IL pas surprenant qu'on me demande mon avis sur cette question: s'il faut user du

plaisir quand il se présente à nous ? Je serois tenté de ne point répondre, car

Il faut penser bien gaiement
Pour décider cet important problême :
Quand on est triste par soi-même,
On ne peut du plaisir parler que foiblement.

Et j'avouerai à V. M. que si j'ai de la joie ce n'est que dans l'esprit; je n'en ai point dans le coeur; ainsi cette joie n'est point naturelle, c'est une joie aussi fausse que l'étoit l'air majestueux de baron quand il jouoit le rôle de Mithridate. J'entreprendrai la décision de cette question, moyennant que je ne consulte que l'esprit : je prouverai sous ses auspices, non seulement qu'il faut user du plaisir quand il se présente à nous; mais même qu'on commet un péché quand on ne le fait pas.

Fuir le plaisir, c'est hérésie ;
En profiter, c'est agir sagement :
L'un est péché, qui damne surement,
L'autre a son prix en l'une et l'autre vie.

Je n'aurai pas beaucoup de peine à prouver qu'il faut user du plaisir quand il se présente,

puisque notre inclination nous y porte tous, à la vérité les uns plus fortement que les autres. Vouloir prouver cette vérité, c'est vouloir prouver qu'il est nécessaire de boire quand on a bien soif.

> Le sentiment est toujours écouté ;
> Nous le suivons même avec complaisance :
> Ce précepteur n'est jamais rebuté,
> Et son autorité jamais ne nous offense,

parce que le sentiment nous prescrit des devoirs qui conviennent non seulement à notre goût, mais même à nos besoins. J'ai une foule de raisons à alléguer à V. M. pour prouver ma thèse. La première, c'est que nous devons remplir les devoirs de notre vocation. Qui pourroit douter que nous ne soyons faits pour le plaisir? Ce n'est que par son secours que nous conservons nos organes, et que nous les fortifions. Chaque organe a une portion déterminée de plaisir qui lui est adjugée : les uns ont à la vérité été plus avantagés que les autres : mais comme il y a des plaisirs auxquels ils participent tous, ils se trouvent

en cela dédommagés de ce qu'ils ont reçu de moins. Cette compensation forme une espèce d'égalité entre eux. Ce plaisir que nos organes ressentent est un aliment qui les entretient. Dès qu'il est ménagé à proportion de la capacité de chacun, il ne nuit jamais. Un mouvement proportionné à nos forces rétablit nos organes; est-il excessif, il les affoiblit, et les détruit ensuite.

Qui voudroit imiter Hercule,
Qui satisfit cent filles en un jour?
On craint toujours pareil émule
Dans la carrière de l'amour.

A beau mentir qui vient de loin; or cette histoire nous est venue du pays de la fable; pays aussi éloigné de nous que le sont les terres australes de notre continent. Nous sommes donc faits pour le plaisir, comme le poisson est fait pour l'eau. La disposition de nos organes à la vue du plaisir prouve que nous sommes faits pour lui : cette disposition change à proportion de la force de l'impression qu'occasionne la présence du plaisir. Nous sentons de la répugnance pour ce qui peut nous nuire,

et nous sentons une force qui nous entraîne vers les objets qui peuvent nous causer de la satisfaction.

Un pouvoir secret nous entraîne
Vers le plaisir malgré notre raison :
Elle a beau susciter obstacles à foison,
Nature sait les surmonter sans peine.

Cette force est si puissante, qu'elle dissipe même la crainte naturelle au beau sexe : l'amour inspire du courage et de la fermeté aux personnes qui naturellement en ont le moins. Cette passion fait plus de héros que l'ambition et l'amour de la gloire. La présence du plaisir a cet avantage, c'est que par son influence, dont j'ignore l'origine, elle concentre tellement l'homme, qu'il n'est plus occupé que des moyens de rendre les hommages qu'on exige. A la vue du danger la raison de notre conservation et l'amour de la gloire se trouvent dans un conflit de juridiction : chacun se croit en droit de la prééminence, et se récrie sur ses prérogatives. Il n'en est pas de même du plaisir ; il étouffe toutes les idées qui ne se rapportent point à son service, et il en bannit toutes celles

qui n'y sont pas accessoires : personne n'ose lui contester l'avantage de la supériorité.

Quand l'amour une fois s'est emparé du coeur,
On ose alors tout entreprendre :
On ne connoît dans le pays du Tendre,
Ni la crainte, ni la terreur.

Tout cela prouve que nous sommes faits pour le plaisir. Je prouverai dans la lettre suivante qu'on peut aussi peu se refuser au plaisir, sans commettre un péché, que je puis me soustraire à l'obligation des nouvelles. Voici des vers d'un Mr de St-André qui est à Berlin; j'y joins la comédie du marquis d'Argens sur l'embarras de la cour, qui à mon avis est trop sérieuse.

Pourquoi d'Argens dans cette comédie
Semble du rire ignorer les appas?
C'est que jamais phiosophe en sa vie
N'a de la cour mieux senti l'embarras.

D'Argens partit avant-hier. Ginkel, à ce qu'on dit, a reçu une lettre de Péterbourg,

dans laquelle on marque que notre ministre est fort lié avec celui de la reine de Hongrie.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A Berlin, le 8 Mai 1742.

SIRE,

J'AI séquestré mon Apollon,
Adieu j'ai dit aux neuf pucelles,
J'ai quitté le sacré vallon,
Pour vous débiter des nouvelles.

V. M. doit avoir reçu deux ou trois de mes lettres, remplies de nouvelles de politique, de littérature et de ville : la précédente rouloit sur le plaisir; mais à parler naturellement, ce n'est qu'afin d'en entendre parler V. M.

C'est l'esprit qui nous fait connoître
Ce que plaisirs ont de plus séduisant;
Vous en avez infiniment,
Qui pourroit mieux que vous nous en parler en maître?

On dit ici que Bruhl de la cour de Saxe est entièrement disgrâcié, que le prince de Weissenfels en est l'unique cause, qu'il a

représenté au Roi que l'armée saxonne manquoit de tout.

Oui, le bonheur de Bruhl nous est vanté
par-tout,
Car il a tout le bien qu'en ce monde il désire;
Les Saxons cependant n'ont rien, manquent
de tout:
Ah! le beau champ pour la satyre!

On ajoute que Rutowsky a eu le même sort, qu'il a quitté l'armée. Voilà des discours que je ne garantis point, et qu'on débite ici d'un air mystérieux.

Il fait fort mauvais temps à Berlin: le vent du nord semble avoir pris à tâche de nous faire donner tous au diable, et le soleil est allé je ne sais où: s'il paroît, ce n'est qu'en rechignant. Je soupçonne qu'il paroît dans son beau à Chrudim, parce que V. M. y est, et que le soleil connoît le dévouement que vous avez pour lui.

Le cheval de bronze porte toujours son héros, devant lequel je ne passe guère sans faire un salamalec; car pour ne rien déguiser à V. M. c'est des princes morts celui que j'honore et que j'estime le plus: s'il y avoit des saints

parmi les électeurs, je n'en choisirois point d'autre.

On bénit Dieu de ce qu'on ne voit plus de pauvres en ville, et de ce qu'on a su délivrer le public de cette engeance.

La duchesse part dimanche pour les terres du comte de Gotter: tout le monde lui donne sa bénédiction, et lui souhaite un bon voyage. D'Argens est le précurseur; il partit il y a trois jours, en jurant contre les bienséances qui lui font faire cent milles d'Allemagne fort inutilement. Il en appelle toujours à la raison, que les hommes ne connoissent plus. D'Argens ne connoît pas si bien le pays de la raison, que V. M. connoît celui de la satyre, qui est pour moi un labyrinthe dont je redoute même l'entrée. Tout le monde n'a pas le secret du fil d'Ariadne. C'est un présent que les dieux ne font qu'aux princes, quand ils leur accordent la prérogative de l'autorité.

La K*** est fort triste de voir que K*** auquel elle a promis sa fille aînée, et qu'elle regardoit comme le soutien futur de sa famille, est sur le point de partir. Je crois qu'elle cherche à se retirer sur ses terres en

Ostfrise, et qu'elle en demandera la permission. J'avouerai naturellement à V. M. que je plains son sort : K*** ne peut digérer la mortification de rester à Berlin tandis que tout le monde est à l'armée.

Je ne sais si V. M. a reçu tous les livres que j'ai expédiés pour l'armée, conformément à ses ordres.

J'ai l'honneur et le bonheur d'être, etc.

A Berlin, le 12 Mai 1742.

SIRE,

J'AI reçu la dernière lettre de V. M. qui est écrite d'un style politique, qui renferme beaucoup de sens, sous peu de paroles. Le portrait du politique y est tracé au vrai. J'en entendis hier un avec autant de soumission et de docilité, que V. M. entendroit le Sr Épicure, s'il revenoit au monde pour y prêcher la volupté. Il prétendoit que l'Angleterre faisoit à V. M. des propositions très-avantageuses; qu'elles tendoient à affermir la possession de la Silésie; qu'on ne voyoit point qu'il

qu'il fût de l'intérêt de la maison de Prusse que la guerre continuât, puisqu'elle possède actuellement au de-là même de ce qu'elle prétendoit. Tout mauvais politique que je suis, je jurois qu'il n'y avoit pas dans tout ce discours le bon sens, et qu'il en étoit des actions des princes à peu près comme des énigmes dont le sens paroît contradictoire tant qu'on en ignore le mot.

On croit assez généralement qu'il y a une suspension d'armes sur le tapis. Pour moi, je n'en sais rien du tout; ce que je sais bien, c'est que tout le monde loue et admire Charlottenbourg, et qu'on est charmé des réparations faites au parc.

J'ai eu l'honneur d'apprendre à V. M. la mort de l'abbé du Bos : une particularité nécessaire à cette nouvelle, c'est qu'on a trouvé vingt-cinq mille jetons de l'académie dans sa chambre, qu'il a su s'approprier.

En voici une assez divertissante. Le père Patau, abbé de Ste Geneviève, reçoit un présent de confitures et de fleurs, accompagné d'une lettre arabe, sans qu'on lui dise de quelle part elle vient. L'abbé Fourmont am-

bitionne l'honneur d'en être lui seul l'interprête; il y travaille pendant quatre jours; feuillète pour cela dictionnaires arabes, turcs et persans. Il trouve enfin fort heureusement que la lettre est écrite prr des Turcs de la suite de l'ambassadeur, qui veulent se faire chrétiens. L'abbé Patau en fait grand bruit, en parle à la reine d'Espagne. La Reine fait de grands éclats de rire, et proteste qu'il n'y a pas un mot de tout cela dans la lettre. On s'adresse à Mr de Fiennes, qui l'interprète sur le champ, et y trouve un compliment à la turque, où Dieu et Mahomet sont invoqués en faveur de l'abbé, et où on lui marque que ces fleurs et ces fruits contenteront le goût et les yeux. Pour couper court, c'est la reine d'Espagne qui avoit joué ce tour à l'abbé, en lui faisant écrire une pareille lettre par un petit marchand d'Alep qui vend des bijoux au Palais royal.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A Berlin, le 15 Mai 1742.

SIRE,

CE n'est pas la dernière lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer qui pourra me combler

de joie, et dissiper les vapeurs d'une tristesse angloise ; elle est toute propre à en répandre. Les Autrichiens avancent vers l'armée que V. M. commande ; c'est le désespoir qui les guide ; les armes sont journalières ; ce n'est qu'à travers un océan de sang qu'on parvient à la victoire. Ces objets me paroissent peu récréatifs : j'avouerai que je n'en connois pas de plus tristes, puisqu'on se voit en proie à tout ce que le sort, souvent bizarre, a de plus funeste, et qu'on risque d'être frustré du bien que l'on aime et que l'on chérit le plus. Mais tirons le rideau sur ce sujet.

Ginkel a reçu son rappel, il part dans peu de temps, à ce que l'on dit. La duchesse est partie ; voici des vers que l'on dit être de sa composition, contre la comédie de l'Embarras de la cour.

Pendant au croc toute philosophie,
Pour se livrer aux appas de l'amour,
Frère d'Argens fit très-humble folie,
Et se rendit l'embarras de la cour.
Sur ce sujet jamais sa comédie
N'a pu paroître au coin d'un bon auteur,

Ni réjouir, malgré tout son génie,
Un public las de rire de l'acteur.

J'ai lu une pièce qui me paroît assez ingénieuse sur l'état présent des affaires de l'Europe, qui est représenté sous l'idée d'un bal que V. M. ouvre avec la reine de Hongrie, qui se plaint que cette danse l'a mise sur les dents. Le duc son époux ne danse pas, parce qu'il a fait venir des souliers de France qui le blessent. Pour les Hollandois, ils ne jugent à propos de danser qu'à la danse des flambeaux. L'allégorie est poussée assez loin, ma mémoire ne m'en fournit pas toutes les circonstances.

On dit que la Hollande a accordé cent mille écus par mois à la reine de Hongrie, que les Anglois vont beaucoup au de-là, qu'ils lui ont accordé deux cents mille livres sterling.

On m'a assuré que le général Praetorius entroit au service des Etats de Hollande, qui manquent d'officiers d'état major.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A Berlin, le 29 Mai 1742.

SIRE,

JE félicite V. M. de la victoire remportée sur ses ennemis : les Prussiens sont faits pour vaincre, comme les Autrichiens le sont pour être battus. Jamais prince ne fit campagne plus glorieuse.

Tirer son bien des mains de l'ennemi,
Deux fois sur lui remporter la victoire,
Et tout cela dans un an et demi
C'est ma foi là le comble de la gloire.

V. M. ne sauroit s'imaginer la joie générale que cela cause à tous ses sujets. Pour moi, quand la nouvelle en est venue, j'ai couru la publier pour qu'elle se répandît plutôt : j'ai fait arrêter des personnes dans des voitures pour la leur annoncer, et j'arrêtois les passans, pour les engager à participer à ma joie. Je trouvai le Tourbillon dans une joie excessive, qui me décocha en entrant ces paroles : parlez-moi d'un tel roi. Le secrétaire de Bavière, dès qu'il en eut appris la nouvelle, vint courir chez une personne pour en

entendre la confirmation: cette personne, d'un air grave et sérieux, lui dit: voilà encore une couronne que le roi de Prusse donne à votre maître.

Vous avez l'art de faire un empereur:
Par vos exploits vous savez nous convaincre
Que sous vos lois on parvient au bonheur,
Que vous avez l'art de régner et vaincre.

Que V. M. ne soit point surprise de ce que ma lettre est irrégulièrement composée; la joie s'est emparée de ma raison, et il en est de la joie comme de l'ivresse causée par le vin de Champagne, qui fournit à l'esprit des idées qui amusent. Je crois voir le roi d'Angleterre qui est mortifié du premier transport de ses troupes, jaloux des succès étonnans de son cher neveu : les Hollandois ne savent de quel côté se tourner.

On a fait une chanson que l'on chante à Paris, et qui marque bien la légèreté de ce peuple.

Par le conseil de l'Eminence,

En diminuant sa dépense
Louis croit soulager nos maux ;
Conseils indécens, et profanes !
Ah Sire, gardez vos chevaux,
Mais défaites-vous de vos ânes.

Que comme un vrai foudre de guerre
Broglio soit armé du tonnerre,
On en est surpris, et comment
Radote-t-on sous la calotte ?
Non, il ne va précisément
Que pour rechercher sa culotte.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A Berlin, le 22 Mai 1742.

SIRE,

ON attend ici avec une très-grande impatience l'arrivée d'un second courrier qui nous donne un détail circonstancié de la bataille : l'on est même extrêmement curieux d'apprendre qu'elle a été l'issue de la poursuite des ennemis. On regarde cette bataille comme décisive, et elle est d'autant plus glorieuse à V. M. que ni la France ni la Saxe n'y ont part.

Les seuls Prussiens ont jusques ici soutenu avec gloire tout le poids de la guerre, et ils ont conduit les choses au point où elles sont présentement. Si la paix se fait, c'est à V. M. seule que l'Europe en est redevable. Pendant que V. M. gagne des batailles, on chansonne en France, on danse à Moscou, on peste à Londres, et l'on calcule en Hollande.

Il passe ici tous les jours des comédiens, des musiciens, des artistes, des peintres qui vont à Moscou. Les artistes vont voir Knobelsdorf. Le fameux Valeriani lui a rendu visite, et a été extrêmement content des desseins qu'il lui a montrés de l'opéra etc. Cet italien convenoit que tout y ressentoit l'antique et le goût du Palladio.

Voici des vers du jeune Vatel, qui attend la décision de son sort, présentés à Sa Majesté la Reine mère à l'occasion de la dernière bataille.

On dit ici le comte de Rottembourg mort, je n'en crois rien : je me flatte qu'il se rétablira puisque V. M. m'a fait l'honneur de me dire que l'on avoit espérance qu'il se rétabliroit. N'est-il pas fâcheux que les hommages

que l'on rend à la gloire, soient accompagnés de tant de risques?

J'ai l'honneur d'être, etc.

A Berlin, le 26 Mai 1742.

SIRE,

ON ne parle ici que de la victoire remportée sur les Autrichiens, quoique dans cette joie il y entre un peu d'inquiétude sur ce qu'on n'a pas des nouvelles des suites de cette action glorieuse aux troupes de V. M. Le peuple conte l'histoire suivante. Un jeune homme inconnu, au plus fort du combat, s'est mis à la tête de quelques escadrons, et a combattu avec une valeur qui a tellement surpris V. M. qu'elle lui a fait demander son nom pour le récompenser. Ce jeune homme n'a jamais voulu le dire, et s'est retiré sans que jusques ici on ait pu découvrir qui il étoit. Voilà une histoire sur laquelle le peuple, qui est toujours superstitieux, fait des commentaires.

Voici une chanson qui par sa naïveté divertira V. M. L'auteur n'en veut pas être connu; j'ai eu beaucoup de peine à la lui arracher.

Les deux plus jeunes princes de Wurtemberg ont beaucoup diverti leur gouverneur par la joie excessive qu'ils ont témoignée à l'ouïe de la bataille; mais dès qu'ils ont appris que le comte de Rottembourg étoit blessé, ils se sont mis à pleurer très-amèrement, en déplorant le malheur qu'ils avoient de se voir exposés à la perte de leur meilleur ami.

Le pauvre Kayserling est au lit depuis huit jours : c'est un violent accès de goutte qui l'y oblige ; il m'a chargé de le mettre aux pieds de V. M.

Je ne sais si V. M. reçoit toutes les pièces que je lui envoie; elle recevra la semaine prochaine la suite des travaux d'Hercule, avec une comédie où le portrait du philosophe brouillé est représenté au naturel.

Il y a ici un homme qui a fait un vase de fleurs en haute-lice, que tous les connoisseurs admirent: Knobelsdorf et Pesne souhaiteroient bien que V. M. pût le voir; c'est un morceau achevé. L'ouvrier est des Gobelins; la misère ne lui permet pas d'attendre le retour de V. M. Pesne travaille à force aux plafonds de Charlottenbourg. J'ai, etc.

A Berlin, le 27 Mai 1742.

SIRE,

TOUTES les gazettes sont remplies des faits glorieux de l'armée prussienne, qui dans l'histoire figurera côte à côte de la légion fulminante, sous l'épithète d'invincible. On dit ici que nonobstant la défaite de l'armée autrichienne on a chanté le *Te Deum* à Vienne. Je ne saurois m'imaginer que cela soit vrai; on n'en dit rien dans les nouvelles publiques. Il y a une feuille qui paroît en Hollande, qu'on nomme le magasin politique, qui n'a pas l'art de ménager ses expressions. Le Spectateur en Allemagne qui se fait à Berlin, lui donnera sur les doigts comme il le mérite.

On fait ici des gageures sur l'arrivée du transport des troupes angloises; il y en a qui prétendent que le premier en est arrivé à Ostende, et d'autres qui disent le contraire. S'il n'est pas fait encore, la victoire de V. M. pourroit bien l'empêcher pour toujours.

On dit ici que le maréchal de Belle-Isle ira à Vienne, après avoir été à Dresde, à Pra-

gue, et au camp de V. M. Cette démarche fait entrevoir une lueur de paix, qui fait plaisir à tout le monde.

Algarotti quitte Dresde, et s'en va en Italie, fort dégoûté de l'Allemagne. Ses amis croient qu'il se jettera dans l'Eglise.

On dit ici les François devant Passau : on voudroit voir les troupes de V. M. dans l'inaction pendant le reste de la campagne : c'est une belle qu'il faut ménager et ne pas mettre sur les dents. V. M. a supporté jusques ici tout le poids de la guerre; ses alliés n'ont rien fait. C'est à eux à présent à payer leur quotepart. Voilà les discours du public politique. Tous les Francs-maçons m'ont chargé de demander à V. M. la permission de faire le jour de la St Jean une procession avec la musique, comme cela se pratique en Angleterre. J'attends les ordres de V. M. sur ce sujet, pour les leur communiquer.

Césarion continue toujours à tenir le lit. Que l'espérance de voir bientôt ici V. M. est une espérance agréable! Qu'elle a de vertu et d'efficace sur mon esprit! J'ai l'honneur d'être, etc.

A Berlin, le 2 Juin 1742.

SIRE,

J'AI reçu deux lettres de V. M. en même temps : voilà plus d'honneur et de plaisir que je n'en mérite : cet avantage me sert de remède ; c'est un excellent lénitif pour un homme qui depuis le mois de Novembre est entre les mains de la faculté meurtrière ; mon corps est très-cacochyme, et l'esprit qui le sert. Je sens malgré tout cela de la joie dans le coeur depuis le gain de la bataille, et depuis le moment où l'on a commencé à se flatter que V. M. reviendroit à Berlin. Haude ne bat que d'une aile : Francheville faisoit une feuille périodique qui auroit pu devenir fort intéressante ; mais il n'est point encouragé, et le censeur les rebute. Ma bibliothèque fait mes délices, parce qu'en la feuilletant je me persuade de plus en plus que tout est frivole dans le monde littéraire. La seule étude salutaire aux hommes est celle qui nous apprend à vivre avec eux, à les connoître, et celle qui contribue à notre conservation et à notre plaisir. Je regarde les autres comme des jouets qui

amusent les enfans. Personne n'est plus convaincu de tout cela que V. M. qui a tant philosophé en sa vie.

Le bâtiment de l'opéra croît à vue d'oeil ; c'est une observation que tout le monde fait : les plafonds de Charlottenbourg avancent, et Pesne y travaille avec beaucoup d'assiduité.

On étoit impatient de voir une relation de la bataille, faite par la cour de Vienne : elle a enfin paru dans les gazettes ; on voit par cette relation que les Autrichiens avouent qu'ils ont été battus par les redoutables Prussiens en due et bonne forme.

On prétend que le comte de Toerring va à Vienne.

Dieu veuille conserver V. M. et que j'aie la consolation de la voir bientôt dans les superbes jardins du riant Charlottenbourg !

J'ai l'honneur d'être, etc.

A Berlin, le 5 Juin 1742.

SIRE,

JE me flattois que nous aurions bientôt l'honneur de voir V. M. jouir tranquillement à Charlottenbourg du fruit de ses travaux militaires; mais la lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer, semble m'avoir envié le bonheur de cette espérance. On dit que le maréchal de Belle-Isle ne quittera V. M. que pour aller à Vienne: je voudrois pouvoir me le persuader, ce seroit un lénitif, toujours bon à prendre; mais ma diable de raison, toujours ennemie de la tranquillité de mon ame, m'objecte que si le maréchal alloit à Vienne, les préliminaires de la paix seroient au moins signés. Je regrette le pauvre Pritz, et tant d'honnêtes gens, victimes volontaires de l'amour de la gloire.

On prétend que les ennemis sont dans le dessein de hasarder une seconde bataille; on assure la chose très-positivement. Quoique je ne les craigne plus, je voudrois bien cependant qu'ils se tinssent en repos.

On dit ici qu'un jeune officier a été tué

dans un duel, en faveur des beaux yeux de la galante comtesse de Breslau. Cela m'a surpris. La salle de musique sera faite samedi prochain; elle représente le Parnasse et les Muses : dans une quinzaine de jours il y en aura encore deux d'achevées. On ne sauroit être plus assidu à son travail que ne l'est Pesne.

La goutte de Césarion est à la main : il me paroît d'ailleurs assez bien depuis huit jours, soit pour la santé, soit pour l'humeur.

La K*** ira, je crois, sur ses terres; elle continue à être malade : je la plains : ne pas se bien porter, avoir cinq filles à marier, un fils qui fait le vagabond, ne pouvoir pas disposer d'un homme dont on voudroit faire son gendre; il y a dans tout cela de quoi se chagriner.

J'ai reçu des bijoux de la part de V. M. pour les vendre : ils ont été expédiés le 23 de Mai, et ne sont arrivés ici que le douze. J'en rends raison à Frédersdorf, pour ne pas importuner V. M. Les Francs-maçons attendent avec impatience la permission de V. M. et d'Argens l'exemption des droits d'accise pour ses effets.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A Berlin, le 12 Juin 1742.

SIRE,

SIRE,

J'AI vu par la lettre de V. M. qu'elle n'est point du tout contente des François; ils viennent de faire une bévue bien grande à l'égard du corps de Khevenhuller: les gazettes de Leipsic disent même qu'ils ont été battus par les Autrichiens. V. M. m'ordonne de lui dire ce que pense le public sur les affaires présentes. Comme je ne sais qu'obéir, je parlerai sur ce sujet avec toute la franchise dont mon ame est capable, et je rapporterai scrupuleusement les différens ouï-dire.

V. M. peut déjà être assurée d'une chose, c'est qu'en général les François ne sont point aimés: on voit avec peine qu'ils soient dans le coeur de l'Allemagne, pour y porter le désordre, et pour y pêcher ensuite en eau trouble: on n'a pas vu avec plaisir que V. M. se soit alliée à la France, qui, à ce que l'on prétend, voudroit voir la puissance de V. M affoiblie. On le présume, parce qu'ils n'ont envoyé que de fort mauvaises troupes en Allemagne, qu'ils n'ont encore rien fait en faveur de leurs alliés depuis le commencement de la guerre, que

tout le poids en a été sur V. M. seule. Avec tout cela, bien des gens croient que V. M. dupera le Cardinal, qu'il n'est pas encore où il croit en être. Les plus raffinés politiques disent que V. M. pourroit tirer plus d'avantages de l'alliance avec la Hollande et l'Angleterre, qui accorderoient tout ce qu'il plairoit à V. M. pour la faire entrer dans leur parti. On compare V. M. à une belle que tout le monde recherche, et qui est en droit de vendre ses faveurs à un fort haut prix. Voilà, foi d'homme d'honneur, la quintessence de ce que j'entends dire depuis fort long-temps. J'ai toujours répondu par les paroles de la Sévigné : on ne peut juger des événemens, à moins qu'on ne connoisse le dessous des cartes.

La dernière victoire fait encore beaucoup d'honneur à V. M. toutes les relations vantent l'intrépidité qu'elle y a fait paroître : on est surpris des talens de V. M. dans l'art militaire. Le peuple a témoigné beaucoup de joie à l'ouïe de cette victoire ; et s'il y a une raison qui l'engage à souhaiter que V. M. revienne, c'est afin de ne la plus voir exposée aux risques de la guerre.

Voici des lorgnettes de toutes les façons : V. M. aura la bonté de choisir celle qu'elle croit lui pouvoir convenir, et de me renvoyer les autres. J'ai eu de la peine à les trouver.

Le tapissier dont j'ai eu l'honneur de parler à V. M. qui a fait ce beau vase de fleurs en haute-lice, attend la décision de son sort.

Dieu veuille conserver la santé de V. M. et la ramener bientôt au milieu de nous! Si je croyois aux messes, je vendrois jusqu'à mes livres pour en faire dire, et je ne bougerois des autels.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A Berlin, le 16 Juin 1742.

SIRE,

J'AVOUERAI à V. M. que depuis samedi dernier mon corps a subi une agréable métamorphose.

Je n'ai, Sire, plus de douleur,
Je réfléchis couleur de rose,
Mon ame est exempte de peur,
Ah, l'heureuse métamorphose!

La paix faite, le cabinet du cardinal de

Polignac acheté, sont des événemens contre lesquels la mauvaise humeur la plus angloise ne sauroit tenir.

Le peuple débite que le ministre de Podewils est allé à Vienne ; je ne sais sur quel fondement cette fausse nouvelle s'est répandue : une chose sais-je bien, et qui me comble de joie, c'est que V. M. finit bien glorieusement une carrière qu'elle avoit glorieusement commencée. Le beau morceau d'histoire que celui de la conquête de la Silésie !

Voici une lettre qu'un inconnu a écrite au Tourbillon ; elle donneroit tout au monde pour en savoir l'auteur : je lui en ai demandé copie ; elle a eu la bonté de me l'envoyer. J'ai cru devoir la communiquer à V. M. qui aura bien la bonté de n'en point parler. J'y joins plusieurs autres pièces, qui pourront amuser V. M.

Mes occupations présentes ne m'ont pas laissé le temps de répondre aux beaux vers de V. M. je puis lui assurer qu'elles se multiplient tous les jours.

Tantôt il faut placer un professeur,

Puis ordonner qu'aucun gueux dans la rue
(Que cependant faim ou soif exténue)
N'aille troubler le bourgeois promeneur.
Il faut signer les ordres salutaires,
Frais émanés du grand conseil françois.
Quand on a tant de troubles à la fois,
On peut gémir sous le poids des affaires.
Bientôt il faut arpenter long chemin,
Sur mes deux pieds, voiture apostolique,
Pour visiter les pauvres qu'au matin
On a tirés d'une place publique.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A Berlin, ce 19 Juin 1742.

SIRE,

ON ne parle ici depuis quelques jours que de la paix: je ne sais d'où ce bruit s'est répandu. On dit que V. M. a donné des ordres qui la supposent infailliblement; que les gardes vont à Ruppin; qu'on a pris des arrangemens nécessaires pour les régimens qui reviennent de l'armée, on nomme même ceux qui seront à Berlin en garnison. On dit que V. M. arrive

le 25 à Breslau, enfin une infinité de choses semblables.

La dernière lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer, mérite d'être gravée sur l'airain : c'est la lettre la plus sensée qu'on puisse écrire; elle figureroit placée dans Jules César et Cicéron : j'en suis enthousiasmé. La démarche de V. M. porte avec soi sa justification : il en est des alliances comme des contrats; ils ne valent qu'autant que les parties contractantes en remplissent les conditions réciproquement. Le bon sens, le droit naturel sont et seront les apologistes de cette conduite, qu'a tenue autrefois le Grand Électeur à l'égard de la France. D'ailleurs les moralistes ne conviennent-ils pas généralement qu'on est autorisé à faire un petit mal pour en éviter un plus grand? Je défie les casuistes les plus rigides de pouvoir répondre d'une manière sensée aux raisons que V. M. allègue dans sa lettre.

Quand je considère en gros les différens événemens arrivés depuis la mort de l'Empereur, ils me paroissent tous concourir à la gloire de V. M. Le roi de Prusse, qu'on ne croit occupé que de ses plaisirs et de la lecture,

commence le premier à faire tête à une puissance redoutable, dans un temps où l'on devoit s'y attendre le moins: l'Europe est frappée de la témérité de cette entreprise; la bataille de Molwitz, des villes rendues, en font entrevoir la réussite. Il n'est aucune puissance qui ne travaille à mettre dans son parti le jeune vainqueur de la Silésie. La France réussit à le gagner, et se croit à l'abri de tout, sous les auspices heureux de cette alliance. L'électeur de Bavière est placé sur le trône impérial, et obtient la couronne de Bohème par la valeur des troupes prussiennes, et par la négociation de la France. Les Autrichiens semblent par un coup heureux, mais imprévu, de la providence, se relever de leur chute. Le roi de Prusse, jaloux de cette espèce de gloire, les remet par une victoire nouvelle dans l'état d'abaissement. Ses conquêtes que le temps multiplioit, ses succès heureux demandoient, pour être affermis et confirmés, d'abandonner des alliés dont les démarches sourdes indiquoient des desseins peu favorables à la gloire de la maison de Prusse: on abandonne incontinent ces alliés, sans craindre leur puissance,

qu'on affoiblit par là, et dont on dérange tout d'un coup les desseins. Ce tableau que mon imagination peint mieux que ma plume, se présente toujours à mon esprit; je ne puis le perdre de vue.

Harper a été invité par l'impératrice de Russie à venir à Moscou: Chétardie lui a écrit sur ce sujet une lettre que j'ai vue. Knobelsdorf l'a détourné de ce dessein.

Le maître des ballets est arrivé, avec la danseuse Roland, et quelques autres. On travaille à force à Charlottenbourg, où je fus dernièrement. J'y trouvai des architectes qui venoient de Dresde, pour s'y former le goût. Cela flattoit ma vanité, je ne sais pourquoi.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A Berlin, le 23 Juin 1742.

SIRE,

V. M. traite bien mal les médecins: il est sûr qu'ils vont souvent à tâtons dans tout ce qu'ils font; le pays dans lequel ils marchent est un pays de ténèbres et d'obscurité: la nature leur est peu connue. Il en est cependant qui, par

leur habileté, savent prévenir les dangers. Rien de plus utile dans un pays qu'un bon chirurgien. Si j'étois prince, je voudrois avoir à cet égard ce qu'il y a de meilleur en Europe.

J'ai eu l'honneur d'entretenir V. M. des discours que tient le public sur la grande et intéressante nouvelle de la paix. V. M. peut être assurée d'une chose, c'est que généralement tout le monde en est pénétré de joie. On est en particulier charmé de voir le cardinal éloigné de ses vues, et ses desseins échoués. Il n'y a sur ce sujet qu'une seule voix.

On doit publier ici la paix ce matin : je me prépare à assister à cette cérémonie, j'aurai la consolation d'être le témoin de la joie qu'en ressent le peuple.

Le Tourbillon ne peut comprendre quel est ce terrain assigné par son époux, où il est impossible de combattre; cette énigme, à coup sûr ingénieuse, est pour nous indéchiffrable.

V. M. fait de bien belles réflexions sur l'esprit léger et inconsidéré du peuple : sa légèreté peut cependant être fixée; V. M. en a l'art. Il est de certains coups de théâtre qui savent fixer l'esprit par le secours de l'admiration. Les

succès heureux de la campagne charmoient le peuple; mais, comme ces succès sembloient éloigner le moment désiré de la paix, on se livroit à la crainte; ce moment est arrivé dans le temps qu'on y pensoit le moins, et V. M. l'a fait naître par des moyens qu'on n'avoit pas lieu de prévoir. C'est là le coup de théâtre qui frappe.

V. M. me fait tort si elle me croit capable de me plaindre de l'occupation que me donne la direction de la maison de travail. Je n'ai qu'un but dans ce monde, auquel je suis toujours prêt à tout sacrifier, c'est de montrer mon parfait dévouement au service de V. M. et de me rendre utile à ma patrie, si l'on m'en croit capable. Mon esprit, indéterminé quelquefois, ne varie point sur ce sujet.

J'ai l'honneur et le bonheur d'être, etc.

A Berlin, le 30 Juin 1742.

SIRE,

ON attend avec bien de l'impatience la nouvelle de la prise de Prague. Dieu veuille

qu'elle arrive bientôt, et celle de la conservation de la santé de V. M. !

On est par tout enchanté de l'élégance et de la beauté du rescrit communiqué à la cour d'Angleterre : c'est effectivement une pièce d'une éloquence parfaite.

Ma santé conrinue toujours à être dérangée.

Le baron de Poellnitz est arrivé se portant fort bien ; il a écrit à V. M. et il en attend les ordres.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A Berlin, 1744.

SIRE,

L'ON est fort impatient d'apprendre des nouvelles du Rhin, mais surtout de la Bohème : rien de plus singulier que les bruits qui se répandent sur tous ces événemens ; en voici quelques-uns : que les Autrichiens sont entrés dans le pays de Clèves ; que la Saxe est menacée par la cour de Vienne d'un corps de troupes qui entreront dans ce pays, pour les punir de ce qu'ils ont accordé le passage libre aux Prussiens ; que les Hano-

vriens sont dans une si grande consternation, qu'ils ne s'apperçoivent pas même qu'elle éclate trop sensiblement; que le prince Charles a passé le Rhin.

Je ne suis point encore sorti de mon réduit littéraire: je commence à me rétablir; mais les progrès que je fais vers la santé sont fort lents.

Le manifeste a été commenté: les notes en ont été fort goûtées; on en soupçonne Mr de Spon.

Je me flatte que V. M. a lu l'Observateur hollandois qui s'imprime à Berlin, et qui y paroît une fois par semaine: j'estime l'auteur heureux, s'il a gagné par ces deux feuilles l'approbation de V. M.

J'ai l'honneur, etc.

A Berlin, le 29 Août 1744.

SIRE,

LA lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer a été un puissant lénitif à mon mal, qui ne m'a point encore quitté. Je bénis le ciel de voir toutes les circonstances favoriser les desseins de V. M. La défaite du prince Charles a

répandu une grande joie dans la ville, et soutient l'espérance des ames timides.

Que cet atome, dont parle si modestement V. M. fait de fracas dans le monde ! C'est une monade qui forme de grands projets, qui fait surmonter les difficultés qui se présentent, et qui vise toujours au grand.

Je suis impatient d'apprendre le sort de la ville de Prague. Tout retentit ici du combat avec les housards de Festetitz, et de la prise de Koenigsgraetz.

Dieu veuille seulement, au milieu de ce brillant appareil de gloire, conserver la santé de V. M. dont l'Empereur, et les états de Brandebourg et de Prusse ont besoin ! Je crains autant cet amour excessif de la gloire, qu'un amant passionné les charmes vainqueurs de sa maîtresse.

On dit ici à l'oreille que la reine de Hongrie est brouillée plus que jamais avec la cour de Russie; nouveau sujet de joie pour le pauvre philosophe malade.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A Berlin, le 3 Septembre 1744.

SIRE,

LA mort du prince Guillaume m'a extrêmement frappé, et me fait toujours craindre pour V. M. On dit ici qu'un page de monseigneur le prince Henri a été tué à son côté. Au nom de Dieu, SIRE, ménagez une santé dont la conservation intéresse tout l'État. J'en frémis, et je pleure les effets sinistres qu'un excès d'amour pour la gloire peut produire.

Hier on débita déjà la nouvelle de la prise de Prague; je la crois prématurée. Le public paroît fort content de la réponse à la déclaration de la cour de Vienne. Je l'ai lue avec plaisir ; mais rien ne m'a tant frappé que la déclaration faite à l'Angleterre.

Il paroît une critique de l'Observateur hollandois: cette pièce occasionnera quelque altercation littéraire , qui ne laissera pas d'amuser.

V. M. m'ordonne de l'entretenir de ma santé, elle est toujours mauvaise, et je ne vois point jusqu'ici qu'elle prenne le train de devenir meilleure. Il faut souscrire aux volontés

de la providence. Dieu veuille seulement conserver V. M.!

J'ai l'honneur d'être, etc.

A Berlin, le 18 Septembre 1744.

SIRE,

ON ne peut être plus sensible que je ne le suis à la part que veut bien prendre V. M. à ma maladie qui continue toujours. La prise de Prague, l'heureux accouchement de madame la Princesse, sont des événemens qui font diversion à l'impression que peut causer mon mal. Il me seroit bien difficile de ne pas être inquiet sur le sujet de V. M. qui tous les jours est exposée aux dangers les plus imminens.

On dit ici que le prince Charles est à Piseck; que V. M. va droit à lui pour l'attaquer; que les Hongrois ne veulent point monter à cheval, comme la reine de Hongrie le demande; que les François voyant leur roi malade, cherchent à faire la paix; que l'impératrice de Russie enverra huit mille hommes, pour se joindre, Dieu sait quand, à l'armée autrichienne. Voilà les nouvelles qui se débitent.

Dieu veuille conserver V. M. et que j'aie bientôt la consolation de pouvoir l'assurer de bouche que je suis avec un respect profond, etc.

A Berlin, ce 3 Octobre 1744.

SIRE,

ON ne parle ici que des progrès victorieux de V. M. de telles nouvelles ne contribuent pas peu au rétablissement de ma santé. Ce qui m'afflige cependant quelquefois, ce sont les fausses et impertinentes nouvelles que quelque esprit méchant et mal intentionné prend plaisir à forger, pour avoir celui de les voir répandues. Suivant ces nouvelles, les Prussiens ont été battus, leur cavalerie entièrement abymée, le Feldmaréchal de Schwérin pris prisonnier, deux cents prisonniers ont été arquebusés, parce qu'ils se sont révoltés; et cent nouvelles de cette nature. Ce qui m'a fait plaisir, c'est de voir la joie de tout le peuple à la naissance du prince, et que j'ai appris que V. M. se portoit parfaitement bien. Cette nouvelle est d'une nature à dissiper le spleen le plus opiniâtre, et à réjouir un pauvre philosophe

losophe qui crache le sang, et qui aime la vie, parce qu'il a l'avantage d'y être heureux.

J'ai l'honneur et le bonheur d'être, etc.

A Berlin, le 10 Octobre 1744.

SIRE,

PUISQUE V. M. m'ordonne si gracieusement de l'entretenir de ma santé, j'ai l'honneur de lui dire qu'elle est toujours très-mauvaise; j'eus la semaine dernière un violent crachement de sang, et la toux continue son même train. Nonobstant tout cela Mr Eller me flatte, et me fait espérer ma guérison.

On est ici fort inquiet sur ce qu'on ne reçoit point des nouvelles de l'armee : on dit que le Feldmaréchal de Schwérin a eu ordre d'attaquer les Saxons, ou de leur proposer de se retirer; que le prince Charles a ordre d'éviter autant qu'il le pourra les occasions d'un combat. Voilà les nouvelles qui se débitent.

Les réflexions naturelles, composées par milord Chesterfield sur la conduite de V. M. paroissent aujourd'hui, imprimées chez Haude, en allemand, en françois et en anglois :

il paroît une traduction françoise de cet ouvrage, faite à Paris, que l'on débite à Leipsic: celle de Bielefeld est fort bonne et la traduction est exacte.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A Berlin, le 17 Octobre 1744.

SIRE,

JE suis encore dans le même état où j'étois lorsque j'eus l'honneur et l'avantage de faire ma cour à V. M. Les pas que je fais vers la guérison me paroissent fort lents, ce qui ne laisse pas que d'embarrasser quelquefois la faculté, qui se voit assez souvent désorientée par des accidens qu'elle ne pouvoit prévoir; malgré tout cela ils veulent et prétendent que j'entreprenne le voyage de Montpellier sur la fin d'Avril ou au commencement de Mai : je laisse à la providence le soin de déterminer à cet égard ce qui sera convenable.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A Berlin, le 20 Mars 1745.

SIRE,

MON mal augmente d'une façon à me faire croire que je n'ai plus lieu d'espérer ma guérison. Je sens bien dans la situation où je me trouve la nécessité d'une religion éclairée et réfléchie. Sans elle nous sommes les êtres de l'univers les plus à plaindre. V. M. voudra bien après ma mort me rendre la justice, que si j'ai combattu la superstition avec acharnement, j'ai toujours soutenu les intérêts de la religion chrétienne, quoique fort éloigné des idées des théologiens. Comme on ne connoît la nécessité de la valeur que dans le péril, on ne peut connoître l'avantage consolant qu'on retire de la religion que dans l'état de souffrance. Les païens en ont su tirer parti, et j'en fais l'expérience. V. M. peut m'en croire; elle m'a toujours soupçonné de socinianisme: comme j'ai toujours abhorré le nom de secte, je crois que chaque honnête homme a sa religion formée suivant les lumières de son esprit, et confirmée suivant ses besoins. Que je meure ou que je vive, je mourrai, je vivrai dans

les sentimens de la plus vive reconnoissance, due à toutes les grâces dont il a plu à V. M. de m'honorer.

J'ai l'honneur d'être etc.

A Berlin, le 24 Avril 1745.

Lettres sans date.

SIRE,

J'AI une grande nouvelle à apprendre à V. M. nouvelle intéressante ; nouvelle qui ne se passe point sur la terre, et que les mortels n'ont point occasionnée; nouvelle qui nous vient de la première main, et qui excite l'attention de tous ceux qui s'intéressent à la nouveauté. C'est une grande comète à queue, qui paroît au ciel depuis trois jours, qui a déjà causé trois ou quatre rhumes à ceux qui ont voulu la voir marcher dans son orgueilleuse route. Les sentimens sont partagés sur les effets qu'elle produit, ou les accidens qu'elle annonce. Les uns la croient de mauvais augure, et pensent qu'elle n'est venue que pour allumer le feu de la guerre dans toute l'Europe: et d'autres au contraire ont la politesse

de la prétendre bienfaisante. La seule chose que je crains, c'est que d'un coup de sa queue elle ne dérange toute l'économie de notre pauvre globe.

Il paroît un mauvais journal en Hollande, sous le titre du *Cyclope errant.* Voici deux passages que j'en ai tirés. Il est bon de remarquer que cet auteur est toujours allégorique.

„ Il y en a un pour le roi de Prusse, dont „ nous avons représenté la vertu héroïque : je „ l'ai tiré d'une figure que j'ai vue au palais „ *Farnese*, qui représente un *Hercule*, avec „ la peau de lion, et appuyé sur sa massue : „ il tient dans une main trois pommes cueil- „ lies dans le jardin des Hespérides, qui re- „ présentent trois sortes de vertus : *la modé-* „ *ration de la colere*, *la tempérance*, *le géné-* „ *reux mépris des délices du monde.*

„ Je viens de recevoir un ordre pour une „ armure destinée aux académiciens qui vou- „ dront suivre *Bellone*, d'autant qu'un des „ premiers de l'académie de Berlin, ayant „ été curieux, et étant venu trop à la légère, „ son cheval n'ayant point la charge ordinaire „ qu'un Bucéphale a coutume de porter, l'a

„ emporté dans l'armée ennemie, ce qui a „ inquiété les gens de lettres, qui se réjouis- „ sent fort de ce qu'il est retrouvé. Je lui ai „ envoyé un télescope, afin qu'il puisse dé- „ couvrir les objets, sans courir les mêmes „ risques. „

Le pauvre Pesne est fort mal, il est au lit depuis quatre jours.

La duchesse de Wurtemberg est si contente des grâces de V. M. qu'elle vous canoniseroit, s'il étoit permis aux femmes de se mêler des intérêts du ciel. Vous seriez, Sire, son saint, comme V. M. l'est de bien d'autres. Nous sommes fort bons amis avec le marquis d'Argens elle a à sa suite un jeune homme nommé Despars, qui a tout l'esprit possible: je n'ai guère vu de personnes s'exprimer dans la conversation d'une façon plus ingénieuse.

Nous avons un nouveau philosophe qui paroît sur l'horison de Berlin: c'est ce jeune Vatel, qui a si bien défendu la philosophie de Leibnitz.

J'ai l'honneur d'être, etc.

SIRE,

ON est impatient de voir l'effet que la dernière victoire aura produit. La gazette de Leyde marquoit que cette nouvelle avoit causé de la consternation dans l'esprit du peuple anglois. On cherche en Hollande à se persuader que cette bataille n'est point décisive. On dit avec tout cela qu'il y a un peu de mésintelligence entre la Hollande et l'Angleterre. On ne comprend point les raisons du cantonnement. Voilà des nouvelles échappées par hasard de la bouche des maîtres politiques, qui souvent sont aussi silencieux que l'étoient autrefois les disciples de Pythagore.

Les réflexions que fait V. M. sur les révolutions qu'un seul homme peut occasionner, sont également justes et ingénieuses. Je parlerai franchement à V. M. Ces révolutions ne m'ont pas surpris. Je n'ai pas eu l'honneur de lui faire ma cour pendant quatre semaines, que j'ai été convaincu que V. M. étoit destinée à faire de grandes choses. Tout le monde étoit alarmé de voir une guerre au commencement

du règne de V. M. parce qu'on ne prévoyoit pas que cette carrière seroit glorieusement parcourue. V. M. a fait voir à l'Europe ses talens dans l'art militaire, et dans la politique. V. M. montrera toujours à son peuple, que si elle sait être le destructeur acharné de ses ennemis, elle sait aussi être le père tendre de ses peuples. V. M. a par cette guerre montré qu'on ne l'attaque point impunément, et qu'elle a des troupes redoutables.

Les bâtimens croissent à vue d'oeil, le poëte a presque fini son premier opéra, les danseurs sont attendus, les pauvres disparoissent des rues, on file beaucoup à la maison de travail. Le nouveau directeur, sensible au souvenir de V. M. ira soigneusement visiter la maison qui lui est confiée, quoiqu'elle soit, pour son malheur, au bout de la *Wilhelms-Strasse*.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRES

DE

LA MARQUISE DU CHASTELET

AU ROI.

MONSEIGNEUR,

Je reçois dans le moment la lettre dont V. A. R. m'a honorée. Je ne puis vous exprimer, Monseigneur, la joie que j'ai de ce que V. A. R. est résolue à donner quelques momens de son loisir à la physique. L'étude de la nature est une occupation digne de votre génie, et je suis persuadée que cette carrière nouvelle vous fournira de nouveaux plaisirs. Pour moi je suis bien sûre qu'il m'en reviendra des instructions. Si je ne craignois pas de vous importuner, je prierois V. A. R. de m'instruire du chemin qu'elle compte suivre dans cette étude; je me flatte bien que la philosophie newtonienne sera celle que vous étudierez; Newton et son commentateur méritent cet honneur également.

Il n'y a pas moyen de soutenir davantage l'embrasement des forêts par le vent, puisque V. A. R. persiste à le croire impossible, et que Mr de Voltaire est contre moi. Je trouve que ce qu'il mande sur cela à V. A. R. vaut mieux que tout mon ouvrage. Je suis plus hardie sur ce qui concerne le fleuve qui gèle l'été en Suisse; car je n'ai assuré sur cela autre chose sinon que Scheuchzerus rapporte que dans l'évêché de Bâle il y a un fleuve qui gèle l'été et coule l'hiver. Il y a des montagnes couvertes de glaces dans le Pérou, entre le 23 et 24e degré de latitude, qui ne fondent jamais, et Mr de Tournefort, dans son voyage du Levant, rapporte qu'à Trébizonde il geloit toutes les nuits du mois de juillet jusqu'au lever du soleil; cependant les régions sont plus méridionales que les nôtres, et le soleil est par conséquent beaucoup plus long-temps sur l'horison, et Mr de Tournefort, qui a examiné la terre des climats, l'a trouvée très-chargée de sels et de nitre. Ce que V. A. R. dit sur les grottes de Besançon est très-vraisemblable; mais ces deux causes, les parties nitreuses que la chaleur du soleil fond et fait couler dans

les grottes, et la terre qui en forme le lit, qui abonde vraisemblablement aussi en nitre et en sels, contribuent à ce phénomène; mais il me semble qu'il ne s'ensuit pas que les fleuves dussent geler en été; car il est rare que dans nos climats la chaleur du soleil soit assez forte pour élever une assez grande quantité de particules nitreuses pour causer la nuit en retombant la congélation des eaux courantes. C'est là une des raisons pour lesquelles ce phénomène est plus commun dans les pays chauds; mais il est nécessaire de plus, pour l'opérer, que la terre abonde en nitre et en sel.

Avant de quitter la physique, oserois-je demander à V. A. R. si Thiriot lui envoya il y a environ trois mois un petit extrait du livre de Mr de Voltaire inséré dans le journal des savans de Septembre 1738. Je n'avois pas osé le présenter moi-même à V. A. R. mais j'avoue que je serois bien curieuse de savoir si elle en a été contente.

Puisque V. A. R. est informée de l'horrible libelle de l'abbé des Fontaines, elle ne sera pas fachée sans doute d'apprendre la suite de cette affaire, à laquelle vos bontés pour Mr

de Voltaire font que V. A. R. s'intéresse. Tous les gens de lettres maltraités dans ce libelle ont signé des requêtes, qui ont été présentées aux magistrats, et il y a lieu d'espérer qu'ils feront une justice que le lieutenant-criminel auroit faite à leur place; ainsi la cause de Mr de Voltaire devient la cause commune, et c'est en effet celle de tous les honnêtes gens.

On m'avoit trompé en me mandant que Thiriot avoit envoyé le libelle à V. A. R. et je voudrois bien que tous ses torts dans cette affaire ne fussent pas plus réels; mais il s'est très-mal conduit, et je ne l'attends au point où les sentimens de reconnoissance qu'il doit à Mr de Voltaire auroient dû toujours le tenir, que quand V. A. R. le lui aura ordonné. Il a eu l'imprudence de me mander qu'il avoit envoyé à V. A. R. une lettre qu'il m'a écrite et dont j'ai été très offensée; je ne sai trop sous quel prétexte il a cru pouvoir m'écrire une lettre ostensible, et comment il a osé envoyer cette lettre à V. A. R. qui devoit lui paroître une énigme, si elle ne connoissoit point la Voltairomanie. Ce qui est bien certain, c'est que Thiriot ne devoit jamais sans ma participation

montrer cette lettre à personne ; or non seulement il l'a presque rendue publique sans ma permission, mais il l'a envoyée à V. A. R. Je ne me soucie point du tout que le public soit informé que Thiriot m'écrit ; et il ne lui convenoit en aucune façon d'oser me compromettre. C'est ainsi qu'il a réparé les torts qu'il avoit avec Mr de Voltaire. Je ne m'attendois pas à être obligée d'écrire un factum sur Thiriot à V. A. R. ; mais l'imprudence de ses démarches m'y a forcée. Il faut encore que vous me permettiez, Monseigneur, de vous envoyer la copie de la lettre que Madame la Présidente de Bernières a écrite à Mr de Voltaire sur cette malheureuse affaire ; elle fera voir à V. A. R. à quel point les hommes peuvent porter la méchanceté et l'ingratitude, et combien Thiriot est coupable de n'en avoir pas usé avec Mr de Voltaire comme a fait Madame de Bernières, qui cependant lui doit bien moins.

Je suis désespérée de penser que je vais ce printemps dans un pays où V. A. R. étoit l'année passée ; cependant je me console par l'idée que ce voyage me rapproche de V. A. R. et des pays qui sont sous la domination du Roi

votre père. Les terres que Mr. du Chastellet va retirer, sont enclavées dans le comté de Loo et ne sont pas loin du pays de Clèves; on dit que c'est un pays charmant et digne de faire la résidence d'un grand Roi; cette idée m'empêchera de vendre ces terres, qui d'ailleurs sont, à ce qu'on m'assure, très-belles. Je vais aussi solliciter des procès à Bruxelles, et je me flatte que V. A. R. voudra bien alors m'accorder quelques recommandations. Tout cela fera un peu de tort à la physique; mais l'envie de me rendre digne du commerce de V. A. R. me fera surement trouver des momens pour l'étude.

Je demande à V. A. R. la permission de mettre une lettre pour Mr de Kaiserling dans son paquet, ne sachant où le prendre. J'espère, Monseigneur, que vous voudrez bien aussi me permettre d'envoyer sous votre couvert deux exemplaires de mon ouvrage sur le feu, dont l'académie vient de faire achever l'impression, l'un pour Mr Jordan et l'autre pour Mr de Kaiserling. Il faut enfin que je demande pour dernière grâce à V. A. R. de me pardonner la longueur de cette lettre en faveur des

sentimens

sentimens de respect et d'admiration qui me l'ont dictée, et avec lesquels je suis, etc.

A Cirey, ce 16 Février 1737.

P. S. Rousseau est retourné faire de mauvaises odes à Bruxelles. Je prie V. A. R. de m'écrire toujours par Mr Plets.

MONSEIGNEUR,

LA lettre dont V. A. R. m'a honorée, a versé du baume sur les blessures que les ennemis de Mr de Voltaire et du genre humain ne cessent de lui faire. Il a suivi le conseil que V. A. R. daigne lui donner; il n'a point fait paroître son mémoire, il s'est plaint à Mr le Chancelier; l'affaire est renvoyée à Mr Héraut, lieutenant général de police, et j'espère que Mr Héraut, qui a déjà condamné l'abbé des Fontaines en 1736 pour un libelle contre plusieurs membres de l'académie françoise, vengera Mr de Voltaire et le public. Tout ce que je désire, c'est que Mr de Voltaire ne soit point obligé à quitter Cirey et ses études, pour aller pour-

suivre sa vengeance à Paris, et je me flatte que le ministère public s'en chargera. L'intérêt que V. A. R. veut bien y prendre, me persuade qu'elle sera bien aise de savoir à quoi en est une affaire qui est venue troubler si cruellement le repos d'un homme que V. A. R. honore de tant de bontés.

A l'égard de Thiriot, il est inexcusable d'avoir osé rendre publique une lettre qu'il lui a plu de m'écrire, que je ne lui demandois pas, et qu'il a montrée non seulement sans ma permission, mais même contre mes ordres. Je ne cache point à V. A. R. combien j'en ai été offensée, et je ne crois pas qu'il s'avise davantage de compromettre ainsi mon nom. Je ne doute point que la lettre que V. A. R. lui a fait écrire ne le fasse rentrer dans son devoir, et j'ose assurer qu'il en avoit besoin. Il est vrai que c'est une ame de boue; mais quand la foiblesse et l'amour propre font faire les mêmes fautes que la méchanceté, ils sont aussi condamnables. Je crois, Monseigneur, que vous faites bien de la grâce à sa vertu, de la comparer à quelque chose; mais j'avoue que sans application votre comparaison du thermomètre

m'a paru charmante; elle est très-juste pour la plupart des hommes; elle a de plus un petit air de physicien qui me plaît infiniment; mais, Monseigneur, j'aurois bien quelques reproches à faire à V. A. R. sur la dernière lettre qu'elle a écrite à Mr de Voltaire : j'avois cru que la physique seroit dans mon département; mais je sens bien que ce Voltaire est ce que les Italiens appellent *cattivo vicino.*

L'expérience de la montre sous le récipient est très-ingénieuse; elle a été faite à Londres par Mr Derham, et V. A. R. peut en voir le détail et le succès dans les Transactions philosophiques, Nro. 294. La privation de l'air ne causa aucune altération au mouvement de cette montre, ce qui est une belle preuve contre l'explication que les Cartésiens donnoient du ressort; car si la matière subtile en étoit la cause, l'air, qui est une matière très-subtile, devroit y contribuer. Il y a d'ailleurs d'autres raisonnemens qui prouvent, premièrement, que cette matière subtile n'existe pas, et secondement que quand elle existeroit, elle ne pourroit causer le ressort. Mais, Monseigneur, on est bien embarrassé pour savoir ce que c'est

que le ressort. Mr Keills l'a expliqué par l'attraction, mais je ne sais si son explication est satisfaisante; car l'attraction n'est pas toujours bonne à toute sauce, et on en a un peu abusé dans ces derniers temps; j'ai bien peur qu'il ne faille recourir à Dieu pour le ressort, et que ce ne soit un attribut donné par lui à la matière, comme l'attraction, la mobilité et tant d'autres que nous connoissons et que nous ne connoissons pas; mais je suis encore bien ignorante sur tout cela. Je vais prendre auprès de moi un élève de Mr Wolf, pour me conduire dans le labyrinthe immense où se perd la nature; je vais quitter pour quelque temps la physique pour la géométrie. Je me suis apperçue que j'avois été un peu trop vîte; il faut revenir sur mes pas; la géométrie est la clef de toutes les portes, et je vais travailler à l'acquérir. Je suis au désespoir du contre-temps qui rend les marches de V. A. R. si contraires aux miennes; mais je me console par le plaisir d'avoir une terre qui touche presqu'aux Etats du Roi votre père, et par l'espérance de vous y assurer quelque jour des sentimens respectueux avec lesquels je suis, etc.

A Cirey, ce 27 Février 1737.

MONSEIGNEUR,

JE viens de recevoir la galanterie charmante de V. A. R. et je m'en sers pour lui en marquer ma reconnoissance. Si vous aviez pu, Monseigneur, m'envoyer votre génie, je pourrois me flatter de répondre aux vers dont vous avez accompagné ce joli présent, d'une façon digne de V. A. R.; mais je suis obligée de ne lui envoyer que de vile prose pour toutes les bontés dont elle m'honore. J'ai su par Thiriot que vous désiriez un ouvrage très-imparfait et très-indigne de vous être présenté, que Mrs de l'académie des sciences ont traité avec trop d'indulgence : je prendrai donc la liberté de l'envoyer à V. A. R.; mais le paquet est si gros, le mémoire si long, qu'il me faut un ordre positif de votre part; je crains bien, quand vous me l'aurez donné, que V. A. R. ne s'en repente, et qu'elle ne perde la bonne opinion dont elle m'honore, et dont je fais assurément plus de cas que des prix de toutes les académies de l'Europe. J'espère que cette lecture engagera V. A. R. à m'éclairer de ses lumières

Je sais, Monseigneur, que votre génie s'étend à tout ; et je me flatte bien pour l'honneur de la physique, qu'elle tient un petit coin dans votre immensité. L'étude de la nature est digne d'occuper un loisir que vous devrez un jour au bonheur des hommes, et que vous pouvez employer à présent à leur instruction.

Mr de Voltaire est actuellement très-tourmenté de cette maladie dont Mr de Kaiserling a fait récit à V. A. R.; son plus grand chagrin, Monseigneur, est de se voir privé par là du plaisir qu'il trouve à vous marquer lui-même son admiration et son attachement. Les lettres dont vous l'honorez augmentent tous les jours l'un et l'autre.

V. A. R. a trouvé deux fautes dans la dernière Épître qu'il vous a envoyée, qui lui avoient échappé dans la chaleur de la composition, et dont je ne m'étois point apperçue en la lisant; il les a corrigées sur le champ, tout malade qu'il est: ainsi, Monseigneur, c'est vous qui nous instruisez même dans ce qui concerne une langue qui vous est étrangère, et qui nous est naturelle. Je me flatte que Mr Jordan et Mr de Kaiserling seront aussi discrets que V. A.

R. et que cette Epître, qui n'a point encore paru en France, ne courra point; c'est encore une obligation que nous aurons à V. A. R. Pour moi, Monseigneur, qui vous admire depuis long-temps dans le silence, la plus grande que je puisse vous avoir, c'est de m'avoir procuré l'occasion de vous marquer moi-même les sentimens que les lettres dont vous honorez Mr de Voltaire m'ont inspirés pour vous, et avec lesquels je suis, etc.

A Cirey, ce 26 Août 1738.

MONSEIGNEUR,

LES louanges dont V. A. R. a daigné honorer l'Essai sur le feu, que j'ai eu l'honneur de lui envoyer, sont un prix bien au dessus de mes espérances; j'ose même espérer, Monseigneur, qu'elles sont une preuve de vos bontés pour moi, et alors elles me flattent bien davantage.

Les critiques que V. A. R. a bien voulu faire sur mon ouvrage dans sa lettre à Mr de Voltaire, me font voir que j'avois grande rai-

son quand j'espérois que la physique entreroit dans votre immensité.

J'aurois assurément eu grand tort si j'avois assuré que l'embrasement des forêts étoit ce qui avoit fait connoître le feu aux hommes ; mais il me semble que l'attrition étant un des plus puissans moyens pour exciter la puissance du feu et peut-être le seul, un vent violent pourroit faire embraser les branches des arbres qu'il agiteroit : il est vrai qu'il faudroit un vent très-violent, mais avec un vent *donné*, cela me paroît très-possible, quoique j'avoue que cela n'est que dans le rang des possibles.

A l'égard des étangs qui gèlent pendant l'été dans la Suisse, j'ai rapporté ce fait d'après Mr de Musschenbroek, qui en fait mention dans ses Commentaires sur les *tentamina florentina*. Il y a en Franche-Comté un exemple de ce phénomène, dans ces grottes fameuses par leurs congélations ; car un ruisseau qui traverse les grottes, coule l'hiver et gèle l'été. Je crois avoir rapporté ce fait au même article de la congélation ; or ce qui arrive sous la terre, peut arriver à la surface par les mêmes causes,

qui sont vraisemblablement les sels et les nitres qui se mêlent à l'eau.

J'ai été charmée, Monseigneur, d'apprendre que V. A. R. se faisoit une bibliothèque de physique; je me flatte que vous me ferez part de vos lumières. Je m'estimerai bien heureuse si mon goût pour cette science me procure quelquefois des occasions d'assurer V. A. R. de mon respectueux attachement. Je ne veux pas laisser échapper celle de la nouvelle année; j'espère que vous me permettrez, Monseigneur, de vous admirer toutes celles de ma vie, et de vous exprimer quelquefois les sentimens pleins de respect avec lesquels je suis etc

A Cirey, ce 29 Décembre 1738.

P. S. Je crois que V. A. R. a bien ri de la fatuité de Thiriot, qui s'est laissé persuader que le changement que Mr de Voltaire a fait à sa première Epître le regardoit, et qui a eu la simplicité de l'écrire à V. A. R.; mais je me flatte que V. A. R. ne l'a pas cru; je la supplie cependant que cette plaisanterie reste entre elle et moi; et si elle veut m'y répondre, je la

prie que ce soit par une lettre particulière, par la voie de Mr de Plets ou par quelqu'autre qui ne soit pas la voie ordinaire de Thiriot. Si vous me le permettez, je vous en dirai quelque jour davantage sur cet article. Mr de Kaiserling a dû dire à V. A. R. de quelle façon je lui en ai parlé; je me flatte que vous me pardonnerez cette liberté; je compte donner à V. A. R. une marque de mon respect et de mon attachement en lui faisant cette petite confidence, et je la supplie de n'en rien témoigner à Mr de Voltaire, ni à Thiriot, jusqu'à ce que je lui en aie dit davantage.

MONSEIGNEUR,

QUAND j'eus l'honneur de parler à V. A. R. dans ma dernière lettre, du Sr Thiriot, et que je lui demandai la permission de lui en dire davantage, je ne croyois pas être obligée d'anticiper cette permission, et j'étois bien loin de croire que j'eusse à l'instruire aujourd'hui

de choses bien plus importantes que celles dont je lui parlois dans cette lettre.

Les bontés singulières dont V. A. R. honore Mr de Voltaire, et l'amitié, (le plus sacré de tous les noeuds) qui m'unit à lui, ne me permettent pas de différer à vous instruire de plusieurs faits dont V. A. R. sait peut-être déjà une partie.

Je sais par le Sr Thiriot lui-même, et je ne l'ai pas appris sans étonnement, qu'il envoie à V. A. R. toutes les brochures que les insectes du Parnasse et de la littérature font contre Mr de Voltaire; il m'assura que V. A. R. le lui ordonnoit: *Je ne sais*, lui dis-je, *si Mr le Prince royal vous l'ordonne; mais ce que je sais bien, c'est que si vous lui aviez appris les obligations que vous avez à Mr de Voltaire, qu'il ignore, et qu'en envoyant à S. A. R. toutes ces indignités, vous y eussiez mis le correctif que la reconnoissance exige de vous, le Prince, loin de vous en savoir mauvais gré, eût conçu pour votre caractère une estime que votre conduite présente est bien loin de mériter.*

Malgré cette remontrance, il a continué à envoyer à V. A. R. tous les libelles qu'il peut

ramasser contre Mr de Voltaire; mais comme j'ai vu par les lettres de V. A. R. à Mr de Voltaire, que toutes ces infamies, détestées du public, proscrites par les magistrats, et souvent ignorées à Paris, loin de diminuer les bontés de V. A. R. pour Mr de Voltaire, les augmentoient encore, j'ai laissé faire le Sr Thiriot, d'autant plus que Mr de Voltaire n'en a jamais laissé échapper la moindre plainte.

On me mande que Thiriot a envoyé en dernier lieu à V. A. R. un nouveau libelle de l'abbé des Fontaines, intitulé la *Voltairomanie;* comme il y est question du Sr Thiriot, je crois qu'il est bon de faire connoître à V. A. R. quel est l'homme au nom duquel on ose donner dans ce libelle un démenti à Mr de Voltaire et qui ose l'envoyer à V. A. R.

Quand le Sr Thiriot ne devroit à Mr de Voltaire que ce que les devoirs les plus simples de la société exigent, la façon dont on parle de lui par rapport à Mr de Voltaire dans cet infame libelle, devroit le révolter, et il ne devroit pas laisser subsister un moment le doute qu'il eût démenti ses lettres et ses dis-

cours pour un scélérat généralement méprisé, tel que l'abbé des Fontaines.

Mais que V. A. R. pensera-t-elle, quand elle saura que le même Thiriot, qui veut aujourd'hui affecter la neutralité entre Mr de Voltaire et son ennemi, n'est connu dans le monde que par les bienfaits de Mr de Voltaire; qu'il n'est jamais entré dans une bonne maison que comme son porte-feuille, comme un homme qui le répétoit quelquefois; que Mr de Voltaire, dont la générosité est bien au dessus de ses talens, l'a nourri et logé pendant plus de dix ans; qu'il lui a fait présent des lettres philosophiques, qui ont valu à Thiriot de son aveu même plus de deux cents guinées, et qui ont pensé perdre Mr de Voltaire; et qu'il lui a enfin pardonné des infidélités, ce qui est plus que des bienfaits: que penserez-vous, Monseigneur, d'un homme qui, ayant de telles obligations à Mr de Voltaire, loin de prendre aujourd'hui la défense de son bienfaiteur et de celui qui vouloit bien le traiter comme son ami, affecte de ne plus se souvenir des choses qu'il a écrites plusieurs fois, et dont Mr de Voltaire a les lettres, et qu'il a répétées encore devant moi ici

cet automne, et craint de se compromettre; comme si un Thiriot pouvoit jamais être compromis, et comme s'il y avoit une façon plus ignominieuse de l'être, que d'être accusé de manquer à tant de devoirs et à tant de liens, et de les trahir tous pour un des Fontaines!

Je me flatte que V. A. R. pardonnera la façon vive dont je lui écris, en faveur du sentiment qui allume ma juste indignation. Mr de Voltaire respecte ses bienfaits et son amitié, et je suis bien sûre qu'il n'eût jamais instruit V. A. R. des faits que cette lettre contient; mais plus il est incapable de faire connoître Thiriot à V. A. R., plus je crois remplir un devoir indispensable de l'amitié que j'ai pour lui, et du respect que j'ai pour V. A. R., en l'instruisant de l'ingratitude du Sr Thiriot.

Je ne sais s'il est possible de le corriger; mais ce dont je suis sûre, c'est que le désir de plaire à V. A. R. et de mériter les bontés d'un Prince aussi vertueux, peut seul l'engager à l'être.

Vous savez, Monseigneur, que les personnes publiques dépendent des circonstances; ainsi, quelque singulier qu'il soit que la con-

duite de Thiriot puisse porter quelque coup, cependant il seroit désirable pour Mr de Voltaire qu'il rendît publiquement dans cette occasion ce qu'il doit à la vérité et à la reconnoissance, et je suis persuadée qu'un mot de V. A. R. suffira pour le faire rentrer dans son devoir.

Je supplie encore V. A. R. d'être persuadée que jamais Thiriot ne seroit venu à Cirey, si le titre d'un de vos serviteurs ne lui en eût ouvert l'entrée. Mr de Voltaire, qui l'a comblé de tant de bienfaits, et qui respecte encore une connoissance de vingt années, le connoît cependant trop bien pour lui avoir jamais montré une seule ligne des lettres dont V. A. R. l'honore, ni de celles qu'il a l'honneur de vous écrire.

Quelque méprisable que soit l'auteur de l'infame libelle dont j'ai parlé à V. A. R. dans cette lettre, il est, je crois, du devoir d'un honnête homme de repousser publiquement des calomnies publiques. Mr du Chastellet, moi, tous les parens et tous les amis de Mr de Voltaire lui ont donc conseillé de publier le mémoire que j'envoie à V. A. R.; il n'est pas encore imprimé, mais le respect de Mr de Voltaire pour V. A. R. lui fait croire qu'il ne peut

trop tôt lui envoyer la justification d'un homme qu'elle honore de tant de bontés.

Je supplie V. A. R. de ne point faire passer par Mr Thiriot la réponse dont elle m'honorera ; elle peut l'adresser en droiture à *Vally en Champagne*. Nous avons eu l'honneur, Mr de Voltaire et moi, d'écrire à V. A. R. par Mr Plets.

Malgré la longueur de cette lettre, je ne puis la finir sans marquer à V. A. R. combien je suis flattée de penser que les affaires de ma maison qui m'appellent ce printemps en Flandre, me reprocheront des États du Roi votre père, et pourront peut-être me procurer le bonheur d'assurer moi-même V. A. R. des sentimens de respect et d'admiration avec lesquels je suis, etc.

A Cirey, ce 12 Janvier 1739.

MONSEIGNEUR,

J'AI tant de remercimens à faire à V. A. R. et tant de pardons à lui demander, que je suis embarrassée entre ma reconnoissance et ma confusion. V. A. R. a su la vie errante que j'ai menée

menée depuis trois mois, et c'est encore sur le point de partir que j'ai l'honneur de vous écrire ; je vais passer une quinzaine de jours à Paris, et je voudrois bien pendant que j'y serai recevoir quelques ordres de V. A. R. et couper l'herbe sous le pied à Thiriot. Mon séjour en Flandre a été rempli par vos bienfaits. Vous avez su sans doute, Monseigneur, que celui qui en étoit chargé nous trouva à Enghien répétant une comédie ; nous descendîmes promptement du théâtre, pour aller jouer une partie de cadrille avec ces boîtes charmantes et pleines de grâces et de galanterie que V. A. R. m'a fait l'honneur de m'envoyer. Quelques jours après, le duc d'Aremberg vint célébrer ici la santé de V. A. R. avec ce bon vin de Hongrie, qui est véritablement du nectar. Nous avons encore pris cette liberté avec Mr Shilling; car V. A. R. doit bien me rendre la justice de croire que dès que je sais un Prussien dans Bruxelles, mon plus grand soin est de saisir cette occasion de parler de vous, et de m'informer d'un prince qui m'honore de tant de bontés, et que j'admire par tant titres.

Je n'ose demander à V. A. R. des nouvelles de ses progrès en physique; car je vois par les lettres dont elle honore Mr de Voltaire que Machiavel et la poésie ont la préférence; j'espère pourtant que quelque jour vous donnerez quelques momens à une science si digne de vous occuper, et je vous avoue, Monseigneur, que mes désirs là-dessus sont un peu intéressés; car je me flatte que mon commerce en seroit plus agréable à V. A. R.

Je ne puis vous exprimer la tristesse que j'ai sentie dans mon voyage au pays de Liège, quand j'ai pensé que l'année passée V. A. R. étoit presque dans ces cantons; mais, Monseigneur, n'y reviendrez-vous jamais? Je prévois que je jouerai long-temps ici le rôle de la comtesse de Pimbèche, et je m'en console dans l'espérance que mes procès me feront gagner le temps où le roi votre père viendra voir ses États méridionaux; car je compte revenir de Paris ici pour mon hiver, *et plus.*

V. A. R. a su sans doute que l'abbé des Fontaines a été obligé de désavouer la Voltairomanie entre les mains de Mr Héraut lieutenant

de police, et que son désaveu a été mis dans les gazettes. L'intérêt que V. A. R. a daigné prendre à cette malheureuse affaire, et la façon pleine de bonté dont elle a bien voulu m'en parler, m'ont fait croire que ce detail lui seroit agréable.

Nous reverrons Thiriot à Paris, et je me sens fort portée à user envers lui de cette indulgence dont la foiblesse de son caractère me paroît très-digne et à laquelle V. A. R. m'a exhortée: c'est à vous, Monseigneur, à donner l'exemple de toutes les vertus; ceux qui les admirent de près sont plus heureux, mais personne ne peut être avec plus de respect et d'attachement que moi, etc.

A Bruxelles, ce 1 Août 1739.

MONSEIGNEUR,

JE ne veux pas être la dernière à marquer à V. A. R. combien la préface de la Henriade m'a paru digne du plus singulier éditeur qu'il y ait jamais eu. L'honneur que V. A. R. fait à Mr

de Voltaire est bien au-dessus du triomphe que l'on avoit décerné au Tasse; son attachement pour V. A. R. en est digne, et sa reconnoissance est proportionnée au bienfait.

Je ne suis pas assez ennemie du genre humain pour tirer V. A. R. du bel ouvrage qu'elle a entrepris d'en réfuter le corrupteur, pour lui faire apprendre quelques vérités de physique. Je vois, monseigneur, que vous encouragerez cette science; mais que vous avez un emploi plus précieux à faire de votre temps que de vous y appliquer; et pourvu que V. A. R. me conserve les mêmes bontés, je plaindrai la physique, mais je ne pourrai m'en plaindre. Je prends la liberté de lui envoyer la traduction italienne du premier chant de la Henriade; je vais un peu sur les droits de Mr de Voltaire; mais il a tant de ces sortes de présens à faire à V. A. R. que j'espère qu'il ne m'enviera pas cette petite occasion de lui faire ma cour. Je fais peu de vers, mais je les aime passionnément, et je crois que vous serez content de la fidélité et de la précision de la traduction que j'ai l'honneur de vous envoyer; l'auteur assure qu'il donnera le reste tout de suite.

Je suis arrivée à Paris dans un temps où tout étoit en feu et en joie, et j'ai retrouvé cette ville et ses habitans aussi aimables et aussi frivoles que je les avois laissés. Pour la cour, il s'y est fait de grandes révolutions et il me semble qu'elle est à présent ce qu'elle doit être. Je quitte tout cela, non sans quelque regret, pour des procès; j'espère que V. A. R. adoucira mon séjour de Bruxelles par les marques de son souvenir; elle n'en peut honorer personne qui en sente mieux le prix et qui soit avec plus de dévouement que moi, etc.

A Paris, à l'hôtel de Richelieu, ce 13 Octobre 1739.

MONSEIGNEUR,

IL n'est pas possible, après avoir lu la refutation de Machiavel, de n'en pas remercier V. A. R. C'est bien de cet ouvrage que l'on peut dire ce que l'on disoit du Télémaque, *que le bonheur du genre humain en naîtroit, s'il pouvoit naître d'un livre;* j'espère, Monseigneur, que vous nous enverrez la suite de ce bel ouvrage.

Mr Algarotti m'a mandé avec quelle surprise il avoit vu V. A. R. la mienne est qu'il ait pu vous quitter.

Mon respect et mon attachement pour V. A. R. ne tiennent à aucune coutume, mais toutes celles qui me procurent une occasion de l'en assurer me sont précieuses; ainsi je profite de la nouvelle année pour vous réitérer, Monseigneur, les assurances de tous les sentimens avec lesquels je serai toute ma vie etc.

A Bruxelles, le 29 Décembre 1739.

MONSEIGNEUR,

JE lis actuellement la suite du bel ouvrage de V. A. R. mais j'ai trop d'impatience de lui dire combien j'en suis enchantée pour attendre que j'en aie fini la lecture; il faut, Monseigneur, pour le bonheur du monde, que V. A. R. donne cet ouvrage au public; votre nom n'y sera pas, mais votre cachet, je veux dire cet amour du bien public et de l'humanité y sera, et il n'y a aucun de ceux qui ont le bonheur de connoître V. A. R. qui ne l'y doive

reconnoître ; en lisant l'Anti-Machiavel on croiroit que V. A. R. ne s'est occupée toute sa vie que des méditations de la politique; mais moi qui sais que ses talens s'étendent à tout, j'oserois lui parler de la métaphysique de Wolf et de Leibnitz, dont je me suis imaginée de faire une petite exquisse en françois, si la lecture des ouvrages de V. A. R. me laissoit assez de témérité pour lui envoyer les miens. Ces idées sont toutes nouvelles pour les têtes françoises, et peut-être qu'habillées à notre mode, elles pourroient réussir; mais il faudroit l'éloquence et la profondeur de V. A. R. pour remplir cette carrière. Cependant si vous l'ordonnez, et si vos occupations vous en laissent le temps, j'aurai l'honneur d'en envoyer quelques chapitres à V. A. R. il me semble que les habitans de Cirey, en quelque lieu qu'ils soient, vous doivent les prémices de leurs travaux, et si V. A. R. daignoit corriger l'ouvrage, je serois bien sûre du succès. Je suis, etc.

A Bruxelles, le 4 Mars 1740.

MONSEIGNEUR,

J'ENVOIE enfin à V. A. R. mon Essai de métaphysique ; je souhaite et je crains presqu'également qu'elle ait le temps de le lire. Vous serez peut-être aussi étonné de le trouver imprimé, que j'en suis honteuse ; les circonstances qui l'ont rendu public seroient trop longues à expliquer à V. A. R. J'attends pour savoir si je dois m'en repentir, ou m'en applaudir, ce que V. A. R. en pensera. Je me souviens qu'elle a fait traduire sous ses yeux la métaphysique de Wolf, et qu'elle en a même corrigé quelques endroits de sa main ; ainsi j'imagine que ces matières ne lui déplaisent point, puisqu'elle a daigné employer quelque partie de son temps à les lire.

V. A. R. verra par la préface que ce livre n'étoit destiné que pour l'éducation d'un fils unique que j'ai, et que j'aime avec une tendresse extrême ; j'ai cru que je ne pouvois lui en donner une plus grande preuve qu'en tâchant de le rendre un peu moins ignorant que ne l'est ordinairement notre jeunesse ; et

voulant lui apprendre les élémens de la physique, j'ai été obligée d'en composer une, n'y ayant point en françois de physique complète, ni qui soit à la portée de son âge; mais comme je suis persuadée que la physique ne peut se passer de la métaphysique, sur laquelle elle est fondée, j'ai voulu lui donner une idée de la métaphysique de Mr de Leibnitz, que j'avoue être la seule qui m'ait satisfaite, quoiqu'il me reste encore bien des doutes.

L'ouvrage aura plusieurs tomes, dont il n'y en a encore que le premier qui soit commencé à imprimer. Je crois qu'il paroîtra vers la Pentecôte, et je prendrai la liberté d'en présenter un exemplaire à V.A.R. si elle est contente de ce que j'ai l'honneur de lui envoyer aujourd'hui.

Je m'apperçois que ma lettre est déjà très-longue et que je n'ai point encore parlé à V. A. R. de ma reconnoissance de la boîte charmante qu'elle m'a fait la grâce de m'envoyer. Je n'ai jamais rien vu de plus joli et de plus agréablement monté; mais V. A. R. me permettra de lui dire qu'il lui manque son plus bel ornement, et que quelque bien qu'elle m'ait traité, je suis très-jalouse du présent dont

elle a honoré Mr de Voltaire. Je crois qu'il a déjà envoyé à V. A. R. sa métaphysique de Newton, et vous serez-peut-être étonné que nous soyons d'avis si différent ; mais je ne sais si V. A. R. a lu un rabâcheur françois qu'on appelle Montagne, qui en parlant de deux hommes qu'une véritable amitié unissoit, dit : *ils avoient tout commun, hors le secret des autres, et leurs opinions.* Il me semble même que notre amitié en est plus respectable et plus sûre, puisque même la diversité d'opinion ne l'a pu altérer ; la liberté de philosopher est aussi nécessaire que la liberté de conscience. V. A. R. nous jugera, et l'envie de mériter son suffrage nous fera faire de nouveaux efforts. V. A. R. me permettra de la faire souvenir du Machiavel ; je m'intéresse à la publication d'un ouvrage qui doit être si utile au genre humain, avec le même zèle que j'ai l'honneur d'être etc.

A Versailles, ce 25 Avril 1740.

SIRE,

PERMETTEZ-MOI de venir joindre ma joie à celle de vos États, et de l'Europe entière. Je

me préparois à répondre à la lettre philosophique dont le prince royal avoit bien voulu m'honorer; mais je ne puis parler aujourd'hui à V. M. que des voeux que je fais pour elle, et du respect avec lequel je suis, etc.

A Bruxelles, ce 11 juin 1740.

SIRE,

J'ESPERE que Mr de Camas aura rendu compte à V. M. du plaisir que j'ai eu de le voir, et de m'entretenir avec lui de tout ce qu'elle a déjà fait pour le bonheur de son peuple, et pour sa gloire. V. M. peut aisément s'imaginer combien il a eu de questions à essuyer; je puis vous assurer que j'ai trouvé le jour que j'ai passé avec lui bien court, et que je ne lui ai pas dit la moitié de ce que j'avois à lui dire, quoique nous ayons toujours parlé de V. M. Je vois par le choix qu'elle a fait de Mr de Camas, et de ses compagnons, qu'elle se connoît aussi bien en hommes qu'en philosophie. Je n'ai guères connu d'homme plus aimable, et qui inspire plus la confiance; aussi n'ai-je pu m'empêcher

de lui laisser voir le désir extrême que j'ai d'admirer de près V. M. Nous en avons examiné ensemble les moyens, et j'espère qu'il en aura écrit à V. M. Il y en avoit un, qui n'est plus à présent en mon pouvoir; je m'en console dans l'espérance que le voyage de V. M. à Clèves me mettra à portée de lui faire ma cour, et de ne devoir cette satisfaction qu'à mon attachement pour V. M. et au désir extrême que j'ai de l'en assurer moi-même. Je rougissois d'en avoir l'obligation à d'autres, et il me suffit que V. M. daigne le désirer pour que je fasse l'impossible pour y parvenir.

V. M. doit bien croire que puisque le commencement des institutions de physique ne lui a pas déplu, je vais presser la fin de l'impression; et j'espère les présenter à V. M. si j'ai le bonheur de la voir cet automne. Mais, Sire, il faut que je vous dise que le coeur me saigne de voir le genre humain privé de la réfutation de Machiavel, et je ne puis trop rendre de grâces à V. M. de la bonté qu'elle a de m'excepter de la loi générale, et de m'en promettre un exemplaire; c'est le don le plus précieux que V. M. puisse me faire. Je ne crois pas

que l'édition s'en achève en Hollande ; mais j'imagine que V. M. en fera tirer quelques exemplaires à Berlin, et qu'elle n'oubliera pas alors la personne du monde qui fait le plus de cas de cet incomparable ouvrage ; je ne connois rien de mieux écrit ; et les pensées en sont si belles et si justes, qu'elles pourroient même se passer des charmes de l'éloquence. J'espère que V. M. sera servie comme elle le désire, et que ce livre ne paroîtra point. Mr de Voltaire ira même en Hollande, si sa présence y est nécessaire, comme je le crains infiniment ; car les libraires de ce pays-là sont sujets à caution, et je puis assurer V. M. qu'il ne lui fera jamais de sacrifice plus sensible que celui de ce voyage ; j'espère cependant encore qu'il pourra s'en dispenser.

V. M. a sans doute bien des admirateurs qu'elle ne connoît point ; mais je ne puis cependant finir cette lettre sans lui parler d'un des plus zélés, qui m'appartient de fort près, et que Mr de Camas a vu ici ; c'est Mr du Chastellet, fils du colonel des gardes du grand Duc ; il a passé exprès à Bareith en vēnant de Vienne ici pour avoir le plaisir de parler de V. M. et

de connoître la princesse sa soeur; il en est parti comblé des bontés que l'on a eues pour lui dans cette cour, et le coeur tout plein de *Féderic*. Madame la Margrave lui a donné un air de la composition de V. M. nous l'avons fait exécuter, et je travaille à l'apprendre, car la musique de V. M. est bien savante pour un gosier françois, et je ne désirerois de perfectionner le mien que pour chanter ses ouvrages, et ses louanges. V. M. est à présent occupée à recevoir les hommages de ses sujets de Prusse; mais j'espère qu'elle est bien persuadée qu'on ne lui en rendra jamais de plus sincères et de plus respectueux que celle qui a l'honneur d'être, etc.

A Bruxelles, ce 14 juillet 1740.

SIRE,

SI le bonheur de voir V. M. et de connoître celui que j'admire depuis si long-temps n'étoit pas la chose du monde que je désire le plus, ce seroit celle que je craindrois davantage. Ces deux sentimens se combattent en moi; mais je sens que le désir est le plus fort, et que quelque

chose qu'il puisse en coûter à mon amour propre, j'attends l'honneur que V. M. me fait espérér avec un empressement égal à ma reconnoissance. J'ai recours à votre aimable Césarion, et je le supplie, lui qui me connoît, de bien dire à V. M. que je ne suis point telle que sa bonté pour moi me représente à son imagination, et que je ne mérite tout ce qu'elle daigne me dire de flatteur que par mon attachement et mon admiration pour V. M.

Croirez-vous, Sire, qu'à la veille de recevoir la grâce dont V. M. veut m'honorer, j'ose lui en demander encore un autre? Mr de Valory a mandé à Mr de Voltaire, et les gazettes le disent presque, que V. M. honorera la France de sa présence; je ne cherche point à pénétrer si le ministre et le gazetier ont raison; mais j'ose représenter à V. M. que Cirey est sur son chemin, et que je ne me consolerois jamais, si je n'avois pas l'honneur d'y recevoir celui à qui nous y avons si souvent adressé nos hommages. J'ai prié Mr de Kaiserling d'être mon intercesseur auprès de V. M. pour m'en obtenir cette grâce: les grandes ames s'attachent par leurs bienfaits, c'est là mon

titre pour obtenir de V. M. la grâce que j'en espère.

V. M. ne fait point sans doute de grâce à demi; ainsi j'ose espérer qu'elle ne mettra point de bornes à celle qu'elle m'accorde, et qu'elle me mettra à portée de profiter de tous les momens qu'elle daigne m'accorder; j'implore encore ici l'intercession de Césarion, avec lequel j'entre dans des détails que je n'ose faire à V. M.

Je travaille à me rendre digne de ce que V. M. veut bien me dire sur l'ouvrage dont j'ai pris la liberté de lui envoyer le commencement. Il est fini depuis long-temps, et j'espère le présenter à V. M. J'ai le dessein de donner en françois une philosophie entière dans le goût de celle de Mr Wolf, mais avec une sauce françoise. Je tâcherai de faire la sauce courte; il me semble qu'un tel ouvrage nous manque; ceux de Mr Wolf rebuteroient la légèreté françoise par leur forme seule; mais je suis persuadée que mes compatriotes goûteront cette façon précise et sévère de raisonner, quand on aura soin de ne les point effrayer par les mots de lemmes, de théorèmes, et démonstration,

tion, qui nous semblent hors de leur sphère quand on les emploie hors de la géométrie. Il est cependant certain que la marche de l'esprit est la même pour toutes les vérités; il est plus difficile de la démêler et de la suivre dans celles qui ne sont point soumises au calcul; mais cette difficulté doit encourager les personnes qui pensent, et qui doivent toutes sentir qu'une vérité n'est jamais trop achetée. Je crains de prouver le contraire à V. M. par cette énorme lettre, et que quelque vrai que soit mon respect et mon attachement pour elle, V. M. n'ait pas la patience d'aller jusqu'aux assurances que prend la liberté de lui en réitérer, etc.

A Bruxelles, ce 11 Août 1740.

SIRE,

J'AI partagé bien sensiblement le plaisir que Mr de Voltaire a eu d'admirer de près le Marc-Aurèle moderne; les lettres qu'il m'écrit ne sont pleines que des louanges de V. M. et du bonheur qu'il y a à passer ses jours auprès d'elle.

J'ai pris le temps qu'il est occupé à exécuter en Hollande les ordres de V. M. pour venir faire un tour à la cour de France, où quelques affaires m'appeloient, et où j'ai voulu juger par moi-même de l'état de celles de Mr de Voltaire ; il a eu l'honneur d'en parler à V. M. il n'y a rien de positif contre lui ; mais une infinité de petites aigreurs accumulées peuvent faire le même effet que des torts réels. Il ne tiendroit qu'à V. M. de dissiper tous les nuages, et il suffiroit que Mr de Camas ne cachât point les bontés dont V. M. l'honore, et l'intérêt qu'elle daigne prendre à lui ; je suis bien certaine que cela suffiroit pour procurer à Mr de Voltaire un repos dont il est juste qu'il jouisse et dont sa santé a besoin. Je ne doute pas que V. M. ne lui donne cette nouvelle marque de ses bontés, et qu'elle ne fasse aujourd'hui par Mr de Camas ce qu'elle daigna faire par Mr de la Chétardie dans un temps où nous n'osions pas même en prier V. M. Louis XII disoit qu'un Roi de France ne devoit point venger les injures d'un Duc d'Orléans ; mais je suis persuadée que V. M. faite pour surpasser en

tout les meilleurs Rois, pense qu'un Roi de Prusse doit protéger ceux que le Prince royal honoroit de son amitié. Je suis bien affligée de me trouver à une autre cour qu'à celle de V. M. j'espère toujours que je pourrai satisfaire quelque jour le désir extrême que j'ai de l'admirer moi-même, et de l'assurer de vive voix du respect et de l'attachement avec lesquels je suis, etc.

A Fontainebleau, ce 10 Octob. 1740.

SIRE,

MON devoir et mon attachement pour V. M. m'ordonnent également de l'assurer de mon respect au commencement de la nouvelle année. C'est avec ces sentimens que je serai toute ma vie, etc.

A Bruxelles, le 24 Décembre 1740.

SIRE,

IL m'est impossible de contenir ma joie, et de ne la pas marquer à V. M. les bontés dont elle

m'honore m'autorisent à prendre cette liberté, et à joindre ma voix au concert de louanges qui retentit ici au nom de V. M. Nous lui devons les avantages de la guerre, et je me flatte que nous lui devrons encore ceux de la paix ; pour moi qui ai le bonheur d'avoir la premiere connu et admiré V. M. je serai toute ma vie celle qui prendrai le plus de part à sa gloire, et qui serai avec le plus profond respect, etc.

A Versailles, ce 2 Juin 1742.

SIRE,

LES bontés dont V.M. m'honore m'autorisent à prendre la liberté de lui faire part du mariage de ma fille avec Mr le Duc de Mr de Montenero Caraffa. V. M. sait bien que si mes voeux avoient été exaucés, ç'auroit été à sa cour que elle auroit passé sa vie, et c'eût été un bonheur dont j'aurois été bien jalouse ; je ne perds cependant point l'espérance d'admirer quelque jour de près celui auquel j'ai voué depuis longtemps l'attachement le plus respectueux et le plus inviolable. C'est avec ces sentimens et le

plus profond respect que je serai toute ma vie, etc.

A Paris, ce 7 Mai $\frac{1}{8}$ 1743.

SIRE,

LES occasions d'assurer V. M. de mon respect et de mon attachement me sont trop précieuses pour ne pas profiter de celle que m'offre le commencement de l'année. Je ne sais ce qu'on peut y souhaiter à V. M. il me semble qu'on ne peut désirer pour Achille que les années de Nestor. Pour moi, Sire, je désire que V. M. continue de m'honorer de ses bontés, et qu'elle soit bien persuadée du respect avec lequel je suis, etc.

A Paris, ce 2 Janvier 1744.

SIRE,

JE prends la liberté d'envoyer à V. M. une nouvelle édition de quelques pièces qu'elle a daigné recevoir avec bonté, lorsqu'elles parurent pour la première fois; les occasions de faire ma cour à V. M. me sont trop précieuses

pour en négliger aucune. J'espère qu'elle recevra avec sa bonté ordinaire ce nouvel hommage que je rends plus encore au philosophe qu'au roi.

Si j'osois, je supplierois V. M. de me permettre de lui témoigner la joie que je ressens de voir S. A. R. la princesse Ulrique remplacer par ses talens la Reine Christine ; elle étoit seule digne de remplir le trône de cette illustre Reine. Je suis avec l'attachement le plus inviolable et le plus profond respect, etc.

A Cirey, ce 30 Mai 1744.

SIRE,

JE ne sais ce qui m'afflige le plus, ou de savoir V. M. malade, ou de perdre l'espérance de lui faire ma cour ; j'espère qu'elle me saura quelque gré du sacrifice que je lui fais, et que la présence de celui qui vous rendra cette lettre, (et que j'espère que V. M. ne gardera pas long-temps,) lui prouvera mieux que tout ce que je pourrois lui dire le respect et l'attachement avec lesquels je suis,

A Bruxelles, ce 8 Sept. 1744.

LETTRE

DE

LA MARQUISE D'ARGENS

AU ROI.

SIRE,

DEPUIS deux mois que j'ai perdu mon mari, on ne cesse de me recommander d'écrire partout qu'il est mort comme un saint, lorsque la vérité veut que je dise simplement qu'il est mort comme un sage. On a abusé de ma douleur pour offusquer ma raison, Sire; elle l'étoit au point qu'il a fallu que je me fasse violence pour obéir aux ordres de V. M. qui me demandoit compte de la vérité. Je le lui ai rendu fidellement; mais je crains d'avoir affoibli le tableau par le mélange de couleurs étrangères; j'ai perdu le flambeau qui m'éclairoit si bien! C'est à la lumière de vos précieuses lettres, Sire, que j'ai recouvré cette fermeté qui

jusque-là m'avoit abandonnée. Permettez, Sire, que je répare le tort que des expressions trop ménagées ont pu faire à la mémoire de mon mari. Je ne puis dire de lui, Sire, avec l'éclat que demande la vérité, ce que V. M. dit du général de Goltz : Caton n'est pas mort avec plus de fermeté ; parlant comme Lucrèce, sa seule inquiétude étoit l'arrivée de son frère, qu'il attendoit pour prendre ses derniers arrangemens avec lui ; il a méprisé les vaines terreurs de l'autre vie ; enfin il est mort en grand philosophe. J'ai eu l'honneur d'écrire à V. M. qu'il s'entretenoit pendant sa maladie des ouvrages des plus illustres philosophes. L'abbé, comme homme d'église, vouloit souvent disputer sur ses principes ; mais la politesse l'empêchoit de disputer trop obstinément contre un homme fort affoibli, et l'abbé cédoit par cette raison aux discours qui lui paroissoient peu orthodoxes. J'ai écrit à V. M. que la crainte de l'effet que feroit à mon mari l'avertissement qu'on vouloit lui donner de penser à lui, étoit un des motifs que j'alléguai pour empêcher l'abbé d'approcher de son lit ; mon mari n'ignoroit pas que sa fin s'approchoit, il me le disoit

tous les jours ; mais je me servis de tous les moyens pour éviter à mon mari l'ennui qu'un pareil entretien pouvoit lui causer. Quand je l'ai quitté, Sire, il étoit hors d'état de voir, de parler et d'entendre ; V. M. ne doit pas s'étonner que l'abbé, qui a assisté à son dernier soupir, se trouva là à la minute ; c'est un ami de ses frères, qui logeoit chez la baronne à son passage à Toulon, où il est encore resté quelques semaines après nous ; il épioit ce triste moment. Quel pays, Sire ! On me dit, au dernier remède qu'on donna à mon cher marquis, qu'il falloit abaisser les vapeurs de l'esprit, *& sauver l'ame, fût-ce aux dépens du corps.* Quel système barbare ! Un espoir plus humain m'y avoit seul déterminée, et j'attendois de ce remède son retour à la vie. Je vous demande humblement pardon, Sire, si j'ai importuné de nouveau V. M. ; des scrupules ridicules m'ont fait ménager la vérité dans ma première lettre ; des scrupules légitimes m'ont dicté cette seconde, où j'ai cru devoir mieux vous obéir, Sire, et rendre à mon mari toute la justice qui lui est due. Comment ne seroit-on pas ébranlé dans un pays où l'on me dit que le plus grand service que je puisse

rendre aujourd'hui à mon mari est de brûler tout ce qui me reste de ses ouvrages, de mettre au feu quelques tableaux qu'il avoit apportés ici avec lui, comme si plus on brûle de choses dans ce monde-ci, moins on est brûlé dans l'autre ? La lecture de vos divines lettres, Sire, m'a rendue à la raison, à mon exact devoir envers V. M. et envers mon mari; ma douleur m'avoit ôté ce que l'approche de la mort n'a pu lui ravir. Les deux derniers bons mots qu'il dit dans le dérangement même de l'imagination, montrentcombien ses sentimens étoient solides; il avoit formé le plan d'un ouvrage qui n'étoit pas au dessous de ce qu'il avoit écrit de plus fort; il s'en occupa, du moins en esprit, pendant tout le cours de sa maladie; le sort a trahi ses projets. Il est trop heureux, si après sa mort l'exacte vérité prouve à V. M. qu'il n'étoit pas indigne des bontés dont V. M. l'a honoré.

Je suis avec un très-profond respect, etc.

A Eguilles près d'Aix, le 19 Mars 1771.